



# LUND UNIVERSITY

## Caractéristiques de référencement dans le français abidjanais : la référence aux entités / la référence aux entités : les cas de déterminants et de pronoms sujet

Jabet, Marita

2003

[Link to publication](#)

*Citation for published version (APA):*

Jabet, M. (2003). *Caractéristiques de référencement dans le français abidjanais : la référence aux entités / la référence aux entités : les cas de déterminants et de pronoms sujet.* [, French Studies].

*Total number of authors:*

1

### General rights

Unless other specific re-use rights are stated the following general rights apply:

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal

Read more about Creative commons licenses: <https://creativecommons.org/licenses/>

### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

LUND UNIVERSITY

PO Box 117  
221 00 Lund  
+46 46-222 00 00

# PERLES

Petites Études Romanes de Lund  
Extra Seriem  
Commentaires & Communications

Marita Jabet

Caractéristiques de référencement  
dans le français abidjanais  
La référence aux entités : les cas de  
déterminants et de pronoms sujet  
(licentiavhandling)



Lund

N°17

2003

# PERLES

est le bulletin de l'Institut d'Études Romanes de Lund de la faculté de linguistique de l'Université de Lund. PERLES accueillent en pré-publication des articles de linguistique, de littérature et de didactique écrits par les collaborateurs de l'Institut ou par les chercheurs associés. Les articles doivent être rédigés selon les instructions données en fin de volume et accompagnés d'un court résumé en anglais ou en français d'une dizaine de lignes. Les langues de publication sont le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais et le suédois. Le comité de rédaction cherche à instaurer des échanges avec d'autres publications. Prière de prendre contact avec le comité de rédaction sous l'adresse indiquée sur la couverture.

Comité de rédaction :

Björn Larsson, littérature et philosophie du langage  
Suzanne Schlyter, linguistique et didactique

Marita Jabet

*Caractéristiques de référenciation dans le français  
abidjanais*

*La référence aux entités : les cas de déterminants et de pronoms sujet*  
(licentiatavhandling)

Édition légèrement révisée et corrigée

Petites études de l'Institut d'études romanes de Lund,

Extra Seriem, n° 17

©2003 Marita Jabet

La loi suédoise interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ses ayants, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée.

All rights reserved. No part of this text may be reproduced in any form or by any electronic or mechanical means including information storage and retrieval systems without permission in writing from the copyright owner, except by a reviewer who may quote brief passages in a review.

Imprimé en Suède.

ISSN : 1400-1810

## Table des matières

0. Introduction.....	1
1. Variétés de français.....	3
1.1 Approches.....	3
1.2 Variétés.....	4
1.2.1 Une variété de français africain issue des langues en contact.....	4
1.2.2 Une variété de français régional.....	6
2. Abidjan : langues et locuteurs.....	10
2.1 Les langues en Côte d'Ivoire.....	10
2.2 Le statut des langues et la diffusion du français.....	11
2.3 Le corpus Jabet.....	13
2.4 Les locuteurs.....	13
2.4.1 Le milieu.....	15
2.4.2 La localisation géographique.....	15
2.4.3 L'âge.....	15
2.4.4 L'emploi.....	16
2.4.4 La scolarisation.....	16
3. Les déterminants et les pronoms sujet.....	18
3.1 Les déterminants et les pronoms sujet en français standard.....	18
3.2 Sur la typologie des langues.....	18
3.3 La détermination nominale dans les L1.....	19
3.3.1 Les déterminants et les pronoms sujet en baoulé.....	21
3.3.1.1 Remarques syntaxiques.....	21
3.3.1.2 La détermination nominale.....	21
3.3.1.3 Le baoulé dans la typologie.....	23
3.3.1.4 Remarques sur les pronoms.....	23
3.4 Les déterminants et les pronoms sujet dans le français abidjanais.....	24
3.4.1 Hattiger et le FPA.....	24
3.4.2 Ploog et l'abidjanais.....	26
3.4.3 Lafage et le FPI.....	27
4. Sur la référence aux entités.....	28
4.1 Référence, expression référentielle, référent.....	28
4.1.1 Le niveau syntaxique.....	28
4.1.2 Le niveau sémantique.....	29
4.1.3 Le niveau communicatif.....	30
4.2 La structure informationnelle.....	30
4.3 Le mouvement référentiel et la proposition.....	32
4.4 Remarques.....	34
5. Mode d'analyse.....	36
5.1 Segmentation.....	36
5.1.1 Les transcriptions.....	36
5.1.2 La mise en proposition.....	36
5.1.3 L'étiquetage.....	37
5.2 Délimitation de l'étude.....	37
5.2.1 Les délimitations concernant les références lexicales.....	37
5.2.2 Les délimitations concernant les références pronominales.....	39
5.3 Critères sémantiques pour la catégorisation des référents.....	40
5.3.1 Les types de participants.....	40
5.3.1.1 Sur la sous-catégorisation des participants +animés.....	40

5.3.1.2	Sur la sous-catégorisation des participants -animés.....	41
5.3.2	L'identifiabilité et les critères de spécificité et d'activation .....	42
5.4	Conventions pour la catégorisation des références .....	43
5.4.1	Codage des positions des références .....	43
5.4.2	Conventions pour la catégorisation des références lexicales .....	44
5.4.3	Conventions pour la catégorisation des références pronominales .....	45
5.5	Remarques.....	46
6.	Analyse des références lexicales .....	47
6.1	La distribution selon la catégorisation grammaticale.....	47
6.2	Réflexions sur les NSD .....	50
6.3	L'analyse aux niveaux sémantique, syntaxique et discursif .....	52
6.3.1	Les types de participants .....	52
6.3.2	Le statut de spécificité.....	53
6.3.3	Les positions syntaxiques.....	57
6.3.4	Le degré d'activation.....	62
6.3.4.1	NSD en contexte actif et introduit par un SN.....	63
6.3.4.2	NSD toujours ou en alternance avec SN - les domaines .....	65
6.3.4.3	NSD et les référents inactifs.....	70
6.3.4.4	Résumé sur les NSD et le trait d'activation .....	71
6.3.5	Les traits proéminents des NSD en corrélation.....	71
6.4	Résumé et remarques sur les références lexicales.....	71
7.	Analyse des références pronominales .....	74
7.1	Définitions et délimitations .....	74
7.2	L'analyse aux niveaux syntaxique, sémantique et discursif .....	75
7.2.1	La distribution au niveau syntaxique .....	75
7.2.2	La distribution au niveau sémantique.....	79
7.2.3	La distribution au niveau discursif .....	80
7.2.4	Remarques sur l'analyse distributive .....	80
7.3	Les pronoms sujet en baoulé et en français populaire abidjanais .....	81
7.3.1	Sur les pronoms présents.....	81
7.3.2	Sur les pronoms absents : le cas de la série verbale .....	82
7.3.3	L'omission du pronom sujet dans d'autres contextes .....	84
7.4	Les sujets nuls .....	84
7.5	Résumé et remarques sur les références pronominales .....	89
8.	Remarques finales .....	91
	Références bibliographiques .....	96

*Tous mes remerciements à Suzanne Schlyter  
et à vous tous,  
l'équipe de Romanska, la famille et les amis,  
de votre soutien et de vos encouragements !*

## Introduction

Je décide le titre définitif et complet de mon blablabla est *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas*. Voilà. Je commence à conter mes salades.

Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain ; si on parle mal le français, on dit parle p'tit nègre quand même. Ça, c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça. (Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*. 2000 : 9)

Au début de son roman, l'écrivain célèbre ivoirien, Kourouma, se jette sur l'injustice qui règne vis-à-vis de la reconnaissance de différentes variétés de la langue française. Il se rend ainsi interprète de l'incertitude et de la méconnaissance langagière qu'éprouvent beaucoup de francophones hors de l'hexagone, alors qu'en effet, la francophonie doit sa place parmi les principales langues du monde au grand nombre de ces locuteurs, en majorité africains.

Malgré le statut divers que connaît le français dans les différents pays de l'Afrique noire et malgré les multiples langues maternelles de ces locuteurs, on a souvent cité certains traits communs pour le français africain. Le grand africaniste Manessy (1994a : 33) fait remarquer que la relative unité du français africain surprend plus que sa diversification. Cette unité a souvent été expliquée par l'influence directe des officiers et des sous-officiers des anciennes colonies. Le français implanté à l'époque de la colonisation a été nommé « petit nègre », « pidgin militaire » ou « français tiraillou ». Selon une définition moderne, le pidgin est une « [v]ariété de langue, à lexique et grammaire réduits, permettant d'assurer des communications minimales et/ou spécialisées (commerce) entre des interlocuteurs qui conservent par ailleurs, dans toutes les autres situations, l'usage de leurs langues propres » (Chaudenson dans Moreau (éd.) 1997).

Dans sa grille pour estimer le statut et la diffusion du français dans différents pays d'Afrique noire, Chaudenson (1991 : 111-112) place la Côte-d'Ivoire à un niveau supérieur aux autres états. Ce niveau serait entre autre dû au fait que, depuis les indépendances des années 1960, la Côte-d'Ivoire a connu une longue période de stabilité politique et d'économie florissante, ce qui l'a rendu en pays principal d'implantation africaine des Français. L'évolution même d'une variété locale de français a été commentée par plusieurs chercheurs, en particulier dans la grande ville d'Abidjan où se concentrent des flux de gens de diverses ethnies et de langues maternelles, issus du pays même ainsi que des pays voisins pauvres et des pays industrialisés, dont surtout la France - il faut croire que le désarroi récent ne constitue qu'une pause dans les bons contacts franco-ivoiriens -.

Dans son roman cité ci-dessus, Kourouma est l'interprète langagier du « p'tit nègre » condamné par « la loi française de tous les jours », en rendant par écrit la voix d'un locuteur ivoirien. Même si le français d'outre-mer a subi des changements à différents degrés pour différents pays, il y a des traits communs stigmatisant toujours ce 'mauvais français' du français standard. Dans le domaine de la syntaxe, on cite souvent l'omission, la simplification ou la modification des mots fonctionnels.

Cette enquête se fonde sur un corpus, recueilli à Abidjan en avril 1996, qui contient des interviews avec dix locuteurs adultes. À partir de critères sociolinguistiques, nous avons

évalué le français de ces locuteurs à trois niveaux - bas - intermédiaire - et avancé. De ce point de vue, notre champ d'étude s'étend au-delà des descriptions dans la littérature antérieure qui traitent principalement des productions orales de locuteurs de bas niveau.

Notre objectif est d'étudier l'extension de modifications syntaxiques dans le domaine nominal chez les locuteurs abidjanais aux niveaux bas, intermédiaire et avancé. L'étude porte sur les moyens linguistiques utilisés par les locuteurs pour exprimer la référence aux entités. Au centre d'intérêt, il y a la présence vs. l'absence de deux sortes de mots fonctionnels, l'article devant les noms et le pronom sujet dans des contextes où il y a un verbe fléchi.

En ce qui concerne l'omission de l'article, c'est un phénomène qui a déjà été observé et documenté dans nombre d'ouvrages sur les parlers non-standard. Nous donnons ci-dessous un exemple produit par le locuteur Edgar de notre corpus. L'omission a été marquée par Ø :

1. ... et puis ça va pousser grandi(r) comme ça, et puis ça fait Ø petit petit mil comme ça ...

L'omission du pronom sujet a récemment été observée par Ploog (2002), dans le parler des enfants de la rue à Abidjan. Pour revenir au texte cité de Kourouma, on en trouve cinq cas qui doivent sauter aux yeux d'un locuteur métropolitain. Nous les avons extraits ci-dessous en les marquant par Ø, tandis que les pronoms sujets explicites référant aux personnages ont été mis en italiques :

2. ... Ø M'appelle Birahima.
3. Ø Suis p'tit nègre.
4. Pas parce que Ø suis black et gosse.
5. Non ! Mais Ø suis p'tit nègre parce que *je* parle mal le français.
6. C'é comme ça. Même si *on* est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain ; si *on* parle mal le français, *on* dit Ø parle p'tit nègre quand même. ...

Tout autant que l'omission des mots fonctionnels continue d'être caractéristique d'un emploi non-standard, nous nous proposons dans ce mémoire de licencié d'interpréter les occurrences des deux phénomènes d'omission de façon aussi juste que possible. Par 'juste', nous entendons une analyse qui vise, non pas à simplement dégager le nombre d'occurrences par locuteur, mais à dégager les conditions sémantiques en jeu pour l'absence vs. la présence de ces mots.

Les traits sémantiques ainsi dégagés sont prévus d'évaluer la prédominance des principes de structuration universels et/ou spécifiques aux langues. Pour atteindre à ces buts, notre travail prend son départ avec des observations sur le domaine nominal dans la recherche antérieure. Ces faits proviennent de travaux sur le pidgin, le créole, les langues maternelles des locuteurs et le français d'Abidjan, ainsi que sur les traits typologiques et discursifs caractéristiques des langues du monde. Tout au long de notre enquête, ces observations serviront de comparaison à nos résultats.

# 1. Variétés de français

Une variété linguistique, qu'est-ce que c'est ? Nous montrerons d'abord que l'accent mis dans l'interprétation de ce terme est décisif pour l'approche choisie dans notre travail. Ensuite, le français d'Abidjan sera discuté en tant que variété issue des contacts langagiers où le français est superposé à une ou plusieurs langues maternelles, ainsi qu'en tant que variété spécifique. La discussion ne demande pas d'être exhaustive et nous l'avons délimitée tant que possible à concerner des données pertinentes pour notre enquête, c'est à dire relevant du domaine nominal. Les faits relevés serviront comme points de comparaison dans notre analyse. En fin de chapitre, nous présentons les objectifs de cette étude.

## 1.1 Approches

Selon Hudson (1980), le terme de variété a beaucoup de lectures et remplace souvent aussi bien celui de *langue* que celui de variété *régionale* (angl. *dialect*). Nous nous tournons là vers la variété et le continuum. La présente étude s'inscrit toujours dans une approche qui s'intéresse au rapport entre la structure informationnelle des énoncés et les moyens linguistiques des locuteurs. Il s'agira ici surtout de relever les champs d'études de la sociolinguistique. Le français parlé à Abidjan est pour nous tout d'abord la variété linguistique issue des langues en contact dans une grande ville et les locuteurs abidjanais sont moins à considérer comme des apprenants que comme des locuteurs bilingues ou multilingues dont les productions en français sont influencées par leur appartenance sociale.

C'est aussi un terme qui s'utilise pour les premiers lectes évolués par des apprenants d'une nouvelle langue, dits les variétés d'acquisition (cf. Perdue 1995) et qui ont été par la suite élaborés par Bartning (1997) en une typologie, le continuum, incluant de même les apprenants avancés.

Étant donné que le français à Abidjan est parlé par des locuteurs non-natifs du français, dans la plupart des cas, nous avons au début de nos études adopté une position d'acquisition du français. Dans Jabet (2000), les productions des quatre analphabètes de notre corpus ont été mises en rapport avec celles dans les premiers lectes enregistrés de deux suédophones adultes apprenant le français de façon informelle en France (corpus Schlyter)<sup>1</sup>. Dans notre mémoire de DEA (Sjöblom Jabet 2001), nous avons adopté une approche fonctionnelle pour étudier l'acquisition du français de nos locuteurs ivoiriens. L'approche fonctionnelle apporte l'avantage de prendre en compte non seulement le développement morphosyntaxique mais aussi l'organisation discursive des locuteurs pour faire passer leurs messages à l'interlocuteur.

Les textes de notre corpus ne font cependant pas partie d'une étude longitudinale, comme c'était le cas pour ceux des apprenants utilisés en comparaison, apprenants analysés par Perdue (1995) et ceux de Schlyter (1996), analysés aussi de près pour le système nominal par Granfeldt (2003)<sup>2</sup>. Il s'avère donc difficile d'étudier l'évolution des moyens linguistiques des locuteurs autrement qu'entre eux et par rapport au français standard. Nous nous permettons pourtant de temps à autre certaines comparaisons avec les études longitudinales mentionnées ci-dessus.

---

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier S. Schlyter de nous avoir autorisée à utiliser ce corpus.

<sup>2</sup> Voir aussi Bartning & Schlyter (2002). Parmi d'autres études utilisées antérieurement, nous voudrions mentionner celles de Broeder (1991), Hickmann *et al.* (1996) et Hendriks (1998).

## 1.2 Variétés

### 1.2.1 Une variété de français africain issue des langues en contact

Comme évoqué dans l'introduction, il y a des linguistes pour lesquels l'homogénéité structurelle profonde du français africain a fait supposer l'existence d'un « français d'Afrique », c'est-à-dire commun aux pays d'Afrique noire, comme il existe un français québécois, un français belge etc. Mais il ne s'agit pas là d'un français régional comme les autres, selon Manessy, « car il ressort à une francophonie seconde en ce qu'il est parlé par des alloglottes et non pas par les usagers de dialectes français locaux », comme c'est le cas des autres régions (1994b : 11).

On peut ainsi comparer les conditions du français africain à celles liées à la genèse des créoles<sup>3</sup> lors de l'établissement des premières colonies françaises au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la première phase de la colonisation, nommée la société d'habitation, les colons français parlaient « une koïnè<sup>4</sup> fondée sur différents dialectes » français, la langue d'ouïl, (Fattier 2000 : 39, note 2) et partageaient les conditions de vie avec les esclaves des habitations, ces derniers issus des vastes territoires africains et de multiples langues sources. On distingue deux zones linguistiques : la zone américano-caribéenne, pour lequel la population servile a été cherchée en Afrique de l'Ouest<sup>5</sup> et la zone de l'océan Indien d'autre part, pour lequel la population servile a été cherchée en Inde de l'Ouest et à Madagascar. Lors du développement de la société de plantation, les nouveaux esclaves arrivés en masse, 'les bossales', n'étaient plus en contact direct avec les maîtres issus de France, mais avec les descendants des premiers esclaves, les créolophones. La langue devient ainsi une approximation d'une approximation (cf. Chaudenson, 1995).

Manessy (1994a : 203-214) voit donc dans les communications utilisées en Afrique au début du XX<sup>e</sup> siècle entre colonisateurs et colonisés, le même « 'petit français' diversifié et instable, résultant des tentatives des inférieurs pour parler la langue des Blancs et probablement des 'simplifications' apportées par ceux-ci à leur langage afin de mieux se faire comprendre de leurs subordonnés ». Pendant la deuxième phase, la variété 'basse' est devenue la langue commune et la norme des nouveaux arrivés.

Certains chercheurs soutiennent qu'une phase de pidginisation a précédé la créolisation. En 1971, Hymes a proposé que « la pidginisation provienne d'une réduction fonctionnelle et d'une simplification des matériaux linguistiques disponibles dans les échanges tandis que la créolisation correspond à une phase d'expansion fonctionnelle et linguistique de données antérieurement simplifiées » (cité dans Véronique, 2000 : 34). Cette idée est aujourd'hui contestée, entre autres par Mülhäusler (1986) pour lequel « il s'agit de dynamiques d'appropriation, d'apprentissage de langues secondes dans le cas de la pidginisation, et d'acquisition du langage en ce qui concerne la créolisation » (cité *ibid.*).

Selon Hymes (1971 : 43), les pidgins, qui ne surviennent d'ailleurs pas très souvent, ont tendance soit à évoluer en langues pleines, soit à périr comme l'a fait le Tay Boi (Tây Bôi). Ce pidgin a eu son origine dans les années 1860 avec la présence des forces militaires

---

<sup>3</sup> Le terme de créoles est employé pour désigner diverses langues nées des colonisations européennes entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles (cf. Chaudenson dans Moreau (éd), 1997).

<sup>4</sup> *koïnè* : Langue commune qui s'est formée à partir d'un ensemble de dialectes. (Knecht dans Moreau (éd), 1997).

<sup>5</sup> Une des familles des langues africaines était la famille Nilo-saharien, comme celle des langues ivoiriennes.

françaises en Indochine et se parla, pendant près de cent ans, à Saigon et dans les zones vietnamiennes où les Français étaient présents, par le personnel employé dans les forces militaires, la police, l'administration et dans les foyers des Français. L'input de la plupart des soldats, des policiers et des domestiques étaient strictement oral (Cf. Reinecke 1971 : 45).

Reinecke fait entre autres les observations suivantes à propos des pronoms et des déterminants (1971 : 51) :

- Les pronoms personnels sont souvent les pronoms toniques en analogie avec le français standard, mais ils sont souvent omis, lorsque la référence peut s'inférer par le contexte, (cf. l'exemple 1.1).
- Les noms s'emploient en général sans article, sans égard au genre et en inférant le nombre à l'aide du contexte (cf. l'exemple 1.2). Il y a quelques exceptions, telles que *la-robe*, *la-maison* et *Haut les mains ! Nomme et narbre* co-existent avec *homme* et *arbre*, mais on n'entend jamais \* *trois narbre*.

(1.1) *Combien jour finir travail ?*  
'Combien de temps te/vous/lui/etc. faut-il pour terminer le travail ?'<sup>6</sup>

(1.2) *Toi saver dame-là ? [dame la]*  
'Do you know that lady ?'<sup>7</sup>

Suite à un examen rapide dans la littérature sur les créoles, il nous semble que des modifications dans l'emploi des pronoms ne se manifestent pas comme dans (1.1) par l'omission du pronom sujet mais plutôt comme dans (1.2) par l'utilisation des formes toniques à la place des clitiques. Fattier (1995), rend compte de l'utilisation unique des formes pleines dans la genèse du créole haïtien et qu'à partir de celles-ci, des formes faibles se sont évoluées pour couvrir l'emploi de clitiques. Quant au créole des Petites Antilles, Gadelii (1997 : 2007) fait remarquer que l'omission des pronoms sujet référentiels est agrammaticale.

Dans (1.2), le nom manque de déterminant mais est suivi de *la*, sans commentaire à propos de *là* par Reinecke, 1971 : 54). Cette particule postnominale s'est grammaticalisée en déterminant dans les créoles, du moins haïtien et mauricien. Pour Fattier, la détermination postnominale en créole haïtien porte clairement « l'empreinte africaine », car ce qui distingue la langue parlée en Haïti des variétés ou des « dialecte[s] » du français parlé en Amérique du Nord, c'est l'origine d'Afrique de l'Ouest des populations serviles (2000 : 39). Même si la détermination postnominale n'est « réductible ni au système du français, ni à celui d'une langue africaine en particulier », elle est issue par des langues en contact, des colons français et des esclaves ouest-africains et ensuite par évolution des premières générations aux générations suivantes, les bossales, qui n'étaient plus en contact avec les francophones (Fattier 2000 : 40).

Des adverbes « là » et « ci » employés par les colons français à la fin du syntagme nominal, les locuteurs auraient reconnu des modes de structuration syntaxiques, ce qui aurait favorisé la genèse de structures de la langue qu'on possède déjà (Fattier 2000 : 46). Dans (1.3 a-d), nous montrons quelques exemples reconstruits ou attestés par Fattier de la détermination postnominale en créole haïtien (2000 : 41-42) :

---

<sup>6</sup> Notre traduction de l'anglais.

<sup>7</sup> Il y a une régularisation analogique sur les verbes du premier groupe (savoir > saver).

- (1.3a) déterminant déictique-anaphorique : N-LA  
sg. *pitit la* pl. *pitit la yo*
- (1.3b) déterminant démonstratif : N-SA-LA  
sg. *pitit sa la* pl. *pitit sa la yo*
- (1.3c) déterminant déictique locatif ou temporel : N-ISIT-LA  
sg. *pitit isit la* pl. *pitit isit la yo*
- (1.3d) construction « possessive » : N-MWEN-LA  
sg. *pitit mwen la* pl. *pitit mwen la yo*

Dans l'autre zone créolophone, celle de l'océan Indien, de Robillard (2000 : 52) rend compte du *là* plurifonctionnel. Il voit une continuité entre les différentes formes de *la*, grammaticalisées en mauricien « à des époques différentes et peut-être même encore en cours d'évolution ».

Quant au français d'Afrique selon Manessy (1994b :209), « 'là' souligne tout constituant de l'énoncé, mot ou membre de phrase sur lequel on veut attirer l'attention de l'auditeur », sans pour cela représenter des 'mots parasites' ou de 'tics de langage'.<sup>8</sup> Il s'agit plutôt d'un « procédé stylistique de modalisation de l'énoncé.

Voici un des exemples de Manessy :

- (1.4) *la maison tôleée là, que nous voyons là, par la fenêtre là ...*

L'appauvrissement ou le défaut de maîtrise des ressources de la grammaire aurait selon Manessy été compensé par l'élaboration des moyens d'expression, tel que *là*, employé dans toute l'Afrique francophone dans les variétés basilectales, et surtout dans le français populaire d'Abidjan (le FPA), où 'là' est en outre grammaticalisé d'une façon qui rappelle la détermination postnominale créole, comme on le verra ci-dessous par les résultats d'Hattiger (1983).

### **1.2.2 Une variété de français régional**

Si Manessy relève des traits communs pour le français d'Afrique, il admet également un développement spécifique pour le français de Côte-d'Ivoire, comme relevé ci-dessous pour *là* et aussi puisque les francophones des autres états africains le considèrent comme fortement marqué du point de vue lexical et grammatical, au point de gêner parfois l'intercompréhension. Comme exemple, il cite des expressions telles que '*Ya pas match*' ('Ça ne se compare pas') ou '*Toi moyen moi*' ('Tu es plus fort que moi') qui ne sont pas comprises ailleurs en Afrique (Manessy (1994a : 32-33).

Le français ivoirien ne représente pour lui cependant pas « autre chose que le « français véhiculaire<sup>9</sup> d'Abidjan, forme à demi-stabilisée du 'sabir'<sup>10</sup> franco-africain [...], propre à la

<sup>8</sup> Manessy (1994 : 209) renvoie à Canu, 1973.

<sup>9</sup> Un véhiculaire est une langue servant à la communication entre les membres de différentes communautés linguistiques.

<sup>10</sup> Le terme sabir désigne, par extension, des variétés rudimentaires de langues, mais souvent avec une connotation péjorative et pour qualifier une variété individuelle d'interlangue particulièrement incorrecte (cf. Chaudenson dans Moreau (éd), 1997).

communication interethnique, mais que la pression du modèle scolaire et surtout du français de la radio empêche de se constituer en pidgin, et à plus forte raison en créole » (ibid.).

Le sous-titre de l'ouvrage d'Hattiger (1983) - *un cas de pidginisation ?* - met pourtant en cause l'existence d'une variété spécifique. La langue cible des locuteurs non-scolarisés de son corpus est surtout le français populaire d'Abidjan, le *FPA*. Hattiger (1983 : 53) émet l'hypothèse que le langage simplifié utilisé par les colons pour se faire comprendre des natifs, à l'époque du premier colonialisme, serait à l'origine de la réduction morphologique, de la juxtaposition d'éléments lexicaux et d'autres traits linguistiques propres à un pidgin qui sont attestés dans son corpus. Hattiger cherche à rendre compte du transfert éventuel des langues maternelles (désormais *LI*) des quatre grands groupes linguistiques de son corpus. Il s'agit surtout de réductions d'ordre grammatical. Mais il pose aussi l'hypothèse de réductions indépendantes des langues sources.

Avec l'extension des fonctions qu'a connue le *FPA* en tant que véhiculaire interethnique, il y a eu une évolution qui consiste en la « substitution d'un morphème à un lexème dans l'expression d'une modalité grammaticale » (Hattiger 1983 : 274). Le morphème en question est précisément /la/ qui sert à la fois comme « procédé expressif » et comme déterminant, ce qui représente, pour Hattiger (1983 : 104) un stade de grammaticalisation plus évolué que pour *la/* dans d'autres français d'Afrique. Vu le caractère peu stabilisé du *FPA*, ce parler peut continuer à évoluer en direction de la langue cible, si celui-ci garde son prestige. Sinon, Hattiger prévoit une régression et une restructuration en direction des langues sources.

Plutôt qu'une seule 'variété linguistique' de français en Côte d'Ivoire, Lafage distingue en 1995 « deux véhiculaires : le *FPI*<sup>11</sup> *des peu ou non-scolarisés* [...] et le français des 'scolarisés', marqué par toute une gamme de niveaux différents de possession et de 'normalisation' en fonction de la durée des études, de la profession exercée, du lieu de vie, de la fréquence d'utilisation... Il est clair que la notion de *continuum* facilite la représentation d'une telle variation chez les scolarisés. Mais elle est insuffisante parce qu'elle suppose que chaque locuteur lorsqu'il parle français utilise ce qui est pour lui le meilleur (le seul ?) français possible. » (Interviewée par Gadet 1995 : 105).

Pour Simard (1994 : 20), « il ne fait aucun doute que le français en Côte d'Ivoire se soit ivoirisé ». <sup>12</sup> Simard aussi répartit la société ivoirienne en deux groupes sociaux, les scolarisés et les non scolarisés. Il en résulte deux grandes variétés de français, l'ivoirien cultivé et le français populaire ivoirien, abrégé le *FPI*. Suivant une définition de Manessy, Simard caractérise le *FPI* comme un « continuum pré-créole » (1994 : 25). Le français est acquis de façon purement informelle mais contrairement à Manessy, Simard ne le voit pas comme un simple véhiculaire, mais comme un parler « qui a tendance à devenir l'idiome d'un groupe donné parce qu'il sert déjà de support [...] à des productions représentatives, soit de la pensée et de la culture ivoirienne, soit d'une catégorie sociale bien précise, les non scolarisés » (1994 : 25).

Par continuum Simard veut dire qu' « à l'intérieur du discours d'un même locuteur peuvent se rencontrer des formes qui vont de la pidginisation pure, c'est-à-dire les plus éloignées de la

---

<sup>11</sup> Lafage préfère ne pas restreindre le français populaire à Abidjan. Elle utilise le sigle *F.P.I.*, la plupart du temps avec des points, pour *Français Populaire Ivoirien*. En citant, nous écrivons comme les auteurs l'ont fait. Sinon, nous enlevons les points pour le *FPA* et le *FPI*.

<sup>12</sup> Mais selon F. Adopo, directeur adjoint de l'I.L.A d'Abidjan, une telle évolution n'était pas encore suffisamment attestée en 1996 (entretiens personnels).

grammaire du français central, à celles correspondant à cette grammaire, en passant par des formes qui procèdent du processus de créolisation et des formes [qu'il qualifie] de '*français avancé*' » (1994 : 27). Les formes dites pidginisées sont celles où le locuteur évacue les morphèmes grammaticaux du français pour ne conserver que ses éléments lexicaux, par exemple absence de flexion verbale et de déterminant. Il donne entre autres l'exemple suivant tiré du corpus Hattiger que nous avons adapté en lettres alphabétiques (Simard (1994 : 27) :

(1.5) *tu connais pas papier.*

Les formes dites créolisées sont celles qui présentent des règles nouvelles n'appartenant pas à la grammaire du français, entre autres au niveau de la détermination du nom. (1.6) ci-dessous, également du corpus Hattiger, est un exemple où il y a « dissociation du contenu de 'possession' et de celui de pluriel' ; à chaque signifié correspond un signifiant », *son + les* au lieu de la forme synthétisée *ses* (Simard 1994 : 28) :

(1.6) « [sɔ̃sœrle aveksɔ̃frerle ɔ̃sɔ̃kɔ̃tā] »

Les formes qualifiées de « français avancé » sont celles qui obéissent aux règles fondamentales morphosyntaxiques du français mais qui présentent des changements dans les catégories syntaxiques et sémantiques, comme dans l'exemple suivant tiré du corpus Simard (ibid.) :

(1.7) « il dit vous êtes un + *un homme qui révolte* »

Les travaux sur les créoles ont d'abord exprimé la diglossie/le bilinguisme/ en termes d'une variété « prestigieuse » émanant de la langue des colonisateurs européens et superposée à une variété « inférieure ». Puis le concept de *continuum* a été diffusé pour mieux décrire la situation de contact de langues. La variété standard de la langue internationale occupe le pôle supérieur, l'*acrolecte*, le créole se trouvant à l'autre bout, le *basilecte*. Entre les deux, il y a la zone dite *mésolocale*, occupée par les formes régionales de la langue internationale (cf. Dumont et Maurer 1995 : 151).

Certains chercheurs ont utilisé le concept de continuum dans le but de montrer l'éventail entier des productions dans un même pays, d'autres comme nous l'avons cité ci-dessus chez Simard, pour caractériser les formes utilisées par un même locuteur, alors que Lafage l'utilise avec hésitation pour les locuteurs scolarisés. Les productions des informants de notre enquête ne se qualifient pas pour les pôles extrêmes d'un continuum abidjanais, mais nous attribuons aux locuteurs, comme nous allons le montrer, les niveaux bas, intermédiaire et avancé, dits dans le texte souvent stades 1, 2, 3, sans référer aux stades d'évolution, mais qui dépend des conditions sociales et du degré de scolarisation des locuteurs.

Mentionnons enfin l'étiquette que préfère Ploog (2002) pour la variété observée dans son corpus d'Abidjan et qu'elle qualifie de basilectale : afin d'éviter toute stigmatisation, il n'y a plus de 'français' mais tout simplement *l'abidjanais* ! Il semble donc y avoir consensus sur le fait que le français parlé à Abidjan est une variété spécifique, mais il s'agit aussi d'étudier l'évolution de cette variété.

Ploog fonde ses analyses sur un grand corpus et ses ouvrages sont très riches en observations dans nombre de domaines dont principalement celle de la syntaxe du non-standard. Avec ses publications (nous utiliserons dans ce travail Ploog 2001 et 2002), nous avons trouvé de la

documentation sur les omissions des pronoms sujet, phénomène que nous avons également repéré dans notre corpus.

Mais le corpus Jabet n'étant pas limité aux locuteurs basilectaux, comme ceux d'Hattiger et de Ploog, nous optons pour considérer le français parlé à Abidjan comme une variété régionale de français, comme l'une des premières définitions de Hudson (1980) à entendre comme dialecte. Pour notre continuum allant du niveau bas en haut, nous allons considérer les formes pidginisées et créolisées relevées sur la morphologie nominale dans la littérature et qui ont été présentées ici. Notre but est d'examiner la fréquence et les contraintes pour la présence vs. l'absence des déterminants et des pronoms sujet dans la référence aux entités chez les locuteurs du continuum. Les concepts concernant la référenciation seront traités dans le chapitre 3.

Avant cela, dans le chapitre 2, nous allons présenter, de plus près, Abidjan et les langues qu'on y parle, ainsi que les locuteurs de notre corpus. L'on y trouve également des données sur les noms et les pronoms dans les langues présentes.

## 2. Abidjan : langues et locuteurs

### 2.1 Les langues en Côte d'Ivoire

La Côte-d'Ivoire est un état qui connaît une forte hétérogénéité linguistique. On compte une soixantaine de langues, mais le nombre exact n'a pas encore été établi (cf. Kouadio N'Guessan (2001 :178 pp.)). Parmi ces langues, aucune ne peut être qualifiée de dominante, même s'il existe un véhiculaire, le *dioula*, qui joue un rôle sur le plan national, dans le commerce et dans la profession de l'islam.

Il existe en outre une confusion entre les notions de langue et d'ethnie. S'il est vrai que ces deux coïncident souvent, Kouadio N'Guessan (2001 : 179) fait remarquer qu'il arrive aussi que certains peuples se réclamant d'ethnies différentes parlent la même langue. C'est le cas des Agni et des Baoulé, qui nous intéresseront particulièrement dans ce travail. L'on trouve également le cas inverse, c.-à-d. des peuples d'une même ethnie dont une forte dialectalisation empêche l'intercompréhension. Les résultats de recensements des populations étant peu fiables, l'on ne sait pas non plus exactement combien de locuteurs attribuer aux différentes langues.

Les langues ivoiriennes peuvent être regroupées en quatre grandes aires linguistiques : les *kwa*, *kru*, *mandé* et *gur*. Dans le tableau 2.1 ci-dessous, nous avons retenu les estimations pour le plan national de Kouadio N'Guessan (2001 : 179-181) et pour Abidjan, celles d'Hattiger (1983 : 20) :

Tableau 2.1

Aires	Sur le plan national			Présence à Abidjan <i>L1 principales</i>
	<i>Ethnies</i>	<i>Région</i>	<i>Nombre est.</i>	
1. <i>kwa</i>	les Akans	sud-est et centre	3.519 000	agni et baoulé
2. <i>kru</i>	les Krus	sud-ouest	1.360 000	bété
3a. mandé-nord 3b. mandé-sud	les Mandés	nord-ouest + une enclave	1.329 340	dioula
4. <i>gur</i>	les Voltaïques		1.334 500	mooré (du B.F.)

Légende : *Nombre est.* : Nombre de locuteurs estimés ; *L1* : Langues premières, c.-à-d. maternelles ; *B.F.* : Burkina Faso.

La situation d'Abidjan est complexe à définir, puisque le substrat linguistique est très composite. En 1975, les autochtones d'Abidjan, les Ébriés, ne représentaient plus que 0,3% de la population. Dû à la stabilité politique, au libéralisme économique et à une industrialisation, il y a eu un afflux de populations allogènes sur le plan national et à Abidjan les habitants non-ivoiriens étaient estimés à 40%. Parmi les Africains, il y avait surtout ceux des pays pauvres voisins, les Burkinabés, Maliens, Nigériens et Guinéens, et parmi les Non-africains, les Français et Libano-Syriens.

En tant que véhiculaire, le *français* est plus courant dans le sud que dans le nord où prédomine le véhiculaire africain, le dioula. Lafage (1983 : 63) résume la situation comme suit :

Parmi les Malinké<sup>13</sup>, les Mandé-sud et les Gur, le véhiculaire dioula est prédominant. Parmi les Kwa (aire linguistique qui englobe géographiquement la capitale) le baoulé est la langue qui

<sup>13</sup> Les locuteurs du groupe mandé-nord.

compte le plus grand nombre de locuteurs. Il n'y a rien de surprenant si le lexique de F.P.I. atteste un grand nombre d'emprunts au baoulé et au dioula [...] Les tentatives successives d'approximations du F.P.I. sont particulièrement observables dans le cas des travailleurs immigrés d'origine voltaïque ou malienne [...] le passage essentiel du dioula au français peut consister en une sorte d'amalgame entre les deux véhiculaires locaux.

## 2.2 Le statut des langues et la diffusion du français

Comme mentionné dans l'introduction, les dirigeants ivoiriens ont gardé les liens culturels et linguistiques, sans doute également une dépendance économique, avec l'ancien colonisateur et le statut du français comme langue officielle de la Côte-d'Ivoire a été hors question dès l'indépendance. Tous les contacts des citoyens avec les autorités et l'administration se font donc en français et ce qui est de grande importance, la langue d'enseignement dès le début scolaire, c'est le français.

À partir des résultats provisoires du Recensement Général de la Population de 1975, Lafage a estimé qu'il existait « au moins trois niveaux » de français en Côte-d'Ivoire, suivant le niveau d'instruction. Ces niveaux étaient caractérisés comme suit (1983 : 55 - 58) :

1. le français des « peu ou non-lettrés » est parlé par les membres de la classe moyenne - basse, les scolarisés de l'enseignement primaire, les alphabétisés en français, soit les illettrés parlant français. On y comptait environ 30 % de la population ;
2. le français des « lettrés » se parle par la classe moyenne - haute, à savoir 5,3 % de la population, scolarisés ou diplômés de l'enseignement secondaire ;
3. le français des « élites » est la langue de la classe dominante, composée en grande partie de diplômés de l'enseignement supérieur. Cette variété ne comprenait en 1975 qu'environ 0,5 % de la population.

Plus de 60% de la population était ainsi en 1975 des masses d' « illettrés non francophones », comprenant surtout le monde rural, les gens âgés et les femmes plus souvent que les hommes (cf. Lafage 1983 : 56).

Mais depuis bien des choses ont changé. Alors que la grande majorité des langues ivoiriennes n'a plus qu'une fonction strictement intra-ethnique, les langues démographiquement dominantes et régionalement dynamiques de chaque aire ont été déclarées langues nationales, (le baoulé, le bété, le dioula et le sénoufo<sup>14</sup>) et treize langues (dont le mooré de Burkina Faso) ont obtenu un statut national *de facto* (Lafage 1996). Le français continue pourtant d'être la seule langue officielle, la diffusion des médias se fait principalement en français et l'état ivoirien a consacré un grand pourcentage de son budget à l'éducation et à la formation, sans pour autant atteindre trop de résultats positifs, selon Lafage.

Kouadio N'Guessan (2001) rend compte de plusieurs expériences d'un enseignement en langue nationale dans les premières années de scolarisation, ceci dans le double but de préserver, au moins les langues ivoiriennes principales et d'offrir aux élèves un début scolaire où l'alphabétisation se fait en L1. Le français était ensuite introduit progressivement et était enseigné comme L2 (langue seconde). Les résultats de ces expériences étaient très réussis,

---

<sup>14</sup> Le sénoufo est une langue principale de l'aire gur.

selon Kouadio N'Guessan, mais les projets n'ont pas été poursuivis de façon souhaitée par les linguistes ivoiriens, à cause du manque d'intérêt de la part des dirigeants politiques.

En une dizaine d'années, entre 1980 et 1990, le taux de scolarisation a évolué par 10% pour hommes et femmes respectivement. Dans les années 90, Lafage (1996 : 591 - 592) estime, pour l'ensemble de la population âgée de 5 ans et plus, que 48,7% des hommes et 35% des femmes sont scolarisés. Une part importante des non-scolarisés se déclare francophone. Selon diverses sources, Lafage a estimé le continuum de niveaux des francophones en Côte-d'Ivoire, comme montré dans le tableau 2.2 :

Tableau 2.2 Répartition de la population francophone en 1990 selon le niveau de français

	NIVEAU	1990
N 1'	Pas de scolarité : oralité simple	1 704 000 (17,6%)
N 1	4 années primaires : oralité simple	1 397 400 (14,4%)
N 2	fin primaire : lecture-écriture simples	1 463 300 (15,1%)
N 3	1 <sup>er</sup> cycle secondaire : lecture/écriture : bonne compréhension	962 800 (9,9%)
N 4	2 <sup>e</sup> cycle secondaire : pratique aisée	191 100 (2%)
N 5	Bac - études supérieures : pratique très aisée	89 300 (0,9%)

Commentaire : Nous ne retirons du tableau 3 de Lafage (1996 : 592) que les effectifs et les pourcentages par rapport à la population de 5 ans et plus, en ce qui concerne 1990, alors que Lafage montre également les taux estimés pour 1980. Nous ne connaissons pas l'effectif total de cette population, mais en 1993, il y avait environ treize millions d'habitants dont environ cinq millions étrangers (cf. Lafage (1996 : 588).

Sans le rôle de langue officielle accordée au français international, Lafage (1996 : 590) estime que le FPI n'aurait pas connu une telle ampleur véhiculaire. C'est un système de variétés approximatives et instables comme décrit ci-dessous :

Né, donc, de stratégies de communication par contact direct, de stratégies d'apprentissage non guidé, développé par le besoin d'intercommunication intense dans l'hétérogénéité urbaine, accru par l'extrême mobilité des populations, par un brassage ethnique qui touche même le petit village, le F.P.I. n'est pas un phénomène strictement abidjanais bien que ce soit dans la mégalopole du sud que s'élabore peu à peu sa forme la plus avancée et la plus consensuelle. (Lafage 1996 : 590)

En ville, le FPI fonctionne comme un sociolecte, appartenant aux gens des 'petits métiers' vivant dans les quartiers populaires, partageant les mêmes besoins, soucis etc. et la même idée que « toute promotion sociale passe par l'acquisition du français » (ibid.). Par besoins d'intégration, c'est le parler que les immigrés cherchent à s'approprier et les enfants des quartiers populaires le possèdent souvent comme langue de la rue, parallèlement à la langue familiale, avant d'entrer en préscolaire. Ceux qui apprennent ensuite le français de l'école continuent souvent à pratiquer le FPI, dans leur environnement quotidien. Il en résulte chez les scolarisés une certaine insécurité linguistique, notamment dans le maniement des registres (cf. Lafage 1996 : 597).

### 2.3 Le corpus Jabet

La présente étude se base sur un corpus oral du français abidjanais que nous avons recueilli en avril 1996 et qui comprend des interviews avec dix locuteurs. Ces locuteurs ont été sélectionnés par des critères sociolinguistiques que nous allons décrire dans 2.4. Les interviews sont d'une durée d'environ 20 minutes par personne. Après avoir retenu les données de nom, d'âge, d'ethnie, de lieu de naissance et de scolarisation, notre intention était de relever autant que possible la situation linguistique de l'informant. Ensuite, il s'agissait de lui faire raconter un souvenir d'enfance. Par ce choix de conversation, nous avons essayé de créer une ambiance détendue et d'éviter trop de langage surveillé. Nous avons aussi invité les locuteurs à parler de calques et d'emprunts lexicaux des langues africaines pour dissimuler le fait qu'il s'agisse d'une étude initialement morphosyntaxique. En fin d'interview, l'informant a été interrogé sur ses projets d'avenir.

Initialement, notre questionnaire préliminaire pour les interviews a été conçu dans le but d'examiner l'emploi du système verbal d'un point de vue morphosyntaxique et sous un angle sociolinguistique. Dès les premières analyses du corpus, notre champ d'étude s'est élargi, comme le montre notre mémoire de maîtrise (Jabet 1997), à couvrir également l'emploi de la détermination nominale. Dans le présent travail, ces interviews servent de matériau pour notre étude sémantico-syntaxique de la référence aux entités.

Les informants ont su que nous travaillions sur le français en Afrique, même s'ils ne se doutaient guère du domaine. Il se peut que certaines traces d'une conscience métalinguistique relèvent de ce fait. Le thème global des interviews tourne autour du français de l'informant. Dans le but d'obtenir des textes oraux comparables, nous avons divisé les réponses du thème global en quatre sous-thèmes répondant aux questions suivantes :

1. Quelle est votre situation langagière ?
2. Quelle éducation scolaire avez-vous reçue ?
3. Racontez-moi un souvenir d'enfance !
4. Comment voyez-vous votre avenir ?

Les sous-thèmes retenus pour le présent travail sont les réponses aux questions 3 et 4, 'questions' non pas tranchantes comme celle(s) de Labov (1978) mais tout de même des invitations à l'informant de choisir librement quelque chose qu'il trouve digne d'être raconté. Ces deux textes, désormais dits *Souvenirs*, abrégé S, et *Avenirs*, abrégé A, ont tous un début, une suite et une fin bien discernables et constituent un matériau convenable pour étudier la référence aux entités. Dans le chapitre 3, nous traiterons de la référence aux entités et dans le chapitre 5, notre mode de travail sera discuté et exemplifié. Nous passons maintenant à la présentation des locuteurs.

### 2.4 Les locuteurs

Les dix locuteurs du corpus ont été fournis de noms fictifs, souvent abrégés en trois lettres majuscules. Dans le tableau 2.3 ci-dessous, nous présentons ces locuteurs, dans un ordre établi dans tous nos tableaux et que nous basons sur nos estimations des niveaux de français des locuteurs. Les niveaux seront motivés dans le texte qui suit :

Tableau 2.3 Les locuteurs du corpus Jabet par niveau estimé en français

Niveau bas	Niveau intermédiaire	Niveau avancé
Bernadou - BER Edgar - EDG Victor - VIC	Caroline - CAR Évelyne - EVE Jean-Pierre - JEP	Éric - ERI Georges - GEO Konan - KON Marianne - MAR

Les informants étaient initialement cherchés de préférence parmi les Baoulés, la plus grande ethnie sur Abidjan. Selon Creissels & Kouadio (1977), même si les Agnis et les Baoulés se considèrent comme deux ethnies distinctes, il ne s'agit pas de deux langues apparentées, mais d'un seul domaine linguistique, l'agni-baoulé. Notre corpus comprend cinq locuteurs de ces ethnies, à savoir tous les locuteurs du niveau avancé et Caroline du niveau intermédiaire. Nous utilisons ici le terme d'ethnie, comme Marianne a le français comme L1 et qu'Éric est bilingue. Également représentant des langues kwa, il y a Évelyne, immigrée à Abidjan du Ghana.

Évelyne est la seule personne parmi les locuteurs kwa qui est analphabète. C'est pourtant également le cas des trois locuteurs du niveau bas, à gauche dans le tableau. Edgar, Victor et Jean-Pierre, ce dernier du niveau intermédiaire, sont des ressortissants du Burkina Faso. Reste Bernadou qui est né à Abidjan et dont la L1 appartient à l'aire mandé-nord, mais qui, selon Marianne, parle le véhiculaire africain mentionné auparavant, le dioula. En analogie avec les observations d'Hattiger et de Lafage, les illettrés de notre corpus se retrouvent chez ceux qui ont immigré des pays voisins.

Nos contacts avec les locuteurs ont été établis lors d'un séjour qui à l'origine était prévu pour plusieurs années mais qui c'est avéré différemment. EDG et JEP étaient employés dans notre famille, alors que BER, EVE et MAR étaient employés chez nos amis et collègues, une famille d'Européens blancs et francophones comme la nôtre. Avec tous ces locuteurs, nous avons déjà fait connaissance et les interviews se sont déroulées sans problèmes. Les hommes BER et JEP peuvent même être caractérisés de bavards dans ces interviews et les femmes, de plus concises, dans le cas de MAR de correcte et d'instructive. EVE fait d'abord l'impression très timide, mais elle se relâche un peu en fin d'interview.

Avec les autres locuteurs, les interviews sont faites à une seule et unique rencontre. Celle de VIC était faite à l'improviste, ce qui explique le manque d'intercompréhension qui caractérise cette interview. Par contre, avec le reste des locuteurs, appartenant à l'aire agni-baoulé, nous avons établi contact par le réseau professionnel. Les rendez-vous pour ces interviews étaient organisés à l'aide de GEO et les locuteurs étaient d'accord pour nous rendre service, en participant à notre projet. Les interviews tournaient très bien, dans le cas de CAR jusqu'au point de se développer en une véritable conversation, tandis que KON semble être celui des locuteurs qui s'exprime le plus avec mesure et surveillance.

L'on doit considérer que le registre utilisé dans ces productions orales peut varier avec un autre interlocuteur que celui de l'enquêteur. Il se peut que les locuteurs aient sorti leur meilleur français dans leurs interactions avec une femme européenne et blanche et pour beaucoup d'entre eux, du côté des 'patrons'.

Les critères pour évaluer les niveaux linguistiques en français de nos locuteurs sont présentés ci-dessous. Nous y avons réuni les renseignements que donnent les locuteurs à propos de leur situation linguistique et nos observations personnelles avec les paramètres importants pour la diffusion du français que propose Lafage (1983 : 56, 1995 : 105 interviewée par Gadet) : le

*milieu, la localisation géographique, l'âge, l'emploi et le niveau d'instruction.* En ce qui concerne le *sexe*, le groupe est trop petit pour que ce critère soit pertinent pour nos niveaux.

#### **2.4.1 Le milieu**

Les locuteurs ont tous été interviewés dans la grande ville d'Abidjan, où ils habitent et travaillent au moment de l'interview. Comme il y a des différences entre la francophonie des mondes rural et urbain, nous avons réuni sous cette rubrique, les faits sur le milieu d'origine et sur la durée du séjour à Abidjan.

Trois des locuteurs sont nés dans un village où les parents étaient agriculteurs, Caroline et Georges en Côte-d'Ivoire et Edgar, au Burkina Faso. Caroline et Georges sont arrivés à Abidjan très jeunes, Caroline à trois ans, et Georges vers 11 ans pour aller au collège. Après le décès de son père, Edgar a aidé sa mère à travailler aux champs au Burkina. Il n'est arrivé à Abidjan que vers l'âge de 19 ans, tout comme Jean-Pierre et Victor qui sont également originaires des villages burkinabés, mais nous ne connaissons pas le métier des parents. Évelyne est originaire d'un village au Ghana. Elle est arrivée à Abidjan à l'âge de 12 ans.

Marianne et Konan sont nés dans d'autres villes ivoiriennes. Bernadou et Éric sont nés à Abidjan. Éric a aussitôt appris le français « dans la rue », même si ses parents ne parlaient que baoulé.

#### **2.4.2 La localisation géographique**

Nous regrettons de ne pas savoir dans quels quartiers logent les informants. Nous ne sommes au courant que des lieux de travail. Caroline a son stand de condiments au marché de Youpogon, un quartier populaire et pauvre dans la banlieue nord d'Abidjan. C'est là qu'est située également l'entreprise internationale où travaille Georges et Konan, mais les décors sont évidemment tout autre chose que l'environnement de Caroline ainsi que certainement le petit commerce de sacs en plastique d'Éric. Bernadou, Edgar, Évelyne, Jean-Pierre, Marianne et Victor travaillent chez des familles européennes, dans des villas privées à Cocodille et à Deux Plateaux.

#### **2.4.3 L'âge**

Tous les locuteurs sont adultes et ont entre 22 et 45 ans. Un autre âge à relever est celui du *début de l'apprentissage du français*. Les acquisitionnistes ont beaucoup discuté l'importance d'une appropriation avant « l'âge critique » pour une maîtrise de la langue cible à l'état final (cf. Perdue et Gaonac'h 2000). Pour une maîtrise parfaite du niveau phonologique, certains chercheurs situent l'âge critique autour de cinq ans. Nous avons déjà mentionné le bilinguisme précoce d'Éric. Ses parents ne parlent que baoulé mais lui, a parlé français avec ses amis très tôt. Marianne qui possède le français comme L1 a appris à lire et à écrire dans son foyer avec son père fonctionnaire, avant de commencer l'école à 6 ans, et on ne parlait aucune autre langue dans la famille. Même si Marianne se débrouille en baoulé et en dioula, le français est sa langue forte. Étant né à Abidjan, Bernadou a dû également dès son plus jeune âge être confronté au français.

D'autres chercheurs mentionnent la fin de la puberté pour l'état final L2 de quasi-natif. À l'exception de Bernadou et d'Évelyne qui n'ont pas été scolarisés en français, le reste des locuteurs a commencé leur apprentissage du français à l'école. Au début de sa scolarisation à 6 ans, Konan raconte qu'à la sortie de l'école, lui et ses camarades avaient l'habitude de causer en baoulé. Caroline, George et Konan disent que leurs parents ne parlaient pas du tout français et qu'on parlait constamment agni/baoulé à la maison. Pour Edgar, Jean-Pierre et

Victor, nous supposons également qu'ils ne parlaient pas beaucoup français hors de l'école. Ils sont ensuite venus à Abidjan pour travailler vers la fin de leur adolescence. Évelyne est également venue travailler à Abidjan, mais elle n'avait que 12 ans.

#### 2.4.4 L'emploi

La majorité des locuteurs ont des 'petits métiers'. Bernadou et Edgar sont gardiens, employés par une compagnie qui dessert des particuliers, la plupart du temps européens et francophones. Évelyne travaille comme bonne, Jean-Pierre et Victor (pour ce dernier, c'est notre supposition) travaillent comme boys-cuisiniers et Marianne comme cuisinière exclusivement, chez des particuliers.

Caroline est petite marchande sans permis ; elle vend des condiments au marché au bord de la rue. Éric a monté une petite boîte où il fabrique des sacs en plastique. Auparavant, il était ouvrier, mais a été licencié lors de la régression économique au début des années 90. George est cuisinier dans une entreprise internationale et Konan est chef des services agricoles dans la même entreprise.

#### 2.4.5 La scolarisation

D'après l'éducation reçue, les locuteurs ont été placés selon les niveaux d'instruction établis par Lafage (1996) et présentés dans le tableau 2.2 :

- N 1'        *Bernadou* a fait l'école 'marabout' où la langue d'enseignement était l'arabe. Il a suivi quelques cours du soir de français.  
*Edgar* a uniquement fait le CP1 et 2 en français.
- N 1        *Évelyne* a fait 5 à 6 ans d'école au Ghana. Au début, l'enseignement était en L1 (fanti) et ensuite en anglais, mais Évelyne ne sait pas lire et écrire en aucune des langues.  
*Victor* a reçu de l'enseignement en français au Burkina Faso pendant un nombre d'années inconnu. Mais au moment de l'interview, il suit des cours d'alphabétisation à Abidjan.
- N 2        *Caroline* et *Jean-Pierre* ont reçu un enseignement en français et ont quitté l'école après le CM2, ce qui représente six ans.<sup>15</sup>
- N 3        *Éric* a fait le premier cycle secondaire, ce qui représente 9 ans (cf. la note précédente).
- N 4        *Marianne* a fait un BEPC et un BT.
- N 5        *Georges* a un BEPC, un diplôme de comptabilité et il a passé trois ans et demie dans une école d'hôtellerie en Belgique.  
*Konan* a fait des études dans un institut d'agriculture après le bac.

Sans prétendre pouvoir refléter une image parfaite de la fonction de la langue française dans la vie active de ces locuteurs, et le rôle qu'elle joue dans leurs réseaux de communication, notre évaluation en niveaux linguistiques a été basée sur les critères présentés ci-dessus. Il est prévu que le français parlé des locuteurs se distribuent dans le continuum de la variété abidjanaise des basilectaux, mésolectaux et acrolectaux, niveaux que nous nommons *bas*, *intermédiaire* et *avancé*, et qui seront également dits stades 1, 2 et 3 dans nos analyses, sans pour autant suggérer qu'il s'agisse de stades en développement.

---

<sup>15</sup> Nous supposons que la langue des deux années de CP (cours préparatoire) était le français.

Au niveau avancé, nous réunissons les N 3-5 de Lafage (1996). Pour des raisons telles que le nombre limité des locuteurs, le manque d'un groupe de contrôle et de paramètres locaux spécifiques, nous nous contentons de dégager un seul niveau avancé. Si le niveau d'instruction est un critère plutôt fiable pour l'évaluation des niveaux, les observations relevées ci-dessus nous ont amenés à prendre en compte les critères d'ordre individuel (apprentissage précoce, profil d'apprenant etc.). Nous avons retenu *l'âge d'apprentissage* et les faits connus sur l'extension de *l'emploi du français* dans la sphère personnelle, critères qui ont joué un rôle pour notre catégorisation d'Évelyne, d'Éric et de Marianne.

Réunissant ainsi les critères présentés ci-dessus, les locuteurs ont été attribués les niveaux comme annoncé déjà et comme repris ici :

<i>Niveau bas</i>	(Stade 1) :	Bernadou, Edgar, et Victor ;
<i>Niveau intermédiaire</i>	(Stade 2) :	Caroline, Évelyne et Jean-Pierre ;
<i>Niveau avancé</i>	(Stade 3) :	Éric, Georges, Konan et Marianne.

### 3. Les déterminants et les pronoms sujet

Nos analyses dans ce travail se concentrent sur la présence vs. l'absence du déterminant devant un nom et du pronom sujet devant un verbe fléchi dans le discours en français des Abidjanais de notre corpus. Il convient maintenant d'abord de préciser ce que nous entendons par les déterminants et les pronoms sujet. Ensuite, nous allons mettre en rapport les traits qui entrent en jeu pour la détermination nominale en français avec ceux d'autres langues du monde, en utilisant une typologie établie par Longobardi. Les traits typologiques des langues principales ivoiriennes seront ensuite résumés et mis en relation avec le français. Notre but de cette comparaison est de déceler et de discuter du transfert éventuel des L1 de nos locuteurs. En fin de chapitre, nous présentons des observations de la littérature antérieure qui concernent les déterminants et les pronoms sujet en français abidjanais.

#### 3.1 Les déterminants et les pronoms sujet en français standard

Dans la littérature antérieure, on parle souvent plutôt d'*article* pour ce que nous préférons nommer *déterminant* et que nous entendons dans le sens de Riegel *et al.* Nous résumons ci-dessous l'essentiel des définitions et des descriptions de ces auteurs pour les déterminants en français standard (1994 : 148-153) :

Le déterminant est défini comme le mot qui doit nécessairement précéder un nom pour constituer un syntagme nominal (désormais *SN*)<sup>16</sup> bien formé dans la phrase de base. Il est porteur des marques de genre (surtout au singulier) et de nombre du SN. Sémantiquement, le déterminant « actualise le nom dans le passage de la notion générale qu'il dénote en langue (*livre*) à ce que le [SN] désigne dans le discours : *un / le / ce / ton / cinq / plusieurs / plusieurs / quelques / livre(s)* » (ibid. 1994 : 148). Les expressions référentielles ainsi formées désignent « des occurrences particulières de la notion attachée lexicalement au nom. [Les déterminants] spécifient notamment si cette notion renvoie à des entités massives ou comptables, saisies de manière singulière ou plurielle, partitives ou globales, etc. » (Riegel *et al.* 1994 : 152).

Les déterminants français se repartent en deux grandes classes :

1. *les déterminants définis* : l'article défini et les déterminants démonstratif et possessif ;
2. *les déterminants indéfinis* : les articles indéfini et partitif et les déterminants dits indéfinis, négatifs, interrogatifs, exclamatifs et relatifs (cf. Riegel *et al.* 1994 : 152).

Quant aux pronoms sujet du français standard, et ce dont il sera surtout question dans ce travail, les pronoms personnels, il y a lieu à moins de confusions de termes. Nous notons simplement ici les remarques suivantes à partir de Riegel *et al.* (1994 : 199-202). En fonction de sujet, les pronoms personnels apparaissent en deux séries, les pronoms *clitiques* (formes conjointes) et les pronoms *toniques* (formes disjointes).

Les pronoms des deux séries ont la marque de l'opposition du genre pour les formes de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel. Les pronoms clitiques sont généralement préposés au verbe, alors que les pronoms toniques « ont un comportement syntaxique analogue à celui d'un [SN] séparé du verbe (par une préposition, une pause, etc.) » (ibid. 1994 : 201).

---

<sup>16</sup> Riegel *et al.* utilisent le terme *groupe nominal* (GN).

### 3.2 Sur la typologie des langues

Dans le but de déceler et de comparer la présence vs. l'absence du déterminant dans le français et dans les L1 de nos locuteurs, nous prenons recours à Longobardi (2000 : 581 pp.) qui a relevé les contraintes pour l'omission du déterminant dans les langues du monde. Selon les contextes d'omission possibles, les langues se distribuent hiérarchiquement, allant de (a) qui est le type le plus restrictif au (c) qui est le type le moins restrictif.

- a) Le français est, selon Longobardi, une des langues du monde où le nom demande le plus souvent un déterminant explicite, surtout en fonction de sujet en position préverbale, mais aussi en position postverbale, en tant qu'objet grammatical (2000 : 581).
- b) Dans les langues qui sont moins restrictives que le français, on retrouve des noms sans déterminants, plus souvent en position postverbale qu'en position préverbale. La position sujet canonique garde ainsi la contrainte du déterminant explicite. L'omission du déterminant se passe le plus souvent lorsque les noms ont une interprétation massive, générique ou indéfinie plurielle.
- c) En outre que d'admettre les contextes possibles dans le type (b), les langues du type (c) ont des noms sans déterminant pour référer à une entité aux traits singulier et comptable. Il s'agit alors de noms à lecture d'indéfinis (génériques ou existentiels), « as if they contained a corresponding understood article » ('comme s'ils contenaient un article sous-jacent correspondant') (Longobardi (2000 : 583). Les langues de ce type manquent de déterminant explicite pour exprimer ces lectures, mais elles ont un morphème indépendant pour exprimer une lecture définie.

Dans la section suivante, nous allons traiter des traits typologiques connus des L1 de nos locuteurs dans l'espoir de pouvoir les placer dans la typologie de Longobardi. L'objectif est bien sûr d'examiner s'il y a un transfert des traits typologiques à la variété régionale de français.

### 3.3 La détermination nominale dans les L1

Dans le but d'illustrer les traits caractéristiques de la détermination nominale dans les langues autochtones très répandues à Abidjan, à savoir le *baoulé*, le *dioula*, le *mooré* et le *bété*, nous avons réuni des renseignements accessibles dans le tableau 3. 1 ci -dessous. On y notera que ces langues ont des marques de détermination postposées.

Tableau 3.1

kwa : BAOULÉ <sup>17</sup>	mandé : DIOULA <sup>18</sup>	gur : MOORÉ	kru : BÉTÉ
GÉNÉRIQUE :  morphème 0 (1) <i>ākísí tō-lì tānnì</i> ; Akisi /acheter - ACCOMPLI / pagne (A. a acheté du tissu)	GÉNÉRIQUE :  morphème 0 (5) <i>muso</i> ; femme	Classes nominales à suffixes désignant le nombre ; (10) <i>ba-</i> (RADICAL) 'un animal de l'espèce canine'	«collectif singulier pluriel» : morphème 0 (16) <i>budu</i> ; maison
SPÉCIFIQUE indéfini : nom + suffixe/ pronom sg : suffixe <i>kùn</i> (2) <i>ākísí tō-lì tānnì kùn</i> Akisi / acheter - ACCOMPLI /pagne/ un pl : pronom <i>wiě</i> (= un certain) + <i>mù</i>	SPÉCIFIQUE indéfini : nom + pronom sg : (6) <i>muso do be yan</i> femme (PRONOM 'une') est ici ; pl : (7) <i>muso do-w be yan</i> femme (PRON.+ « s » = «des ») sont ici	indéfini : radical nominal + suffixe sg : (11) <i>ba- ga</i> chien- un pl : (12) <i>ba- se</i> chiens- des	indéfini : générique + numéral sg: (17) <i>budu- bl(o)</i> <sup>19</sup> maison- une pl : changement de voyelle (18) <i>budi</i> maisons- «des »
défini : nom + suffixe (ou ton) sg : suffixe <i>nì</i> ('n) (3) <i>ākísí tō-lì tānnì nì</i> Akisi / acheter - ACCOMPLI /pagne/ le pl : suffixe <i>mù</i>	défini : nom + ton sg : (8) <i>muso (TON) be yan</i> femme ("la") est ici pl : (9) <i>muso(TON)-w be yan</i> femmes ("les") sont ici	défini : radical nominal + suffixe + suffixe sg : (13) <i>ba- ga- nã</i> chien- le pl : (14) <i>ba- se- nã</i> chiens- les	défini : générique + suffixe /(o)/ sg : <i>budu</i> + /(o)/ > (19) <i>buduu</i> maison- la pl : changement de voyelle (20) <i>budii</i> maisons- les
pronoms déictiques en fonction de dét. : <i>yé</i> et <i>ò</i> (4) <i>ākísí yé ó tō-lì tānnì nì ò</i> Akisi /MISE EN RELIEF/ elle/ acheter – ACCOMPLI/ pagne/ le / MISE EN RELIEF		mots composés (15) <i>ba- ga</i> chien (un) <sup>20</sup> + <i>sabelga</i> noir > <i>ba- sabelga</i> chien noir (un)	suffixe démonstratif -/ <i>laa</i> / - un objet proche -/ <i>la</i> / - un objet éloigné (21) <i>budu -laa</i> maison- cette (proche) (22) <i>budi -la</i> maisons- ces (éloignées)

Les traits de détermination des plus grandes langues africaines présentes à Abidjan se résument comme suit (Cf. Jabet, 2000) :

- le générique reste « nu » <sup>21</sup> ;
- l'indéfini peut se former par un suffixe de numéral ou d'un pronom ;
- le défini ou le spécifique peut se marquer par un rallongement de voyelle ou par une suffixation ;
- le pluriel se marque par un changement de voyelle, par des suffixes ou par le ton. En outre, on trouve des pronoms suffixés.

<sup>17</sup> Les exemples du baoulé sont tirés de Creissels & Kouadio, 1977: 286-288 et 313-314.

<sup>18</sup> Les exemples du dioula, du mooré et du bété sont tirés d'Hattiger, 1983 : 95-98.

<sup>19</sup> Les phonèmes entre parenthèses sont rendus approximativement par manque de caractères phonétiques.

<sup>20</sup> Hattiger omet *un* !

<sup>21</sup> Tenu à part le mooré qui est une langue à classes nominales.

### 3.3.1 Les déterminants et les pronoms sujet en baoulé

L'ouvrage de Creissels & Kouadio (1977) sur le baoulé nous a permis de faire une description plus détaillée de cette langue que pour les autres L1. Comme mentionné dans le chapitre 2, l'agni-baoulé est la langue ivoirienne prédominante à Abidjan, ainsi que parmi nos locuteurs, et constitue une source potentielle d'influence sur la variété de français parlée à Abidjan.

#### 3.3.1.1 Remarques syntaxiques

En baoulé, le constituant en fonction de sujet se distingue nettement des autres constituants par des propriétés morphosyntaxiques claires (Creissels & Kouadio, 1977 : 147-150). La présence d'un sujet dans l'énoncé<sup>22</sup> est une contrainte absolue, tout comme sa position devant la forme verbale. Il n'y a pas de morphèmes relateurs et c'est donc par la position postposée au verbe que l'on comprend qu'il s'agit d'un constituant autre que le sujet, objet grammatical etc.<sup>23</sup> Ce dernier constituant peut librement être placé en tête d'énoncé pour être thématisée, mais à la seule condition d'être repris par un pronom de rappel à la place qu'il occuperait en l'absence de thématisation. Les noms peuvent apparaître sans déterminant aussi bien en fonction de sujet qu'en fonction d'objet ('expansion'), même si les statistiques montrent une prédominance pour le deuxième cas (cf. Creissels & Kouadio, 1977 : 271).

#### 3.3.1.2 La détermination nominale

La syntaxe du syntagme nominal en baoulé est « essentiellement une syntaxe de position, caractérisée par l'absence presque totale de redondances : les déterminants ne portent aucune marque qui serait déterminée par le nom qu'ils déterminent. La marque du pluriel n'apparaît qu'une fois ou peut être absente lorsque la pluralité est indiquée lexicalement. » (Creissels & Kouadio 1977 : 274).

Le système de l'actualisation du nom du baoulé n'est pas superposable à celui du français qui se base sur l'opposition défini/indéfini (cf. 3.1) et qui paraît « précis et contraignant » quand on veut traduire les énoncés en français (Creissels & Kouadio 1977 : 313). Le baoulé fonctionne sur une base totalement différente de celle du français. L'opposition essentielle est celle du *générique* et du *spécifique*. Notons d'abord l'absence de toute marque grammaticale à la valeur générique. Les noms à lecture générique échappent donc aussi à l'opposition de nombre. La marque zéro ne témoigne pas d'une forme neutre par rapport à la notion d'actualisation mais communique activement une interprétation sémantique (ibid.).

Creissels & Kouadio font la distinction entre les « modalités nominales » - que nous appellerons *articles*, car elles sont définies comme des morphèmes liés au nom - et d'autres déterminants qui peuvent apparaître comme constituant unique. Pour éviter des confusions avec notre emploi du terme de déterminant, nous utiliserons pour ces derniers, *mots de déterminant*, abrégé *MdD*. Toutes ces marques sont postposées au nom.

Parmi les quatre articles, les deux suivants sont pertinents pour notre enquête : celui pour marquer le défini (singulier) : *-nɛ̃* ('n) et celui pour marquer le pluriel (défini) *-mù*. L'article défini baoulé « est plus exactement une modalité 'défini singulier' » qui exprime un sens plus restreint qu'en français, à savoir strictement anaphorique (Creissels & Kouadio, 1977 : 301).

<sup>22</sup> À l'exception des énoncés injonctifs (à l'impératif).

<sup>23</sup> Ces arguments sont dits *expansions* par les auteurs.

L'article *-nî* implique l'individualisation et exclut la valeur généralisante. Nous allons consulter ci-dessous quelques exemples<sup>24</sup> de Creissels & Kouadio (1977 : 301-303) :

- (3.1a) *fà tãnnì*  
/prends/pagne  
'prends un pagne'.
- (3.1b) *fà tãnní 'n*  
/prends/pagne/DÉF  
'prends le pagne'.
- (3.1c) *̄ fã -lì tãnnì*  
/lui/prendre-ACC./pagne  
'il a pris un pagne'.
- (3.1d) *̄ fã -lì tãnní 'n*  
/lui/prendre-ACC./pagne/DÉF  
'il a pris le pagne' (en question).

Dans (3.1b) et (3.1d), *pagne* reçoit son interprétation anaphorique par l'article réalisé en général par les marques *nì* ou *'n* mais qui peut également se manifester par un ton bas (Creissels & Kouadio, 1977 : 72). Dans l'ensemble des parlers agni-baoulé, ce morphème peut être sensible uniquement au ton, chose qui n'a pas été observée antérieurement et qui a fait supposer l'absence de marquage pour les interprétations définies (ibid. p. 305).

En ce qui concerne, l'indéfini singulier, le baoulé n'a pas d'article comme celui du défini. Dans les exemples (3.1a) et (3.1c), il faut conclure que *pagne* à une valeur générique. Pour référer à un individu non identifié, le baoulé se sert du numéral *kùn* « un », comme dans (3.2) repris de (2) du tableau 3.1 :

- (3.2) *ākisi tō-lì tãnnì kùn*  
/Akisi / acheter - ACC /pagne/ un  
'Akisi a acheté un pagne'.

L'article pluriel *mù* (réduit à *m*) a en fait une interprétation « pluriel défini ». Pour exprimer la pluralité indéfinie (en français : *des*), il faut, au morphème *mù* ajouter le MdD *wiě*. La différence est exposée ci-dessous dans (3.3a) et (3.3b) :

- (3.3a) *blòfuē m' bē bà -i 1*  
/européen/PL./eux/venir-ACC./  
'les Européens (en question) sont venus' ; c.-à-d. que leur visite était attendue.
- (3.3b) *blòfuē wiè m bē bà -i 1*  
/européen/certain/PL./eux/venir-ACC./  
'des Européens sont venus' ; l'interlocuteur n'est pas en mesure de savoir de quels Européens il s'agit.

<sup>24</sup> DÉF : article défini ; ACC : accompli.

Comme mentionné plus haut, aucune marque de pluralité n'est ajoutée au nom, s'il s'agit sémantiquement de la valeur générique, (cf. 3.3c) (Creissels & Kouadio 1977 : 299) :

- (3.3c)     *ākísí tā àkō.*  
           /akisi/élever/ poule/  
           « Akisi élève des poules ».

Creissels & Kouadio (1977 : 314) propose le « schéma » suivant qui couvre l'essentiel du système d'actualisation du nom en baoulé :

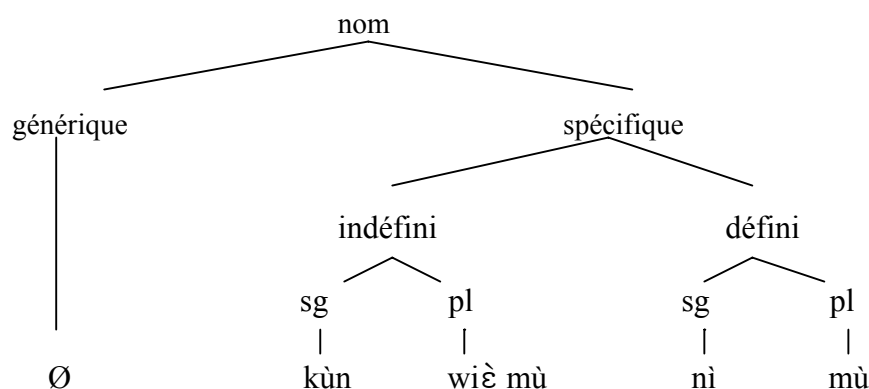


Figure 3 : 1 : Le schéma du groupe nominal en baoulé (d'après Creissels & Kouadio 1977 : 314)

### 3.3.1.3 *Le baoulé dans la typologie*

En mettant le baoulé, la L1 la plus importante de nos informants, en rapport avec les types de langues et les contraintes qui existent dans la détermination nominale (cf. 3.2), nous pouvons constater que les noms apparaissent sans déterminant en position préverbale, en fonction de sujet, aussi bien qu'en position postverbale et à d'autres fonctions, même si le deuxième cas est le plus courant. La distinction sémantique de générique prévaut sur la position syntaxique. Le baoulé semble avoir davantage grammaticalisé le système de noms nus pour marquer le générique que les langues du type (b).

En baoulé, comme dans les langues du type (c), on réfère également par un nom nu aux entités comptables et singulières interprétées dans le sens générique. Alors que les langues du type (c) manquent de déterminant explicite pour exprimer le sens indéfini existentiel et générique, le baoulé dispose pourtant d'un *mot de déterminant* (un numéral) pour marquer le sens non-spécifique au singulier. En gros, il nous semble cependant que le baoulé a les plus d'affinités avec les langues (c) de la typologie de Longobardi.

Dans le cas du transfert du baoulé au français abidjanais, nous pouvons prévoir d'avoir dans notre corpus des occurrences d'omission de déterminant dans les contextes génériques comme dans certains cas non-spécifiques, ainsi que, selon la fréquence notée pour le baoulé, plus souvent en position syntaxique postverbale que préverbale.

### 3.3.1.4 *Remarques sur les pronoms*

On notera ici tout simplement que les pronoms personnels en baoulé n'ont pas l'opposition de genre pour les formes de la troisième personne, comme en français. Comme déjà mentionné,

ils doivent toujours être explicites lorsqu'en fonction de sujet. Il est pourtant possible de faire exception à cette dernière règle dans une construction dite la *série verbale*, construction dont nous traitons dans 3.4.1.

### 3.4 Les déterminants et les pronoms sujet dans le français abidjanais

Nous allons maintenant présenter des données de la recherche existante sur les déterminants et les pronoms sujet dans le français abidjanais. Les données présentées serviront de comparaison dans nos analyses.

#### 3.4.1 Hattiger et le FPA

Les observations d'Hattiger présentées ici datent du début des années 1980 et constituent une source importante pour nos analyses, en particulier des locuteurs de bas niveau. Hattiger (1983 : 27) a analysé le système nominal du "français populaire d'Abidjan" (FPA) qui à l'époque ne lui semblait être la langue maternelle d'aucun locuteur et restait la langue seconde, voire troisième, à fonction véhiculaire, des populations en majorité analphabètes d'Abidjan. Dans son enquête, Hattiger a utilisé des locuteurs illettrés ou 'peu lettrés' de différentes ethnies et origines. Les langues maternelles principales des locuteurs dans le corpus d'Hattiger sont comme celles des communautés linguistiques les plus importantes sur Abidjan, le baoulé, le bété, le dioula et le mooré.

De son corpus, Hattiger relève peu de cas où les noms sont déterminés comme en français standard. Les rares occurrences d'article comme en français se retrouvent essentiellement devant les lexèmes *femme, fille, garçon* mais pas systématiquement. Devant la plupart des noms, l'article disparaît parfois complètement, ce que Hattiger voit comme un processus de réduction morphologique du système français. Voici deux exemples (Hattiger 1983 : 73-74):

- (3.4) / ty va prãd bys / tu vas prendre bus  
 (3.5) / ty vø paŋ / tu veux pagne

Cette omission de l'article se fait systématiquement devant certains noms africains, comme par exemple *gbaka, attiéké, bananes, manioc, pagne*, mais aussi devant les lexèmes français fréquents *accident* et *affaire*.

Aussi le nom peut-il présenter à l'initiale soit un déterminant du français standard, soit une trace phonique de ce dernier, mais sans que ceux-ci jouent le moindre rôle dans la détermination du substantif. Les amalgames concernent un nombre restreint de lexèmes dont *riz, pain, eau*. Mais l'amalgame de l'article ne se fait jamais avec par exemple 'bière'. (Hattiger 1983 : 75-76) :

- (3.6a-c) / ja pa dyri / ; / si tu pɛje tɔ̃ dy pɛ̃ / ; / tu prã lær dɛlo dã pɔ̃p /  
 'il n'y a pas de riz' ; 'si tu achètes ton pain' ; 'tu prends de l'eau à leur pompe'.

Les noms à initiale vocalique ont parfois la trace d'un déterminant :

- (3.7a) / ja pas dɛ larʒã / 'Il n'y a pas d'argent'  
 (3.7b) / ja boku lɔm abiʒã isi / 'Il y a beaucoup d'hommes à Abidjan'

Comme nous l'avons déjà soulevé dans le chapitre 1, Hattiger (1983 : 81) note une marque d'actualisation du nom qui serait propre au FPA, celle de /la/ postposé à un nom, que celui-ci soit marqué ou non d'un déterminant, à un verbe, à une proposition relative ou après « tout ça » et « comme ça ».

Hattiger (1983 : 82) a comparé la distribution des Ø N avec les Ø N-là : /la/ peut marquer un nom qui, marqué par le morphème Ø, est déjà apparu dans le discours. C'est le cas le plus fréquent dans son corpus. La valeur change ainsi du sens générique à une restriction de sens. /la/ peut également marquer un nom qui apparaît pour la première fois mais dont le référent est identifié par le contexte. Voici quelques exemples, rendus par des caractères d'orthographe :

- (3.8) a) *je vais planter café*            b) *café là ça donne pas*  
 (3.9) a) *il a vendu du riz*                b) *s'en va payer du riz là*

Les valeurs de /la/ correspondent aux modalités démonstratives et à l'article défini à valeur anaphorique. Les noms marqués par Ø ont la valeur d'indéterminés : « Il semble possible de dire qu'en FPA le morphème Ø confère aux noms une valeur d'indétermination qui est exprimée en langue cible soit par l'article défini à valeur générique (le, la, les) soit par l'article indéfini (un, une, des) » ( Hattiger 1983: 87).

Le morphème *un* exprime la valeur d'indéfini conforme à la langue cible et la valeur d'un numéral. Parfois *un* est fléchi en genre: *une*, mais c'est souvent d'une manière non-conforme à la langue cible. L'indéfini pluriel exprimé par *des* est rare dans le corpus d'Hattiger, (1983 : 88). L'opposition de nombre peut apparaître sous la forme d'un lexème comme /boku/ qui joue le rôle de quantifieur:

- (3.10)            /*ja boku nom isi*]                    'Il y a beaucoup d'hommes ici'

Les trois morphèmes de Ø, de /la/ et de *un* sont en concurrence entre eux et remplacent en langue cible les articles définis, indéfinis et partitifs. « La conséquence la plus notable de ces phénomènes de réduction est que les oppositions de nombre et de genre du F.S.<sup>25</sup> ne sont généralement plus marquées en F.P.A. » (Hattiger 1983 : 90).

En ce qui concerne les pronoms personnels en fonction de sujet en FPA, ils se réalisent de façon conforme à ceux dans le français parlé en France, sauf pour une tendance notée par Hattiger à la réduction de l'opposition de genre à la 3<sup>e</sup> personne et pour l'emploi de *on* comme pronom de rappel de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel (cf. Hattiger 1983 : 196). Autre chose relevé par Hattiger est le cas de non-reprise des pronoms sujets dans une construction dite *série verbale*. Par le terme, « on désigne généralement une construction dans laquelle plusieurs bases verbales se suivent, seule la première base verbale étant affectée des marques propres au verbe, les autres bases verbales ne portant aucune marque mais acceptant une expansion », (Hattiger 1983 : 208-209). La série verbale existe dans nombre de langues, dont les créoles à base française. Voici deux exemples d'Hattiger :

- (3.11)            / *lə məsjə a pri sō bofrɛ* <sup>26</sup>/ *parti ā brus ale kupe sō tɛt* /  
                       'Le Monsieur a pris son beau-frère et est parti en brousse pour lui couper la tête'.

<sup>25</sup> F.S. = français standard.

<sup>26</sup> La barre oblique (/) dans la série verbale marque une pause.

- (3.12) /ja un vɔlœr kɛ glã ramase tu / karãtø frã la tu parti /  
 ‘Il y avait un voleur de grande taille, il a tout ramassé, les quarante francs, et il est parti’.

Les caractéristiques formelles des séries verbales en F.P.A sont (Hattiger 1983 : 210-11):

- Suite de plusieurs formes verbales ayant un sujet commun qui n’est présent que devant la première forme verbale de la série, donc la non-reprise du pronom sujet ;
- Absence de toute marque de coordination ou de subordination ;
- Non-reprise des modalités verbales (temps, aspect, négation) marquant éventuellement la première forme verbale ;
- Possibilité pour chacune des formes verbales de la série d’être suivie ou non d’une expansion ;

On ne peut pas exclure la possibilité d’interférences indirectes du baoulé ou du dioula au FPA, mais en ce qui concerne le bété et le mooré, toute interférence directe est exclue. Hattiger (1983 : 222) tire la conclusion « qu’un processus de réduction indépendant des Ls rencontre dans celles-ci des structures qui favorisent son accomplissement ».

### 3.4.2 Ploog et l’abidjanais

De date récente, il y a les ouvrages de Ploog dont le corpus concerne le français parlé des *bakromans*, enfants de la rue d’ethnies variées. Ce corpus provient de mars 1997 et a donc été recueilli à Abidjan à peu près en même temps que le nôtre. Pour éviter de stigmatiser la variété de français non-standard parlée par les bakromans, Ploog a choisi de la nommer simplement *l’abidjanais*.

Il y a beaucoup d’observations de tout genre dans les ouvrages de Ploog, mais au centre d’intérêt, il y a ce que serait souvent le sujet logique mais qu’elle nomme « le premier actant » et définit comme suit (2000 : 75-76) :

- « l’actant imposant son accord au verbe [...] »
- tout argument unique régi par un prédicat verbal tensé [...] ».

Le « premier actant » peut apparaître aussi bien dans une construction de thématization ou de focalisation, en position préverbale ou en position postverbale introduit par un présentatif (*il y a, c’est*) ou par une construction impersonnelle (*il reste, (il) faut*). Dans les exemples des NSD cités ensuite, Ploog (2002 : 117 pp.) ne se limite pourtant pas au « premier actant », mais rend compte des grandes lignes de la détermination nominale en général.

Le système du F.P.A dont rend compte Hattiger lui semble aujourd’hui avoir fait place à un système plus complexe. Selon Ploog (2002 : 117) l’ « élaboration de la tête lexicale s’articule à l’aide de trois types de marquages différents : plusieurs actualisations proclitiques, celle réalisée par l’enclitique [la], et celle marquée Ø ». Le marquage Ø signifie, selon Ploog (ibid.), « la valeur notionnelle de l’entité référenciée - que ce soit pour un emploi générique ou pour désigner une réalité unique ; de manière stable, le marquage Ø exprime l’absence de variation en nombre ».

Dans ses résultats, Ploog démontre une grande fréquence de sujets nuls ou dans sa terminologie, des occurrences du « premier actant marqué Ø » (2002 : 125). Environ 400 cas sont recensés dans son corpus, cas qui apparaissent surtout dans les textes où le langage est peu surveillé.

Ploog (2002 : 126-127) discerne trois environnements linguistiques où se relèvent souvent les sujets nuls (dans notre terminologie, abrégés *SujNul*) - mais il reste également près de 30% des *SujNul* où n'intervient aucun de ces trois facteurs ! - L'environnement qui réunit le plus grand nombre, 30 % des cas, est constitué d'un verbe fléchi précédé d'un clitique préverbal autre que celui du sujet. Ploog donne les exemples suivants que nous avons adaptés et transposés en lettres alphabétiques. Dans les exemples, c'est le pronom *il* qui a été omis et que nous avons remplacé par ( $\emptyset$ ) :

(3.13) *C'(é)tait [s] c'(é)tait un bakroman, toujou(rs) ( $\emptyset$ ) me trompait*

Un deuxième contexte où se rencontre fréquemment les *SujNul* est celui des enchâssements, souvent introduits par *que*, *maintenant*, *pour ça* et *quand*, alors que le troisième contexte identifié par Ploog est celui de la série verbale déjà décrite ci-dessus pour le baoulé et le FPA. En voici l'exemple adapté de Ploog (2002 : 126) :

(3.14) *Lui, i(l) vient su(r) moi, i(l) va prend(re), ( $\emptyset$ ) don(ne) ça, à que(l)qu'un d'au(tre)*  
 'Lui, il m'attaque, il va prendre (le ballon), [il] va donner ça (= le ballon) à quelqu'un d'autre'.

Comme Hattiger, Ploog propose que les séries verbales attestées dans beaucoup des langues kwa, dont le baoulé, aient influencé l'apparition des constructions de *SujNul* dans les propositions enchâssées du français abidjanais. Car aujourd'hui, ce genre de constructions ne se limite pas aux productions des locuteurs kwa, mais ce fait structural est « un mécanisme productif, intégré au système » (2002 : 166).

### 3.4.3 Lafage et le FPI

Les ouvrages de Lafage utilisés dans ce travail couvrent la période entière entre le corpus d'Hattiger et ceux de Jabet et de Ploog. Ils ont le mérite d'avoir une perspective généralisante et traitent également des scolarisés, ce qui est vital pour nos analyses.

Lafage (1996 : 595) estime que le FPI est issu d'un « français pidginisé dont survivent un certain nombre de traits fossilisés ». Les critères fondamentaux sont d'ordre morpho-syntaxiques. Elle relève, comme Hattiger, des phénomènes de réduction (ibid.) :

- « diminution du nombre de formes d'un paradigme donné, par exemple, pronoms personnels » ;
- « disparition de morphèmes marqueurs, par exemples articles », et « de morphèmes relateurs » ;

Le français des scolarisés reste marqué par le FPI pour les raisons suivantes (Lafage 1996 : 597) :

- Les scolarisés utilisent le FPI entre eux comme véhiculaire ;
- La distinction entre *le français de la rue* et *le français de l'école* est longue à établir et n'est que rarement prise en compte par l'enseignement. À l'oral comme à l'écrit, il y a une confusion du FPI avec les divers registres familial, populaire, vulgaire et argotique.

En morphosyntaxe, les traits caractéristiques du FPI résistent par exemple comme « emplois erronés des pronoms » et comme « choix malencontreux de morphèmes marqueurs et relateurs » (Lafage 1996 : 597-98).

## 4. Sur la référence aux entités

Dans ce chapitre, nous référons à des définitions et à des cadres théoriques de plusieurs auteurs qui ont de l'importance pour nos choix d'analyse de la référence aux entités dans le discours des Abidjanais. Nous précisons ces options théoriques et les outils que nous y avons retirés pour mettre en œuvre notre enquête. Le chapitre commence par les notions de référence, d'expression référentielle et de référent pour traiter ensuite de la structure informationnelle, du mouvement référentiel et de la proposition.

### 4.1. Référence, expression référentielle, référent

Selon Riegel *et al.* (1994 : 569), l'*acte de référence* « consiste à utiliser des formes linguistiques (mots, syntagmes, phrases) pour évoquer des entités (objets, personnes, propriétés, procès, événements) appartenant à des univers réels ou fictifs, extérieurs ou intérieurs. [...] Les entités ainsi appréhendées aux moyens linguistiques (et glosés par d'autres formes) constituent leurs référents ».

Pour la représentation sémantique d'une phrase assertive, on peut distinguer les « **expressions référentielles** qui désignent des individus particuliers, p.ex. *un chat noir*, et les **expressions prédicatives**, comme *miaulait*, qui assignent une caractéristique (au sens large) au sujet » de la phrase *Un chat noir miaulait* (Riegel *et al.* 1994 : 570). Dans le présent travail, notre intérêt porte essentiellement aux expressions référentielles. Comme le fait remarquer Riegel *et al.*, les expressions référentielles peuvent occuper d'autres positions que celle de sujet grammatical. Dans la phrase *Le chat poursuit la souris*, *la souris* constitue par exemple, au niveau syntaxique, celle d'un constituant objet direct.

#### 4.1.1 Le niveau syntaxique

Syntaxiquement, notre analyse comprendra surtout les premiers et seconds et en l'occurrence, les troisièmes arguments des propositions<sup>27</sup>, (souvent correspondant aux constituants de sujet et d'objet de la phrase). Nous avons également pris en compte les sujets réels dans les constructions à présentatif et d'autres constructions impersonnelles, tels que dans l'exemple (4.1.1), les agents dans les constructions passives (une seule occurrence), ainsi que les noms qui apparaissent dans des propositions où le verbe est elliptique, comme montré dans (4.1.2). Au deuxième niveau syntaxique, les enchâssements peuvent parfois inclure des réalisations zéro, comme dans (4.1.3). Dans les exemples, toute expression référentielle a été soulignée et les cas discutés sont en gras.

- (4.1.1)        \*INT:        c'est quoi ça ?  
              \*GEO :        un agouti, c'est **un rongeur**.
- (4.1.2)        \*INT:        oui, euh est ce que vous pourriez me raconter un souvenir quand même de du village ?  
              \*GEO:        **un souvenir du village** <oui> ?

---

<sup>27</sup> La proposition sera traitée plus loin dans ce chapitre (voir 4.3).

(4.1.3) \*GEO : *lorsque il allait devant (le père de Georges)  
pour Ø faire des pièges,  
je je faisais des pièges à côté eh pour pour moi tout seul quoi. <oui.>*

#### 4.1.2 Le niveau sémantique

De Lerot (1993 : 221), nous citons la définition sémantique et les exemples suivants qui nous ont servi comme point de départ pour délimiter sémantiquement ce que nous entendons par les participants des procès verbaux :

« Les **référents** sont représentés en sémantique conceptuelle au moyen de symboles à valeur constante : a,b,c, ..., x, y, z. Ils représentent différents types d'objet :

- (a) des personnes individuelles : *Jules César, la fille du boulanger,*
- (b) des objets matériels : *la tour Eiffel, le soleil, les arbres de la grand-place,*
- (c) des états ou événements individuels : *la guerre du Golfe, le mariage de Caroline,*
- (d) des lieux : *la place de la Concorde, la France, sur la table,*
- (e) des temps : *le 14 juillet 1789, le début des vacances. »*

Dans notre analyse, nous avons inclus les trois premiers types de référents, à savoir les personnes individuelles, les objets matériels et les états ou événements individuels, alors que les lieux et les temps ont été exclus. La raison d'exclusion (d) et (e) est que ces types auraient souvent demandé une analyse et une catégorisation des syntagmes prépositionnels, avec des amalgames éventuels de prépositions et d'articles.

Comme il existe également dans nos textes des références à des animaux, nous les avons inclus avec les personnes dans un type dit animés. Les objets ont été divisés en types comptables et massifs, et ces derniers contiennent le plus souvent les états et les événements. Les traits de comptable et de massif sont intéressants pour notre enquête dans le sens qu'aussi bien les déterminants que les pronoms se comportent différemment dans les références à ces deux traits.

Pour se retrouver dans la diversité des formes, des fonctionnements et des contenus chez les expressions référentielles, nous avons reproduit ci-dessous certaines définitions et exemples tirés de Riegel *et al.* (1994 : 571). Dans leur typologie brève et illustrative, les auteurs font remarquer ce qui suit:

« Quel que soit le type de référent désigné (être, objet, propriété, relation, procès, etc.), la référence peut être » :

- **générique**, « si l'on envisage la contrepartie référentielle de l'expression dans son extension maximale ». Le générique s'exprime souvent en français par les articles définis et indéfinis mais d'autres déterminants peuvent également induire contextuellement l'interprétation générique d'un syntagme nominal. Les sujets dans (4.2a-4.2c) renvoient à un référent générique :

(4.2a) *Les baleines sont des mammifères.* (La classe entière est désignée.)

(4.2b) *Une baleine est un mammifère.* (Un exemplaire est jugé représentatif de la classe entière.)

(4.2c) *La baleine est un mammifère.* (L'entité typique qui représente ou subsume toutes les occurrences de la classe.)

- **particulière**, « si le référent visé est une entité particulière d'un certain type, dont l'existence est posée, présupposée ou simplement envisagée dans une situation donnée » :

(4.3a) Une/La/Cette/Votre baleine a été heurtée par un chalutier.

(4.3b) Ils/Quelques-uns/Les autres sont partis.

La référence particulière peut être (Riegel *et al.* 1994 : 571-572) :

- *spécifique* « si le référent est présenté comme existant et identifiable comme tel dans la situation donnée » ;
- (4.4a) Georges a rencontré une Tahitienne.
- *non-spécifique* « si l'expression référentielle réfère à un individu quelconque pour peu qu'il vérifie les propriétés descriptives de l'expression, mais sans garantie quant à son existence dans l'univers du discours du locuteur » ;
- (4.4b) George veut épouser une Tahitienne (= n'importe laquelle,...).

Cette caractéristique chez l'expression référentielle, sous-titré par Riegel *et al.* (1994 : 571) « l'extension et le mode d'existence du référent », constitue un des critères examinés dans notre analyse sémantique des expressions référentielles.

#### 4.1.3 Le niveau communicatif

Le troisième niveau, mentionné par Riegel *et al.* (1994 : 570-571) pour la phrase *Le chat poursuit la souris*, est le niveau communicatif. À ce niveau, la phrase s'analyse en deux parties, le **topique** et le **focus** (dits le thème et le propos par Riegel *et al.* 1994 : 605) :

- le **topique** est « ce dont parle le locuteur, le support, le 'point de départ' de la communication et de la phrase » ;
- le **focus** est « ce qu'on dit du thème » (topique), « l'apport d'information sur le thème » (topique).

L'analyse d'une phrase en topique et en focus doit s'effectuer en tenant compte du contexte linguistique ou situationnel. Le topique assure la continuité de texte, alors que le focus qui apporte une information nouvelle, assure la progression. L'analyse au niveau communicatif ne sera pas au centre d'intérêt de la présente étude, mais les termes de topique et de focus sont présents dans nos discussions. Le niveau communicatif est développé ci-dessous par un résumé de la structure informationnelle selon Lambrecht (1994) qui traite de ce sujet translinguistiquement.

## 4.2 La structure informationnelle

Dans notre analyse, nous prenons souvent recours au cadre théorique de Lambrecht, en particulier en ce qui concerne les référents du discours et leur identifiabilité. Lambrecht (1994: 334-340) rend compte du rapport entre la structure formelle des phrases et les situations communicatives dans lesquelles les phrases sont utilisées pour transmettre de l'information. Il présume que ce rapport est gouverné par des règles grammaticales, dans un composant dit la *structure informationnelle*.<sup>28</sup>

<sup>28</sup> Le raisonnement et les termes de Lambrecht (1994) sont de notre traduction.

Les catégories du composant de la structure informationnelle sont de deux types fondamentaux. Le premier concerne les représentations mentales des entités dans un discours. Ces représentations sont déterminées par des facteurs psychologiques : la connaissance et la conscience. Le facteur de connaissance est pertinent pour ce que le locuteur présume être connu ou non par l'auditeur à propos d'une entité ou d'une proposition au moment de la parole. Une entité dont l'auditeur est présumé avoir une représentation mentale est dite *identifiable* ; une proposition dont l'auditeur est présumé avoir une représentation mentale est dite *présupposée*. Les entités ou propositions, dont les représentations sont actuelles au premier rang de la conscience de l'auditeur, sont dites discursivement *actives*.

Le deuxième type de catégorie de structure informationnelle concerne les relations pragmatiquement interprétées entre les dénотations et les propositions : la relation *topique* et la relation *focus*. La première est une relation d'*à-propos* (« aboutness ») entre une relation et une entité discursive. Une proposition est interprétée comme étant l'*à-propos* d'une entité, si elle est analysée en tant que transmettant de l'information pertinente à propos de cette entité, c'est-à-dire en enrichissant la connaissance de l'auditeur de ce propos. Une entité topique doit exister dans l'univers de discours indépendamment de ce qui en est prédiqué dans une proposition donnée, c'est-à-dire qu'il faut que ce soit un référent de discours. Pour qu'une entité soit analysée comme ayant une relation topique à une proposition, elle doit être considérée comme actuellement en question, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas seulement être identifiable par l'interlocuteur mais doit aussi avoir un certain *degré d'activation* dans le discours. Lorsqu'un référent topique n'est pas suffisamment accessible dans le discours, il peut être promu en statut actif par l'utilisation de constructions spéciales qui font promouvoir le topique (par exemple la thématisation et la focalisation). Les référents complètement actifs sont les topiques cognitivement privilégiés, autrement dit les plus utilisés.

La fonction des expressions topiques est soit de *dénommer* un référent topique dans le discours, soit d'*exprimer une relation sémantique* entre un référent topique et un prédicat. Le premier fonctionnement a une orientation de *référence*, le second une orientation de *rôle*. Les grammaires ont une tendance à séparer ces deux fonctionnements en les codant différemment. Le premier fonctionnement est normalement codé par des SN lexicaux, le deuxième par des pronominaux inaccentués (ci-inclus des morphèmes flexionnels et des arguments zéro). Les pronominaux inaccentués sont le type d'expression topique privilégié. Leur fonction grammaticale est de marquer le topique.

La relation entre un topique et une proposition est supposée pouvoir se récupérer pragmatiquement au moment de la parole, c'est-à-dire que pour qu'une entité serve de topique, il faut qu'elle soit considérée comme allant de soi et pertinente dans une proposition donnée. Par contre, un élément focus ne peut être considéré comme allant de soi de la même manière. La relation entre la dénotation focus et la proposition n'est pas récupérable et prévisible au moment de la parole. Donc, pendant qu'un référent topique est souvent inaccentué ou phonologiquement zéro, un élément focus est toujours accentué et exprimé ouvertement. Le focus d'une proposition est l'élément sémantique dont la présence rend la proposition en *assertion*, c'est-à-dire en information potentielle. Au contraire du topique, la dénotation focus n'a pas à exister réellement dans l'univers de discours indépendamment de son rôle dans une proposition donnée, c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin d'être référentiel.

L'ouvrage de Lambrecht (1994) nous a été utile pour la compréhension des mécanismes de topique et de focus, ce qui a contribué à résoudre des problèmes confrontés lors de la

segmentation des textes parfois à caractériser comme non-standard. Dans le présent travail, nous nous servons principalement de la première catégorie du composant de la structure informationnelle mentionnée par Lambrecht, à savoir l'identifiabilité des entités. Le degré d'activation d'un référent est un critère important dans notre analyse sémantique. Nous reviendrons à cette catégorie ultérieurement.

Les *référents du discours* sont soit des entités, soit des propositions. L'ensemble de représentations, qu'un locuteur et un auditeur partagent dans un discours donné, est dit *registre du discours*. De même que les expressions qui dénotent les entités, celles des propositions peuvent être emmagasinées dans le registre et ensuite servir d'arguments d'un prédicat. Les référents propositionnels peuvent être exprimés par différentes sortes de subordinées (phrases non finies incluses) ou par des pronoms (Lambrecht 1994 : 74).

Les référents du discours sont exprimés syntaxiquement en catégories d'argument (adjonctions incluses), telles que syntagmes nominaux (SN), pronoms, différents genres de phrases subordinées fléchies ou non-fléchies, et certains syntagmes adverbiaux (ceux qui réfèrent aux circonstances d'une prédication). Les référents du discours ne s'expriment pas normalement dans les propositions qui servent de prédicat. Ces derniers ne dénotent par définition pas les référents du discours mais les attributs d'argument ou les relations entre arguments (Lambrecht 1994 : 75-76).

Lambrecht définit donc ce que c'est qu'un référent du discours et les catégories d'arguments dans lesquelles il s'exprime normalement. Signalons que le terme « entité » n'est pas vraiment défini chez Lambrecht. Notre intérêt ne porte pas sur tous les arguments de la proposition, mais sur la référence aux entités, à savoir aux participants (personnages, objets, états et événements) des procès verbaux impliqués dans les propositions. Il faut se rappeler que le raisonnement de Lambrecht se fonde souvent sur la phrase, alors que nos analyses portent sur la proposition dans le sens de Klein et von Stutterheim (1991) et encore précisé par Sanz Espinar, dont il sera question ci-dessous.

### 4.3 Le mouvement référentiel et la proposition

Selon Klein & von Stutterheim (1991 : 1)<sup>29</sup>, un texte, comme un récit personnel, obéit à des contraintes globales émanant du fait que les énoncés servent à exprimer un ensemble complexe d'informations.<sup>30</sup> Le texte procède d'un énoncé à un autre selon des contraintes locales, suivant l'information introduite, maintenue ou élaborée. Ce mouvement référentiel des énoncés est explicité par le choix de moyens linguistiques, tels que l'emploi de syntagmes nominaux définis vs. indéfinis, d'éléments anaphoriques, d'ordre des mots, d'intonation etc. Chaque énoncé sélectionne un segment de l'ensemble complexe et le met en mots, en prenant garde à ce qui doit être exprimé et à ce qui peut être maintenu d'un énoncé précédent ou à ce qui doit être nouvellement introduit. Klein & von Stutterheim montrent comment les deux types de contraintes interagissent, comment les contraintes locales sont issues des contraintes globales.

Klein & von Stutterheim (1991) parlent d'une unité du niveau d'interprétation, la *proposition*, qui s'établit par des combinaisons des domaines référentiels suivants :

---

<sup>29</sup> Le raisonnement et les termes de Klein & von Stutterheim (1991) ont subi notre traduction.

<sup>30</sup> Cet ensemble complexe d'information est dit *Gesamtvorstellung* (GV) par les auteurs.

1. la référence à l'intervalle temporel
2. la référence aux lieux
3. la référence aux circonstances
4. la référence aux participants
5. la référence aux prédicats (qui couvre les énoncés sans événements spécifiques, tels qu'énoncés qualificatifs et états) et
6. la référence à la modalité (qui montre l'appartenance au monde réel, fictif ou hypothétique).

Un énoncé réfère aux traits sélectionnés de ces domaines et les intègre en une proposition. Tous les domaines n'ont pas toujours à être représentés. En effet, des traits d'un domaine peuvent apparaître plusieurs fois et la référence à plusieurs domaines peut parfois s'exprimer comme un ensemble. Klein & von Steutterheim supposent que la référence à un participant (souvent encodé par le sujet grammatical) et la référence à un prédicat (souvent encodé par le prédicat grammatical) constituent le noyau intérieur de la proposition, à son tour caractérisé par un noyau extérieur de temps, d'espace et peut-être de circonstance(s), et ensuite relaté à un monde réel ou fictif. Cette organisation de la proposition ne rend pas compte de la formation de l'énoncé, procédé qui peut varier d'une langue à une autre. Une réalisation très simple de la structure de base se décrit comme suit (leur exemple 8) :

*There and then and thus, she did such and such.*

'Là et à ce moment-là et ainsi, elle a fait ceci et cela'.

Les composantes de la structure de base peuvent être considérées comme des positions à remplir pour spécifier les domaines référentiels. Cette spécification peut être nouvellement introduite dans l'énoncé ou bien maintenue de la spécification d'un énoncé précédent. La spécification qui n'a pas déjà été faite est dite *introduction*. Si le domaine référentiel en question a été préalablement spécifié, elle est une *continuation* du type « *maintenance* » (maintien), « *linkage* » (enchaînement) ou « *swift* » (changement).

Le domaine référentiel qui nous intéresse en particulier est la référence aux participants, mais les participants pris en compte chez nous ne sont donc pas, comme mentionné antérieurement, uniquement le sujet grammatical de la proposition. Nous avons pourtant pu nous servir de ce modèle pour décrire le mouvement référentiel et les contraintes locales. La référence aux entités a été catégorisée comme *introduction*, *maintien*, *changement* ou *réintroduction*.

La segmentation des énoncés en propositions nous a facilitée de distinguer la suite logique, surtout là dans le discours où les éléments sont juxtaposés et manquent de liens explicites. Elle nous a permise d'examiner comment les différents référents se réalisent en arguments et, le cas échéant, leur degré d'activation. Pour la mise en propositions, nous avons eu recours à Sanz Espinar (1997a, 1997b), qui a retenu les principes relatés ci-dessus de Klein & von Steutterheim et d'autres auteurs et propose la typologie de propositions résumée ci-dessous.

Afin de délimiter les propositions, Sanz Espinar (1997a : 5-6) s'appuie sur Klein (1994) pour classer les procès en fonction avec leur rapport au Moment en Question (MQ) ou *topic time* (c'est-à-dire « le moment sur lequel porte l'assertion »). Ainsi trois types de propositions sont distingués :

- Propositions à 0 état (Ost) (prédications de propriété) : Il n'existe pas de contraste entre le MQ de l'assertion et n'importe quel autre moment envisageable sur l'axe du temps.

- Propositions à 1 état (1st) (états, processus, activités) : Il existe un contraste entre le MQ de l'assertion et un autre moment sur l'axe du temps, mais ce contraste n'est pas véhiculé par le contenu lexical de la proposition. Le contraste temporel est externe.
- Propositions à 2 états (2st) (actions, événements) : Il existe un contraste temporel interne. Le MQ de l'assertion contient de l'information sur deux états qualitativement distincts ; il y a une transition de l'état initial (1) à l'état final (2).

Voici quelques points avec exemples tirés de Sanz Espinar (1997a, 1997b) pour la segmentation en proposition :

1. Exemples de la relation entre la proposition et l'expression

**1 proposition** : 1 verbe fléchi ou proposition sans verbe ;

**1 proposition** : 1 verbe fléchi, 1 verbe non fléchi

Ex : *Chaplin se fait arrêter* ;

**1 proposition** : 2 verbes fléchis

Ex : *C'est elle qui a volé le pain* ;

**2 propositions** : 1 verbe fléchi, 1 verbe non fléchi

Ex : *et Charlot vient en aide en disant que ce n'est pas l'homme mais la femme* ;

**2 propositions** : 2 verbes fléchis : 1 proposition est enchâssée dans une autre

Ex : *La fille essaye de sortir* ;

2. Le contenu lexical vs le contenu morphologique

En français, on trouve des complexes verbaux qui correspondent à une seule proposition, telles que les périphrases verbales ou des cas où l'un des verbes a perdu son caractère lexical, p. ex. : *Ils se mettent à rêver*.

3. Le maintien de certains référents

Le maintien du référent en deux propositions peut résulter en réduction morphologique :

- obligatoirement : *comme Chaplin veut // retourner en prison*

\* *comme Chaplin veut qu'il retourne en prison* ;

- des formes évidentes : formes subordonnées. Ex. : *et Charlot vient en aide en disant que...* .

Il faut reconnaître que l'intérêt de Sanz Espinar porte surtout sur la temporalité et non sur les entités. Ses exemples de l'application de la typologie de propositions sont tirés d'un corpus de récits d'apprenants de français et d'espagnol et les outils présentés conviennent pourtant à la segmentation des textes de notre corpus.

#### 4.4 Remarques

Il s'est montré au cours de notre travail que plusieurs des travaux existants que nous avons voulu prendre comme cadres concernent essentiellement la référence à la temporalité, soit les participants sont exclusivement des participants avec le trait [+animé]. Pour notre étude du niveau discursif, nous avons pourtant pu retenir de Lambrecht (1994), de Klein & von Stutterheim (1991) et de Sanz Espinar (1997a, 1997b), ce qui concerne le domaine référentiel des participants et leur mouvement référentiel. Ces cadres théoriques nous servent dans la segmentation et l'analyse des textes, ce qui sera traité dans le chapitre 5.

Les participants visés dans cette enquête sont des référents catégorisés aux deux niveaux suivants:

<i>niveau syntaxique</i>
<ul style="list-style-type: none"> <li>• arguments 1,2,3 (sujets et objets grammaticaux)</li> <li>• arguments zéro</li> <li>• deuxièmes arguments (sujets réels) introduits par un présentatif ou une construction impersonnelle</li> <li>• expressions nominales dans un contexte dit elliptique (les propositions manquent de verbe)</li> <li>• compléments d'agent</li> </ul>

<i>niveau sémantique</i>
<ul style="list-style-type: none"> <li>• +animés (personnes et animaux )</li> <li>• objets (noms comptables)</li> <li>• objets et états (noms massifs)</li> <li>• événements individuels</li> </ul>

Or, pour utiliser encore une définition de la référence, elle est une « représentation du référent dans le langage », définition qui entraîne « qu'il n'y a pas de référence hors discours » (Curat 1999 : 83-84). Curat constate également que tout comme un nom sans déterminant reste un concept (*loup*), un pronom comme *je*, hors emploi, sans énonciateur, ne réfère à rien du tout. En discours, le pronom *je* réfère forcément à l'énonciateur et *le loup* « est toujours compris référer » (Curat 1999 : 84). La définition de Curat donnera lieu de discuter le caractère standard vs. non-standard de l'emploi référentiel des locuteurs.

Nous ne séparerons pas de par leur fonction, ainsi que l'a fait Lambrecht (cf. 4.2), les expressions pronominales telles que les clitiques en français, des références lexicales, à savoir celles faites par des syntagmes nominaux (ou noms sans déterminant), mais traiterons les deux types d'expressions en tant que références.

## 5. Mode d'analyse

Ce chapitre traitera des méthodes, délimitations et conventions utilisées dans notre analyse.

### 5.1 Segmentation

#### 5.1.1 Les transcriptions

Le corpus a d'abord été transcrit et rendu tant que possible en lettres alphabétiques pour gagner en lisibilité. Cette méthode amène évidemment aussi des désavantages, tels que l'évitement d'enregistrer toute spécificité phonologique ou autre qui ne nous intéresse pas au premier abord. Pour rendre compte des spécificités qui ont attiré notre attention, nous nous sommes en gros servis des conventions de CHILDES (voir MacWhinney 2000) et d'autres rendues ci-dessous. Les transcriptions de l'ensemble du corpus ont été contrôlées dans un premier temps par un étudiant en français option linguistique à l'Institut d'études romanes à Lund, Fredrik Ljungmark, et dernièrement par un Ivoirien de l'ethnie baoulé, Hubert Koffi. Voici les conventions utilisées dans les transcriptions et que l'on retrouve dans nos exemples :

<b>XXX</b>	Discours incompréhensible ;
<b>W, X, Y</b>	Premier, deuxième et troisième nom propre mentionné par un locuteur ;
<b>w(ww).</b>	Partie de discours non pertinente non transcrite ;
<b>+</b>	Remplace le trait d'union dans les mots composés, par exemple <i>là+bas</i> ;
<b>#</b>	Pause longue ;
<b>,</b>	Pause courte ;
<b>+/.</b>	Interruption de l'énoncé ou fin de la proposition ;
<b>+,</b>	Suite après une interruption ou début d'une proposition suivante du même énoncé (phrase) ;
<b>+/?</b>	Question interrompue ;
<b>/</b>	Reprises, segments interrompus ou autocorrections faites par le locuteur ;
<b>&lt;...&gt;</b>	Chevauchement ou continuateur, les énoncés de l'interviewer ;
<b>[=...]</b>	Matériel extralinguistique rendu dans le texte entre crochets ;
<b>&amp;</b>	Signe précédant transcription phonologique, par exemple <i>jusqu'&amp;aaa</i> ;
<b>/.../</b>	Transcription rendant la prononciation entre barres obliques, par exemple <i>/pèv/</i> (= bœufs) ;
<b>[?]</b>	Transcription incertaine ;
<b>E</b>	Un phonème /e/ apparaissant dans une forme qui ne semble pas analysée par le locuteur ;
<b>(x)</b>	Les lettres entre parenthèses signalent un manque d'articulation.

#### 5.1.2 La mise en proposition des Souvenirs et Avenirs

Les énoncés des deux sous-thèmes, Souvenirs (**S**) et Avenirs (**A**), de chaque interview ont été numérotés selon leur ordre d'apparition. Lorsque la distinction de frontières des énoncés était problématique, nous nous sommes appuyée sur l'intonation du locuteur et sur la présence des pauses ou non. Ensuite, nous avons segmenté les énoncés en propositions, suivant essentiellement les conseils de Sanz Espinar (1997a, 1997b), tout en ajoutant au numéro des énoncés multi-propositionnels les lettres a, b, c, etc. Lors de l'intervention de l'interviewer/l'interlocutrice, comme c'est parfois le cas, par un continuateur (*oui, non*, etc.) avant la fin du segment, ce dernier n'a pas coupé le flux de la numérotation mais a été inclus par des flèches, telles que *<oui>* dans la proposition du locuteur.

### 5.1.3 L'étiquetage

Les textes mis en propositions ont été fournis de l'étiquetage présenté ci-dessous. Les derniers codages présentés ici seront expliqués plus loin dans ce chapitre. Dans les chapitres 6 et 7, l'étiquetage pertinent pour la discussion est exposé sous les exemples.

<b>interprét. :</b>	Notre interprétation ;
<b>%exp :</b>	Notre explication ;
<b>%com :</b>	Notre commentaire ;
<b>%typ :</b>	Type de participant ;
<b>%spc :</b>	Statut de spécificité ;
<b>%act :</b>	Degré d'activation ;
<b>%fct :</b>	La fonction syntaxique ;
<b>%pos :</b>	La position syntaxique.

## 5.2 Délimitations de l'étude

### 5.2.1 Les délimitations concernant les références lexicales

Il a parfois été délicat de distinguer si un syntagme nominal (désormais **SN**) ou un nom sans déterminant (désormais **NSD**) apparaît dans une expression qui a une fonction référentielle ou non (cf. 3.1 pour la définition des expressions référentielles). L'analyse a été effectuée au niveau de la proposition où il n'y a pas toujours de verbe fléchi. Les SN/NSD qui apparaissent comme seul constituant dans une proposition ont également été prises en compte. Ce contexte est dit 'elliptique'. Avant le compte rendu de l'analyse, nous trouvons utile d'exposer ici quelques exemples et de montrer comment nous avons discuté en jugeant sur l'éventuelle référenciabilité de ces SN/NSD. Nous commençons par rendre ci-dessous une suite du Souvenir (S) de Bernadou (BER), où nous avons été confrontée à des problèmes de statut référentiel. Les solutions que nous avons choisies sont ajoutées dans les commentaires. Les énoncés de l'informant sont toujours en italiques. Dans ce chapitre, toute expression nominale qui a été considérée comme référentielle a été soulignée et les cas discutés particulièrement sont en gras.

- (5.1a) \*INT: qu'est ce que vous faisiez pendant la journée par exemple ?  
\*BER: *eh, à temps que je suis petit +/. <oui ?>*  
\*BER: *+, parce que moi mon papa il a fait **beaucoup élevage** <mhm.> +/.*  
interprét.: 'parce que mon papa il s'est beaucoup occupé d'élevage'.  
%com: On sait par le contexte antérieur que le père de BER avait aussi des plantations. Donc, on ne peut pas uniquement dire que le père était éleveur. Le verbe 'faire' existe dans beaucoup de locutions dans le français abidjanais, mais nous l'avons interprété dans son sens lexical plein dans cet exemple. La solution relève aussi de la suite (cf. 5.1b et 5.1c).
- (5.1b) \*BER: *+, on E on E **beaucoup l'élevage**.*  
interprét.: 'on s'occupait beaucoup d'élevage'.
- (5.1c) \*BER: *on E **beaucoup des moutons** et puis **les les pèves** [= bœufs].*  
interprét.: 'On avait beaucoup de moutons et des bœufs'.
- (5.1d) \*BER: *donc moi j'ai j'ai surtout élevé **les boeufs** et puis **les moutons**.*  
%com: Cette proposition ne pose pas problème.  
\*BER: *tout ça se faisait en brousse. <aha.>*
- (5.1e) \*BER: *j'ai fait les &sa [= champs] avec les &pè [= bœufs], les moutons.*  
%com: 'faire les champs' est interprété comme expression prédicative, équivalant à 'travailler aux champs' ou 'mener au pâturage'. Ici 'faire' n'est donc pas interprété dans son sens lexical plein, et 'les champs' pas

comme un c.o.d. et par conséquent pas pris en compte. Malgré le fait que les référents existent déjà dans le registre du discours, l'adjonction 'avec les « bœufs » et puis les moutons' n'a pas non plus été prise en compte.

Les moutons et les bœufs sont des participants référentiels dans (5.1c-d), mais en prenant garde à nos délimitations syntaxiques et sémantiques, résumées dans 3.4, ils réapparaissent ensuite par deux occurrences séparées, (5.1f) et (5.1g), dans des expressions que nous avons catégorisées comme expressions de lieu et que nous n'alysons pas comme référentielles. Ces dernières occurrences, reproduites ci-dessous, sont ainsi exclues de notre analyse quantitative par nos choix.

- (5.1f) \*BER: ... *et puis quand jE a faim* +/.  
 \*BER: +, *je mange mon &rasid* [= arachide].  
 \*BER: *et puis je suis derrière moutons et puis les bœufs*. ...
- (5.1g) \*BER: ... *quand tu as faim* +/.  
 \*BER: +, *tu manges ton cacahuète(s)*. <oui.>  
 \*BER: *et puis tu es derrière moutons et puis derrière bœufs*. <oui.>  
 %com: 'être derrière' a été interprété comme expression de lieu.<sup>31</sup>

Il se peut qu'un référent soit introduit dans le registre du discours par une expression exclue de notre analyse, telles qu'une expression prédicative ou une expression indiquant le lieu ou le temps. Le même référent peut ensuite être maintenu dans le discours dans une expression référentielle, d'où il sera pris en compte. Dans l'exemple suivant du S de Caroline (CAR), nous pouvons voir une telle introduction et sa suite.

- (5.2) \*CAR: *et les parents nous chassent* +/.
- (5.2a) \*CAR: +, « *Allez y vous asseoir là+bas sous l'apatam* » .<sup>32</sup> <ah oui.>  
 %com: L'apatam apparaît dans une expression de lieu. Il ne sera pas inclus dans les calculs, même si nous utilisons l'exemple ultérieurement pour illustrer les différents emplois du déterminant.
- (5.2b) \*CAR: *petit apatam comme ça*.  
 %com: Il s'agit pour nous, non pas d'une reprise de l'expression de lieu, mais d'un ajout explicatif qui en français standard (FS) aurait dû être 'un petit apatam comme ça'. La fonction de l'ajout est de désigner le nom, et nous l'avons pris en compte comme référentiel. Ce NSD apparaît dans un contexte dit elliptique.
- \*INT: mhm, c'est quoi ça, c'est c'est un c'est une ?
- (5.2c) \*CAR: *petit apatam ?*  
 %com: (5.2c) a également été pris en compte, en tant qu'expression dans un contexte elliptique.

Il faut aussi dire que dans le cas des SN(NSD) complexes, nous ne nous occupons que des noms têtes, le plus souvent le premier nom d'un groupe, SN1. Ceci va même si un nom suivant celui-ci a déjà été introduit comme participant dans le registre de discours. Dans (5.3), les *jeunes* sont actifs dans le registre de discours, mais étant donné que c'est le SN2 de l'expression, ce référent n'est pas pris en compte dans l'analyse quantitative :

- (5.3) \*ERI: *ça veut dire que ces jeunes là, ils avaient un mode de vie* +/.

<sup>31</sup> Les participants [+animés] ne sont jamais des NSD, sinon dans ces trois expressions de lieu où les noms sont préposés par 'derrière'.

<sup>32</sup> Selon l'Inventaire (1988), construction légère qui sert d'abri.

\*ERI: +, *qui différait, de des modes de vie de tous jeunes.*

Certains SN1 ont pourtant plutôt le caractère de déterminants. Ceci va par exemple pour *un morceau de* dans l'exemple (5.4), tandis que *taro* a été catégorisé comme nom tête. De tels noms quantifieurs sont cependant rares dans notre corpus. Il s'agit le plus souvent d'expressions comme *beaucoup de* et *un peu de*.

(5.4) \*CAR: *en revenant au village +/.*  
 \*CAR: +, *bon, on prend quelque chose, des fois un morceau de taro ou bien une banane dépose sur la tête[?] ou bien igname.*<sup>33</sup>

Quand un SN/NSD apparaît deux fois dans une proposition, les deux occurrences sont comptées dans l'analyse quantitative. Parfois, la deuxième expression nominale est une reprise identique de la première, comme *un peu de &rasid* [= arachide] dans (5.5), mais le SN apparaît dans des positions différentes. Bien des fois pourtant, il y a une modification quant au déterminant, comme avec le référent *eau*.

(5.5) \*BER: *un peu de &rasid [= arachide] on me donne un peu de &rasid +/.*  
 \*BER: +, *pour met(tre) dans mon sac et puis d'eau, un peu d'eau dans le bidon.*

### 5.2.2 Les délimitations concernant les références pronominales

En ce qui concerne les références pronominales, la référenciabilité a été bien moins délicate à établir. Une différence entre le calcul des références pronominales et celui des références lexicales est celle de n'avoir pris en compte que la première occurrence là où un pronom est repris plusieurs fois de façon identique, par exemple comme pronom sujet précédant le verbe d'une proposition. La raison en est qu'il y a énormément de répétitions de pronoms et nous considérons que le but de telles reprises est de gagner du temps dans la production orale, et non de reformuler la référence.

Nous reprenons ci-dessous l'exemple (5.1) en tant que (5.6), en ajoutant cette fois en gras et par des soulignements, les références pronominales prises en compte. Lorsqu'il y a une thématization (dislocation à gauche ou à droite), lexicale comme pronominale, nous l'avons calculée comme une occurrence de référenciation. Dans (5.6a), il y a une thématization lexicale à gauche (*moi mon papa*) repris par le pronom de rappel *il* et dans (5.6d), il y a le pronom tonique *moi* thématized à gauche et repris par le pronom de rappel *j(e)* :

(5.6a) \*INT: qu'est ce que vous faisiez pendant la journée par exemple ?  
 \*BER: *eh, à temps que je suis petit +/. <oui ?>*  
 \*BER: +, *parce que moi mon papa il a fait beaucoup élevage <mhm.> +/.*  
 %com : La thématization *moi mon papa* fait une occurrence et le pronom de rappel *il* en fait une deuxième.  
 (5.6b) \*BER: +, *on E on E beaucoup l'élevage.*  
 interprét : 'on avait on avait beaucoup d'élevage'.  
 %com : *on* est compté une seule fois.  
 (5.6c) \*BER: *on E beaucoup des moutons et puis les les pèves [= bœufs].*  
 interprét.: 'On avait beaucoup de moutons et des bœufs'.

<sup>33</sup> « Nom générique des plantes à tubercules comestibles de la famille des dioscoréacées. Par ext. Ce tubercule. »  
 « (...) la purée d'igname à l'huile de palme », L'Inventaire... 1988: 185.

- (5.6d) \*BER:                    *donc **moi** j'ai j'ai surtout élevé les boeufs et puis les moutons.*  
 %com:                        La thématisation *moi* fait une occurrence, ainsi qu'une fois le pronom de rappel *j'* dans 'j'ai j'ai'.  
 \*BER:                        ***tout ça** se faisait en brousse. <aha.>*

Les réalisations zéro d'un pronom (sujet sous-jacent) ont également été prises en compte. Quand le procès verbal de la proposition est exprimé par une forme à l'infinitif ou au participe et qu'il y a coréférence avec le sujet qui régit le verbe fléchi, la réalisation zéro est obligatoire en français standard. Dans (5.7a), il y a une telle réalisation zéro qui a été marquée par Ø. Cet exemple est à comparer avec (5.7b) qui semble moins réussi :

- (5.7a) \*ERI:                    *et mon objectif aujourd'hui, c'est bon de de [Ø] me construire **une famille** <ah oui> voilà, **une famille** +/.*

- (5.7b) ?                        et mon objectif aujourd'hui c'est que je me construis une famille.

Certaines réalisations zéro apparaissent pourtant où il y a un verbe fléchi et constituent ce que nous avons nommé des omissions de sujet non standard ou des **sujets nuls**, abrégés **SujNul**. Il ne s'agit pas de sujets formels, comme '*faut pas* ou '*y a pas*, mais de sujets réels, comme montré dans (5.8) :

- (5.8) \*BER:                    *vous connaît ça? <ah oui.> **connaît** l'eau ?*  
 %exp :                        ...vous connaissez l'eau ?

Une deuxième différence dans notre analyse référentielle est d'avoir analysé et pris en compte les omissions des pronoms sujet clitiques, dits les sujets nuls, mais non pas les omissions des pronoms objet clitiques.

### 5.3 Critères sémantiques pour la catégorisation des référents : Types de participant, spécificité et activation

#### 5.3.1 Les types de participants

Les participants ou les référents sont les personnages, objets, états ou événements impliqués dans les procès verbaux des propositions. Comme ils se comportent différemment en ce qui concerne la détermination nominale, ainsi que pour la pronominalisation en français, les participants ont été catégorisés en types différents :

- +anim**                        - les référents avec le trait [*+animé*] (personnages et animaux) ;
- CMPT**                        - les référents avec le trait [*.animé*] (objets, états et événements), subdivisés en référents *comptables* ;
- MASS**                        - les référents avec le trait [*.animé*] (objets, états et événements), subdivisés en référents *massifs*.

##### 5.3.1.1 Sur la sous-catégorisation des participants +animés

La catégorisation des participants [*+animé*] a pu s'effectuer sans problèmes. Alors qu'un petit nombre des références concernent des animaux, la plupart d'entre elles renvoient à des personnages, parfois exprimés par des noms collectifs, comme dans (5.7) que nous réutilisons ici (5.7'), parfois par des noms propres ou des noms qui ne prennent pas de déterminant, comme *maman* ou *papa*, catégorie dans laquelle nous avons inclus deux occurrences de *Dieu*.

(5.7') \*ERI: *et mon objectif aujourd'hui, c'est bon de de [Ø] me construire une famille <ah oui> voilà, une famille +/.*

### 5.3.1.2 Sur la sous-catégorisation des participants -animés

Dans la majorité des cas, la sous-catégorisation des participants [animés] en référents comptables et massifs a pu se faire en distinguant l'acceptabilité/le refus respectif des marques comme *un, des, les, plusieurs* d'un côté, vis-à-vis de *du, de la, de l'* de l'autre, pour déterminer les noms.<sup>34</sup> Un référent peut apparaître aussi bien dans une représentation comptable que dans une représentation massive, selon le déterminant qui précède le nom en question, par exemple lorsqu'un référent massif est transposé en sous-espèces qui deviennent comptables. Lorsque BER veut expliquer ce que c'est que le *kabato*, dans (5.9), il y a des transpositions entre *farine* comme nom massif et *IE farine(s)* qui devient des sortes de farine et sont ainsi comptables : la farine de mil et la farine de maïs.

(5.9) \*BER : *nous en Afrique on mange &kabato. <c'est quoi ça ?> &kabato ? <c'est quoi ?> c'est +... (BER rit) c'est c'est manger chose(s) +/.<sup>35</sup> c'est manger mir.<sup>36</sup> vous connaît mir ? <oui.> vous connaît maïs ? <oui.> maïs ? <mm.> voilà. <oui.> maïs c'est fait en farine. <ah oui.><sup>37</sup> ça c'est en farine. <mhm.> quand c'est bouilli +/. +, on met maintenant IE farine(s). <oui.> quand on met IE farine(s) +/. +, on met farine(s) beaucoup. [...]*

\*BER : *parce que c'est seulement c'est IE farines de maïs seulement que on fait avec ça. <ah oui.> même ici mais moi je mange je mange farine(s) de maïs hein. <mm.>*

Dans (5.9), comme dans l'exemple de l'apatam ci-dessus, le référent est introduit dans une expression non-référentielle. Quant aux expressions référentielles, il y a une alternance intéressante entre *farine(s)* en tant que NSD et SN déterminé par un article défini indistinct, ce que sera repris dans la discussion du chapitre 6.

La sous-catégorisation en types de participants peut donc être délicate. Dans l'exemple suivant, (5.10), un référent est introduit par BER comme nom massif et est ensuite rendu par un synonyme qui est plutôt à appréhender comme nom comptable. Le locuteur cherche un synonyme (*cacahuète(s)*) au référent massif, une forme du nom 'arachide'<sup>38</sup> que l'interviewer n'arrive pas à saisir. Il nous semble que ce même référent continue d'être massif, chose qui est appuyée par le fait qu'à la suite de deux occurrences comme NSD et une occurrence déterminée par *un peu de*, le référent changé en *cacahuète(s)* apparaît déterminé par *ton*, le déterminant possessif au singulier approprié à 'arachide'. La pluralité éventuelle de *cacahuète(s)* n'est en tous cas pas possible à attester. La suite de ces propositions est reproduite dans (5.10) avec les références à (a)rachide et cacahuète(s) marquées en gras :

(5.10) \*BER : *un peu de &rasid on me donne un peu de &rasid. je mange mon &rasid < moi je comprends pas ça <pede pederasit> ?> &perasid <perasid c'est quoi ça?><sup>39</sup>*

<sup>34</sup> Pour une discussion, voir p. ex. Kleiber (1994 :12-20) et Kupferman (1998).

<sup>35</sup> le 'manger' est interprété dans le sens de 'nourriture' ou 'cuisine'.

<sup>36</sup> *Mil* prononcé 'mir'. 'Mil': nom masculin. "Terme générique désignant plusieurs graminées cultivées qui constitue la base d'alimentation dans les régions de la savane" (L'Inventaire... 1988). 'mir' est le deuxième élément d'un SN complexe et est introduit ici.

<sup>37</sup> 'être (fait en farine)' fonctionne comme un verbe locatif ou d'existence construit avec un complément prépositionnel (cf. Riegel et al. 1994: 238-239).

<sup>38</sup> Selon l'Inventaire (1988: 17), l'arachide est considérée non comptable en Côte-d'Ivoire.

<sup>39</sup> =(un) peu d'arachide.

*&rasid, cacahuète(s)* <ah cacahuètes ah oui> *oui c'est cacahuète(s) oui.* <ah oui.> *parce que cacahuète(s) on l'<sup>40</sup>appelle &rasid. oui oui donc on nous en donne un peu de cacahuète(s) et puis dE l'eau dans les bidon(s). donc autour [ ? toujours] il y a ton cacahuète(s) +/. +, il y a de l'eau. quand tu as faim +/. +, tu manges ton cacahuète(s).* <oui.>

Lors des NSD ou lorsque le déterminant est mal articulé ou mal formé par rapport au français standard, nous nous appuyons sur le nom en soi et sur ses dénnotations inhérentes pour distinguer si le référent doit être conçu comme constitué d'un segment discontinu de la réalité ou comme homogène, c.-à-d. dénotant des substances continues (cf. Riegel *et al.* 1994 : 170 et Kleiber 1989 : 77 pp). Ainsi, nous donnons le trait de comptable (segment discontinu) au *petit apatam* de l'exemple (5.2b et c), comme il s'agit d'une construction d'abri, tandis qu'*igname* de (5.4) est appréhendée comme référent massif (segment continue), dans le sens d'un aliment qui ressemble à du riz.

Pour ne pas nous perdre dans trop de détails, nous avons catégorisé comme comptables les références où les noms sont explicitement préposés d'un déterminant au pluriel, même s'il y a des chercheurs<sup>41</sup> qui considèrent qu'il existe un partitif pluriel en *des* + N (nom). En ce qui concerne les noms abstraits au singulier, déterminés par l'article défini pour marquer le générique (soit par le déterminant possessif), nous avons retenu comme massifs les référents qui pourraient figurer dans des SN déterminés par l'article partitif et/ou les référents qui ne pourraient pas figurer dans des SN au pluriel sans pour autant subir des changements sémantiques considérables, tels que la transposition en sous-espèces. C'est en particulier lorsqu'il s'agit de noms abstraits qu'il a fallu réfléchir aux options à faire. Dans nos exemples, le type de participant a été rendu par l'étiquetage dans % *typ*.

### 5.3.2 L'identifiabilité et les critères de spécificité et d'activation

Comme l'« l'extension et le mode d'existence du référent » (Riegel *et al.*, 1994 : 571) joue beaucoup dans l'actualisation du nom baoulé, ainsi qu'en français, nous avons également tenté de distinguer les catégories suivantes parmi les SN/NSD de nos textes, en suivant les exemples par Riegel *et al.* (cf. 3.1.2) :

- +*spec* ou *SPEC* Les SN/NSD renvoient à des référents spécifiques.
- spec* ou *NSP* Les SN/NSD renvoient à des référents non-spécifiques.
- spec* ou *GEN* Les SN/NSD renvoient à des référents génériques.

Selon Lambrecht (1994), la catégorie d'identifiabilité est une catégorie cognitive universelle. Dans beaucoup de langues, la distinction cognitive entre les référents identifiables et non-identifiables correspond à celle des SN définis et indéfinis, c'est-à-dire que la distinction entre identifiable et non-identifiable s'établit par des articles définis et indéfinis ou d'autres déterminants (souvent possessif ou démonstratif). Pour les noms massifs, le français exprime en outre la quantité indéfinie par l'article partitif. Dans le chapitre 3, nous avons rendu compte des traits typologiques du baoulé. Dans cette langue, ainsi que selon ce qui est connu des autres groupes de langues ivoiriennes, une distinction importante concerne plutôt l'extension du nom ou son interprétation comme générique ou particulière. Le statut de spécificité est rendu par l'étiquetage %*spc*.

<sup>40</sup> Un deuxième argument possible pour notre interprétation de *cacahuète(s)* comme nom massif, ou au moins comme entité au singulier, serait le pronom de rappel, objet clitique (*l'*) ici.

<sup>41</sup> Voir Kupferman (1998).

Étant donné qu'une hypothèse importante concernant le français de nos locuteurs est que les omissions des déterminants et des pronoms sujet se passent surtout lorsque les référents sont actifs, nous avons utilisé l'analyse du mouvement référentiel de nos textes pour relever les traits suivants, (cf. Lambrecht 1994 : 76) :

- +act** ou **ACT** Les expressions des référents de statut *actif* sont la plupart du temps pronominales, inaccentuées et topiques. Mais les référents actifs peuvent aussi se coder comme des SN lexicaux avec une prééminence accrue, par exemple en position de focus.
- +act** ou **ACC** Certains SN s'identifient facilement, puisqu'ils sont pragmatiquement *accessibles*. Le référent d'un SN peut être identifiable parce que dans l'univers du discours, il est unique. À ces expressions, nous pouvons inclure les SN génériques. Dans le cas des SN qui dénotent des classes d'entités plutôt que des individus, un référent particulier peut être supposé identifiable parce qu'il a un statut saillant dans l'univers pragmatique du locuteur et de l'auditeur.
- act** ou **INACT** L'expression formelle du statut *inactif* d'un référent comporte l'accentuation de l'expression référentielle et du codage lexical plein.

Ces traits sont notés sous l'étiquetage %act.

## 5.4 Conventions pour la catégorisation des références

Comme nous l'avons décrit dans 3.2, la position de la référence par rapport au verbe de la proposition peut jouer pour les prédictions quant à la réalisation explicite ou non d'un déterminant. Dans cette partie, nous rendons compte des conventions pour décrire la position syntaxique des références. Ensuite, seront présentées séparément les conventions pour catégoriser les références lexicales et les références pronominales.

### 5.4.1 Codage des positions des références

Il s'agit là de la structure argumentale de la proposition. Selon les positions des arguments (A) par rapport au verbe (V), **A1** et **A4** sont préposés au V, tandis que **A2** et **A3** sont postposés au V et **A3** (compliment d'objet indirect) étant en plus introduit par une préposition. Ces positions suivent les schémas A1-A4 de Perdue, (1995, schémas A-D). Nous y avons ajouté les positions **A0** et **A5**, inspirée par Berthoud (1996) dont nous utilisons certains exemples, et la position **AX** pour *que* en position préverbale dans des subordonnées relatives. Les références qui apparaissent sans verbe dans un contexte elliptique n'ont pas pu recevoir de codage par rapport à la position, mais ont été codées **Eell**. Les arguments enchâssés reçoivent les mêmes codages.

#### Positions préverbaux

- A0: La référence est une thématization (topicalisation), à gauche, par exemple : Les frites je (les) aime salées ;
- AX : Dans une relative, le pronom *que* réfère à un antécédant référentiel, par exemple : Les frites qu'il fait sont délicieuses ;

A1: La référence lexicale ou pronominale est le premier argument de la proposition, soit le sujet grammatical. A1 peut également être le pronom de rappel d'une thématization du sujet. Exemples : ***Mon père** aime les frites. **Mon père** il aime les frites*. Même s'ils apparaissent dans cette position, sont donc exclus de l'analyse les sujets formels, dans les constructions à présentatifs (*c'est, il y a* etc.) comme dans les constructions à verbe impersonnel (*il faut* etc.) ;

A4 : Un pronom oblique est préposé au verbe. Il peut s'agir de pronoms d'objet direct et indirect, de pronoms réfléchis ou de pronoms de rappel, lors d'une thématization du deuxième argument, comme dans l'exemple présenté pour A0 : *Les frites je les aime salées* ;

#### Positions postverbales

A2 : La référence est le deuxième argument de la proposition et postposé à V : ***Mon père** adore les frites*. Ici sont inclus les sujets réels dans les constructions à présentatif et dans les constructions de focalisation : *c'est X qui/que... ou ce qui/que V ... c'est X ...* ;

A3 : Le référent postposé au V est introduit par une préposition (complément d'objet indirect) : *Je l'ai dit à mon père*.

A5 : Le référent apparaît dans une thématization à droite. Il peut avoir été cataphoriquement introduit par « un pronom de rappel » (A4) ou non. Les occurrences de références de type A5 sont restreintes dans notre corpus. Exemple : *Je (les) aime salées, les frites*.

### **5.4.2 Les conventions pour la catégorisation des références lexicales**

Voici une liste avec des abréviations et conventions utilisées dans la catégorisation des références lexicales et des exemples pour les illustrer. Les références lexicales sont analysées dans le chapitre 6.

#### Les catégories grammaticales

**def N** Nom préposé d'un article défini ; Ex : *donc moi j'ai j'ai surtout élevé **les** boeufs et puis **les** moutons*. (\*BER: S3.).

**NSD** Nom sans déterminant préposé ; Ex : *vous connaît **mais** ?* (\*BER: S18.c4) ; Les occurrences de *même* préposés au NSD sont marquées par *m*.

**indef N** Nom préposé d'un article indéfini ; Ex : *non j'ai pris, j'ai pris **un** petit diesel ca(r)* (\*EDG : S25.a).

**poss N** Nom préposé d'un déterminant possessif ; Ex : *quand vous venez, vous trouvez que **votre** maman, il a préparé [= à manger]*. (\*BER: S17a-b)).

**Q N** Nom préposé d'un quantifieur ; Ex : *ça devient difficile. +<oui .> +, il y a pas **suffisamment** d'argent* ; (\*KON: A6.a-b).

**part N** SN préposé d'un article partitif ; Ex : *il y a **du** riz*. (\*BER: S18a).

**N 0** Nom qui ne demande pas de déterminant dans la position en question ; Ex : *oui **mais madame** vraiment il(s) m'a aide beaucoup*. (\*BER : A13.) Dans cette catégorie, nous incluons les *NP SN*, c.-à-d. les noms propres.

- autres** À la catégorie *autres*, nous avons ajouté les cas divers mentionnés ci-dessous :
- \*def: ‘comme’ à la place où il faudrait l’article défini ;
  - dm : Le déterminant démonstratif ;
  - dt : Autre déterminant ;

#### Autres conventions utilisées pour caractériser les références

- \* signale un manque d’accord, une prononciation, un allomorphe ou un emploi de catégorisation non-standard ; Voici quelques exemples :
  - *parce que moi mon papa il a fait \* beaucoup élevage* <mh. > +/. (\*BER : S1.c).
  - *ou bien chercher \* le(s) petit(s) petit(s) brindille(s) là* +/. (\*CAR : S3.c).
  - \*INT: ça ressemble à du riz ou ? - \*EDG: *ça ça ressemble \* pour le riz*, (S15.).
- Eell** Nom avec ou sans déterminant qui apparaît dans une proposition où le verbe est elliptique ; Ex : *bon j’ai fréquenté un peu à l’E.P.P. de Lokodjro. <oui > une école ivoirienne là* +<oui > *tout près ici, à Yopougon là*. (\*JEP: S17.a-b).
- SR** Sujet réel en position postverbale, introduit par un présentatif (*c’est, ce sont, il y a, ça vient* etc.) ; Ex : */ka/ métier +/. +, qu’elle même +/. <oui> +, si elle finit de fréquenter elle veut choisi(r). <oui> si c’est docteu(r) +/. <oui> +, si c’est inf euh bureau là +/. +, c’est elle+même qui va choisi(r).*\*EVE: A3.a-4.c).

#### 5.4.3 Conventions pour la catégorisation des références pronominales

Dans le chapitre 7, nous analysons les références pronominales. Nous commençons par rendre la fonction étiquetée dans %*ofct*. Voici les conventions pour noter les fonctions syntaxiques :

- SUJ** - Sujet, p.ex. : *on m’a dit +/. +, " bon tu n’as pas de place +/.* (\*JEP);
- OBJ** - Objet, p. ex. : *on m’a dit +/. +, " bon tu n’as pas de place +/.* (\*JEP);
- SR** - Sujet réel (sujet logique), p. ex. : *heureusement oui, bon malheureusement s parmi eux, il y a certains qui sont décédés et tout ça +/* (\*ERI).
- THEM** - Thématisation (dislocation), p. ex. : *nous en Afrique on mange &kabato* (\*BER) ;
- 0suj- I** - Réalisation obligatoire d’un référent zéro devant un infinitif, p.ex. : *parce que pour moi je dois, re je dois poser à mon village +/. +, fait<sup>42</sup> mon champ* (\*BER) (‘je dois prendre ma retraite dans mon village (natal) (et) cultiver la terre’);
- 0suj- P** - Réalisation obligatoire d’un référent zéro devant un participe, p.ex. : *donc quand on était enfant +/. +, on allait aux champs avec les mamans. arrivés là au moment +/.* +, *les mamans travaillent +/. +, nous on jouait. <oui>* (\*CAR) ;
- 0suj- V** - Réalisation d’un sujet zéro lors d’une coordination de deux verbes fléchis, p.ex : *bon i(ls) buvaient et consommaient l’alcool d’une manière exagérée+/.* (\*ERI) ;
- SujNul** - Omission non-standard du pronom sujet devant un verbe fléchi, p.ex. (5.8) repris ici : *vous connaît ça? <ah oui.> connaît l’eau ?* (\*BER).

Pour les références pronominales, nous codons donc la position par l’étiquetage % *pos*, selon la catégorisation décrite dans 5.4.1. Pour les quatre types de pronoms omis mentionnés ci-dessus, nous les attribuons la position sous-jacente à A1, codée **0A1**.

<sup>42</sup> Il faut considérer que le /R/ final est souvent lâche en français abidjanais. Notre transcription tente de montrer comment serait l’articulation selon l’orthographe normale. Il n’y a pas de doute que la forme actuelle représente un infinitif.

Comme pour les références lexicales, nous notons le degré d'activation dans %*act* et le type de participant dans %*typ*. Dans ce dernier étiquetage, nous notons également pour les pronoms les traits suivants :

<b>T</b>	Pronom tonique ;
<b>C</b>	Pronom clitique ;
<b>1,2,3</b>	La 1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> personne grammaticale ;
<b>s</b>	Singulier ;
<b>p</b>	Pluriel ;
<b>M</b>	Masculin ;
<b>F</b>	Féminin ;
<b>O</b>	<i>On</i> ;
<b>N</b>	<i>Nous</i> ;
<b>PRrap</b>	Pronom de rappel ;
<b>PRrap1</b>	Le pronom reprend un sujet qui a été thématiqué, par exemple : <i>nous en Afrique on mange kabato</i> (*BER).
<b>PRrap2</b>	Le pronom reprend un objet qui a été thématiqué, par exemple : <i>parce que cacahuète(s) on l'appelle &amp;rsid.</i>

## 5.5 Remarques

L'objectif de ce chapitre a été de faciliter la lecture des chapitres 6 et 7. Dans les analyses mêmes, les termes et les abréviations notées ici reviennent, dans le texte comme dans les légendes des tableaux.

## 6. Analyse des références lexicales

La première analyse de cette étude traite des références lexicales des locuteurs de notre corpus. Selon une des définitions présentées dans le chapitre 3, la ‘référence’ est une « *représentation des êtres dont parle le discours* » (Curat 1999 : 84), et ‘lexicale’ désigne simplement que la référence est lexicalement ‘pleine’, c’est à dire qu’il s’agit d’un syntagme nominal, SN. Pour Curat, il faut un SN, constitué par un déterminant et un nom, pour que l’expression soit référentielle. Dans notre corpus, il existe pourtant des noms sans déterminant, des NSD, qui apparaissent dans des positions qui devraient être référentielles.

Un examen de la distribution des SN, avec les divers déterminants présents, et des NSD mettra à jour que, pour l’ensemble de nos locuteurs, le nombre des NSD est bien inférieur à celui des SN. Un déterminant peut être présent ou omis devant le même nom. L’omission du déterminant ne dépend ainsi pas du manque de connaissance d’une catégorie fonctionnelle. L’analyse des références lexicales a été menée dans le but de chercher à expliquer les NSD, phénomène qui se retrouve le plus souvent chez les locuteurs les moins avancés. Dans quels contextes et par quels principes les NSD apparaissent-ils ? Nous avons pris recours à l’étude du mouvement référentiel des participants des textes où chaque référence (avec les délimitations indiquées dans le chapitre 5) a été codée grammaticalement, sémantiquement et syntaxiquement, afin de pouvoir répondre à ces questions fondamentales de notre enquête.

Commençons par la distribution de l’ensemble des expressions nominales référentielles en catégories grammaticales, autrement dit pour les SN, selon le déterminant choisi à préposer le nom, vis-à-vis des NSD.

### 6.1 La distribution des références lexicales selon la catégorisation grammaticale

Les textes utilisés dans cette analyse sont Souvenirs et Avenirs. Comme les informants pouvaient choisir leur souvenir personnel à raconter, les textes des Souvenirs sont de longueur et de contenu varié, tandis que les Avenirs sont plus homogènes de ces aspects. C’est pour cela qu’il convient de montrer le nombre des références lexicales produites par les locuteurs, groupés dans les stades<sup>43</sup> que nous leur avons attribués (cf. 2.4). Voici d’abord le nombre de SN/NSD par locuteur, stade et texte, avec les taux de longueur de texte en mots.

Tableau 6.1 La distribution des références lexicales par locuteur, stade et texte

<i>Stades et locuteurs</i>	<i>Souvenirs</i>		<i>Avenirs</i>		<i>Total</i>
	<i>Réf.lex. S</i>	<i>Mots</i>	<i>Réf.lex. A</i>	<i>Mots</i>	
1 BER	48	549	10	218	58
1 EDG	19	357	10	142	29
1 VIC	14	160	0	63	14
2 CAR	30	619	6	63	36
2 EVE	7	165	6	71	13
2 JEP	9	413	8	201	17
3 ERI	28	420	5	66	33
3 GEO	19	227	22	360	41
3 KON	3	75	5	151	8
3 MAR	6	140	10	93	16
<b>Σ</b>	<b>183</b>		<b>82</b>		<b>265</b>

**Légende:** *Réf.lex.* : Références lexicales (SN+NSD) ; *S* : Souvenirs ; *A* : Avenirs ; *Mots.* : Longueur de texte en mots.

<sup>43</sup> Par les stades 1, 2 et 3, nous entendons les *niveaux* bas, intermédiaires et avancé.

Certains locuteurs ont des textes très courts où il y a peu de références lexicales prises en compte ici. Il peut pourtant y avoir des expressions lexicales prédicatives et il y a toujours des références pronominales. C'est le cas de VIC et de KON en particulier. D'autres locuteurs ont des textes moins courts, mais le contenu n'a pas pour autant beaucoup de références lexicales. Ceci va pour JEP et MAR. C'est pour cette raison que dans le tableau suivant, nous avons calculé les occurrences de différente catégorisation grammaticale des SN/NSD et le pourcentage sur le nombre de chaque locuteur.

Tableau 6.2 La distribution des références lexicales sur codage grammatical

Loc.	Def N		Indef N		Poss N		SN				NSD		Σ				
	O.	%	O.	%	O.	%	QN	N 0	Part N	autres	O.	%		O.			
<b>stade 1</b>																	
BER	7	12%	1	2%	11	19%	10	17%	2	3%	4+2*	10%	0	-	21	36%	<b>58</b>
EDG	10	34%	3, 1*?	10%	0	-	4	14%	1	3%	(1*?)	-	0	-	10	34%	<b>29</b>
VIC	5	36%	2	14%	0	-	2	14%	0	-	0	-	0	-	5	36%	<b>14</b>
<b>stade 2</b>																	
CAR	16	44%	8	22%	3	8%	2	5%	1	3%	1	3%	0	-	5	14%	<b>36</b>
EVE	2	15%	2	15%	2	15%	0	-	1	8%	0	-	1*	8%	5	38%	<b>13</b>
JEP	8	47%	2	12%	1	6%	0	-	2NP	12%	1*	6%	0	-	1, 2m	18%	<b>17</b>
<b>Σ 1-2</b>	<b>48</b>		<b>19</b>		<b>17</b>		<b>18</b>		<b>7</b>		<b>8</b>		<b>1</b>		<b>49</b>		<b>167</b>
<b>stade 3</b>																	
ERI	5	15%	12	36%	5	15%	3	9%	0	-	3	13%	4	12%	1	3%	<b>33</b>
GEO	13	32%	11	27%	9	22%	0	-	7NP	23%	0	-	1	23%	0	-	<b>41</b>
KON	2	25%	3	37,5%	1	12,5%	2	25%	0	-	0	-	0	-	0	-	<b>8</b>
MAR	6	38%	4	25%	4	25%	1	6%	0	-	0	-	0	-	1	6%	<b>16</b>
<b>Σ 3</b>	<b>26</b>		<b>30</b>		<b>19</b>		<b>6</b>		<b>7</b>		<b>3</b>		<b>5</b>		<b>2</b>		<b>98</b>
<b>Tous</b>																	
<b>Σ 0.</b>	<b>74</b>		<b>49</b>		<b>36</b>		<b>24</b>		<b>14</b>		<b>11</b>		<b>6</b>		<b>51</b>		<b>265</b>

**Légende** N : Nom ; Def N : N préposé d'un article défini ; Indef N : N préposé d'un article indéfini ; Poss N : N préposé d'un déterminant possessif ; Q N : N préposé d'un quantifieur ; Part N : N préposé d'un article partitif ; N 0 : N qui ne demande pas de déterminant, p.ex. *papa* ou NP (Nom propre) ; autres : N préposé d'un déterminant démonstratif ou autre déterminant ; NSD : N sans déterminant préposé, m. : NSD préposés par même ; Loc. : Locuteur ; O. : Occurrences ; \* : signale un manque d'accord ou une prononciation ou un allomorphe erroné/e.

En étudiant l'ensemble des références lexicales,<sup>44</sup> on constate que les locuteurs ont le plus souvent utilisé la catégorisation grammaticale de *def N*.<sup>45</sup> À la deuxième place, il y a la catégorie des *NSD*, et ce, pratiquement que chez les locuteurs des stades 1 et 2. Le taux des *NSD* s'élève de justesse au-dessus de la catégorie d'*indef N*, suivie à son tour d'occurrences non négligeables de *poss N* et de *Q N*. Les autres catégories grammaticales pour les références lexicales sont assez rares. La distribution des catégories grammaticales change, lorsque nous séparons les stades 1 et 2 du stade 3.

Chez les locuteurs des stades 1 et 2, nous pouvons constater que la catégorie de *NSD* constitue la plus grande catégorie. Elle dépasse tout juste les *Def N*, de même que les *Indef N* légèrement les *Q N* et les *Poss N*. Il y a quelques noms déterminés par l'article partitif, même

<sup>44</sup> Pour les abréviations des catégories, voir les conventions et les exemples présentés dans 5.4.2 ou bien la légende du tableau 6.2.

<sup>45</sup> Étant donné que le défini s'utilise souvent, au moins en français standard, pour maintenir des référents déjà introduits dans le registre du discours ou pour activer des référents accessibles et que les référents actifs s'expriment très souvent par des pronoms, ce résultat nous semble témoigner d'un suremploi de l'article défini.

si ce dernier peut être formé par le mauvais allomorphe ou au moins prononcé avec une voyelle indistincte.

Chez les locuteurs du stade 3, les références à un SN indéfini sont plus nombreuses que celles à un SN défini. Ensuite, il y a les *Poss N* mais pas beaucoup de *Q N* ou de *Part N*, même si parmi ces derniers, il n'y a pas d'accord, d'allomorphe ou de prononciation erronée. Sous *autres*, nous signalons 4 occurrences de référence par le déterminant démonstratif chez ERI et GEO<sup>46</sup>. Les *NSD* sont quasiment absents.

Des résultats présentés au tableau 6.1, on notera le pourcentage élevé des *NSD* produits par les locuteurs analphabètes, ceux du stade 1 et EVE au stade 2. Leurs *NSD* constituent environ 35% de leurs références lexicales totales. Les deux autres locuteurs du stade 2 produisent 14% et 18% de *NSD* dans leurs références lexicales.

La catégorie grammaticale d'un SN, autrement dit le déterminant choisi à préposer le nom, est liée au type de référent, à son statut de spécificité et à son degré d'activation dans le discours. Les références lexicales qui ne demandent pas de déterminant en français standard, abrégés *N 0* dans le tableau 6.2, ne font pas partie de notre analyse des *NSD*. Pour ces derniers, nous avons entrepris d'interpréter comment le déterminant omis aurait été représenté en FS. Il y a de temps en temps des problèmes à distinguer des traits grammaticaux et sémantiques, lorsque le nom manque de déterminant et de l'information normalement apportée par celui-ci. Dans l'analyse des traits des *NSD*, nous donnons néanmoins nos estimations quant à la catégorie grammaticale sous-entendue ou le cas échéant, à plusieurs. Ces commentaires ont été ajoutés sous les exemples, codés dans *%fra* avec les renvois suivants :

<b>LE</b>	un article défini au singulier ;
<b>LES</b>	l'article défini au pluriel ;
<b>DU</b>	un article partitif (au singulier) ;
<b>UN</b>	un article indéfini au singulier ;
<b>DES</b>	l'article indéfini au pluriel ;
	Etc. (un petit nombre dont le codage suit le même système).

Dès maintenant, nous pouvons mentionner que **LE** fonctionnerait pour 69%, **DU** pour 41% et **UN** pour 16% des *NSD*, ceci tout en admettant que dans bien des cas, plusieurs déterminants sont envisageables. Pour d'autres déterminants, les pourcentages possibles sont plus bas.

Nous allons précéder par récapituler ce qui est d'intérêt dans des travaux antérieurs pour la détermination nominale, tout en présentant nos questions de recherche. Par la suite, les différences en production de SN/*NSD* entre d'un côté, les locuteurs des stades 1 et 2 et de l'autre, ceux du stade 3 seront examinées, aux niveaux sémantique, syntaxique et discursif.

---

<sup>46</sup> Berthoud (1996 : 87) explique que le démonstratif, en tant que marqueur déictique, constitue la forme préférentielle pour reprendre le topique accompagné de l'indéfini, notamment dans la reprise d'un nouveau topique. L'emploi du déterminant démonstratif témoignerait ainsi d'un niveau avancé des procédés de référénciation en français, observation qui est appuyée par Ploog (2002 : 119) qui signale « quelques rares occurrences acrolectales du démonstratif *ce* » pour la détermination du français d'Abidjan. L'*acrolecte* est « la variété la plus proche du pôle défini comme supérieur » dans un continuum linguistique (Chaudenson dans Moreau (éd.) 1997).

## 6.2 Réflexions sur les NSD

En résumant en gros les résultats constatés dans 6.1, 19% des 265 références lexicales de nos textes analysés sont représentés par des noms sans déterminant. Les NSD sont produits surtout par les locuteurs du stade bas, ils sont présents également chez les locuteurs du stade intermédiaire, mais ils sont rares chez les locuteurs avancés. Les omissions des déterminants sont-ils alors indirectement influencés par les principes de détermination dans des langues maternelles (L1), transférés à la variété régionale de français ? Récapitulons pour commencer ce qu'il en est d'observations pertinentes à propos de l'actualisation du nom dans la littérature existante !

Le baoulé, la L1 la plus représentée dans notre enquête et avec l'agni, la plus grande L1 africaine sur Abidjan, a les marques de détermination postposées au nom et ce, uniquement pour marquer le sens spécifique du référent (cf. 3.3.1). Creissels & Kouadio (1977 : 274) font en outre remarquer que la syntaxe du groupe nominal en baoulé est « essentiellement une syntaxe de position, caractérisée par l'absence presque totale de redondances : les déterminants<sup>47</sup> ne portent aucune marque qui serait déterminée par le nom qu'ils déterminent ».

En ce qui concerne le *FPA* (le français populaire d'Abidjan) et les locuteurs basilectaux de son enquête,<sup>48</sup> Hattiger (1983) signale que l'article disparaît parfois, et ce, devant la plupart des noms, ce qu'il estime être dû à un processus de réduction morphologique du système de la langue cible. Devant certains noms, en majorité d'origine africaine, l'omission de l'article se fait systématiquement dans son corpus, cf. (3.4.1). Ces noms auraient une « valeur d'indétermination qui est exprimée en langue cible soit par l'article défini à valeur générique (le, la, les) soit par l'article indéfini (un, une, des) » (Hattiger 1983: 87).

Une marque d'actualisation du nom, propre au *FPA*, est celle de /la/ postposé à un nom, ce qui représenterait un stade de grammaticalisation plus évolué que pour /la/ postposé dans d'autres français d'Afrique (Hattiger (1983 : 81). Selon l'interprétation d'Hattiger, /la/ peut marquer un nom qui, marqué par le morphème Ø, est déjà apparu dans le discours. C'est le cas le plus fréquent dans son corpus. La valeur change ainsi à une restriction de sens.

Lafage (1996 : 595-597) relève, tout comme Hattiger, des phénomènes de réduction. Il y a dans le français populaire (le *FPI*)<sup>49</sup>, une « disparition de morphèmes marqueurs, par exemples articles », et « de morphèmes relateurs ». Pour les jeunes Abidjanais non-scolarisés, Lafage renvoie, d'un côté, à des enquêtes qui montrent qu'ils « ne conservent plus que quelques traits du *FPA* et que leur français tend à se rapprocher du parler familier d'un scolarisé moyen » (interviewée par Gadet 1995 : 106-108). Le français des scolarisés, de l'autre côté, reste marqué par le *FPI*, puisqu'il est utilisé comme véhiculaire entre eux.<sup>50</sup>

Le système du *F.P.A* dont rend compte Hattiger semble ainsi aujourd'hui avoir fait place à un système plus complexe. Selon Ploog (2002 : 117) et son étude basée sur un corpus oral

---

<sup>47</sup> En baoulé, les déterminants sont ce que nous entendons comme *articles* ('modalités nominales') et d'autres *mots de déterminants (MdD)*, à savoir numéraux, pronoms etc. qui peuvent apparaître indépendamment du nom mais qui fonctionnent comme déterminants (cf. 3.3.1).

<sup>48</sup> Le terme basilectaux désignent les lectures des locuteurs de bas niveau ou les plus éloignés de la variété standard.

<sup>49</sup> Lafage préfère parler du *FPI* (le français populaire ivoirien), ce qui inclut les grandes villes sur le plan national.

<sup>50</sup> Une langue véhiculaire est un moyen de communication interethnique.

d'enfants de la rue abidjanais de 1997, l' « élaboration de la tête lexicale s'articule à l'aide de trois types de marquages différents : plusieurs actualisations proclitiques, celle réalisée par l'enclitique [la], et celle marquée Ø ». Le marquage Ø signifie, selon Ploog (ibid.), « la valeur notionnelle de l'entité référencée - que ce soit pour un emploi générique ou pour désigner une réalité unique ; de manière stable, le marquage Ø exprime l'absence de variation en nombre ».

Dans nos textes utilisés, les déterminants postposés en forme de *N là* sont faiblement représentés (5 occurrences).<sup>51</sup> Mais cela n'empêche pas que les NSD puissent relever de conditions de caractère typologique. En français, il y a des déterminants, comme l'article partitif pour exprimer la quantité massive indéfinie et l'article défini (souvent) pour exprimer l'interprétation générique, structures qui ont le caractère plus ou moins marqué dans les langues du monde. De l'autre côté, dans le baoulé (et, semble-t-il, dans les autres langues sources), l'absence de déterminant indique activement une interprétation générique. Ces différences sont prévues de jouer pour la production des NSD. En accord avec les traits typologiques du français et des L1, nous prévoyons trouver des NSD qui réfèrent :

- plus souvent aux noms à l'interprétation massive que comptable ;
- plus souvent aux noms à l'interprétation générique que spécifique.

De même, dans **3.2**, nous avons relevé des traits typologiques pour les noms et les déterminants par rapport à leur position dans la phrase française, selon Longobardi (2000). Dans la typologie de Longobardi, le français se trouve parmi les langues qui demandent le plus souvent un déterminant explicite, en position préverbale comme en position postverbale. Le suédois, la L1 dans la recherche de Granfeldt (2003), admet bien plus souvent les noms dits nus que le français, c'est-à-dire des NSD, en position postverbale et surtout lorsque les noms ont une interprétation générique ou indéfinie plurielle. Les apprenants étudiés par Granfeldt avaient une tendance à n'omettre les déterminants dans leurs productions de français que là où ces omissions étaient acceptables en suédois. Un autre contexte privilégié pour les NSD est celui dit elliptique, c.-à-d. des propositions sans verbe.

En baoulé (cf. **3.3.1**), le nom nu apparaît aussi bien en fonction de sujet dans la position préverbale qu'en d'autres fonctions syntaxiques<sup>52</sup> en position postverbale, pourvu que la référence ait une lecture générique. Mais il est plus fréquent d'avoir des noms nus en position postverbale, donc en d'autres fonctions que celle du sujet (cf. Creissels & Kouadio 1977 : 271). Par cette fréquence notée pour le baoulé, nous prévoyons trouver des NSD :

- plus souvent en position postverbale que préverbale.

Un principe de caractère universel, celui de l'identifiabilité, nous semble également jouer pour les NSD. Normalement, un référent inactif ne peut pas être redondant et omis par des procédés d'économie de langue. Dans les 'parlers de la ville', ainsi que dans d'autres types de textes, comme les télégrammes, les mots lexicalement pleins sont présents, tandis que les mots fonctionnels peuvent fréquemment subir des omissions. Nous prévoyons ainsi en premier lieu trouver des NSD qui renvoient :

- plus souvent aux référents actifs qu'inactifs dans le registre du discours.

---

<sup>51</sup> L'on trouve néanmoins un certain nombre de *dét. N là* (p. ex. *le soleil là*).

<sup>52</sup> D'après notre interprétation, Creissels & Kouadio utilisent le terme d' *expansion* pour tous les constituants syntaxiques en position postverbale, arguments comme non-arguments.

Dans l'analyse qui suit, nous visons à évaluer ces prédictions pour les traits d'un côté, spécifiques aux langues, et de l'autre, plutôt de caractère universel, en relation avec la présence vs. l'absence de déterminant dans le discours de notre continuum de locuteurs abidjanais.

### 6.3 L'analyse aux niveaux sémantique, syntaxique et discursif

#### 6.3.1 Les types de participants

Les participants ont été catégorisés en types sémantiques différents : les référents avec le trait [+animé] et des référents avec le trait [-animé], à savoir objets, états et événements. Alors que les référents +animés ont toujours le trait [+comptable], les référents -animés ont dû être subdivisés à leur tour, en référents *comptables* (*CMPT*) et en référents *massifs* (*MASS*). (Cf. 5.3.1. pour la sous-catégorisation en type de participants). Des 265 SN/NSD au total de notre analyse, 28% réfèrent à des [+animés], 35% à des [-animés +comptables] et encore 37% à des [-animés -comptables].

Le tableau 6.3 sert à illustrer une comparaison des occurrences des types de participants dans les textes des locuteurs dans les stades 1 et 2, vis-à-vis de ceux au stade 3. Chez les locuteurs du stade 3, les participants impliqués dans le mouvement référentiel des textes analysés ont le plus souvent le trait +animé (39%), tandis que chez les locuteurs des autres stades, les référents ont souvent le trait MASS (plus de 45%). Ces différences dépendent bien sûr des contenus sémantiques et des choix lexicaux faits par les locuteurs dans leurs textes.

Tableau 6.3 Les types de participants des noms sans et avec déterminant

Types Stade/Loc	+animés			CMPT			MASS			Total	
	NSD	SN	% NSD	NSD	SN	% NSD	NSD	SN	% NSD	Σ NSD	Σ R.L.t
1 BER	-	11	-	1	3	25%	20	23	46%	21	58
1 EDG	-	3	-	3	9	33%	7	7	50%	10	29
1 VIC	-	2	-	4	5	80%	1	2	33%	5	14
2 CAR	-	8	-	3	18	14%	2	5	29%	5	36
2 EVE	-	5	-	2	3	67%	3	-	100%	5	13
2 JEP	-	6	-	1, 1m	3	67%	1m	5	20%	3	17
Σ 1-2	0	35	0%	15	41	27%	34	42	45%	49	167
% sur types	35	21%		56	33,5%		76	45,5%			100%
3 ERI	-	14	-	1	8	11%	-	10	-	1	33
3 GEO	-	18	-	-	18	-	-	5	-	0	41
3 KON	-	2	-	-	5	-	-	1	-	0	8
3 MAR	-	4	-	-	5	-	1	6	14%	1	16
Σ 3	0	38	0%	1	36	3%	1	22	4%	2	98
% sur types	39%			37	38%		23	23%			100%
Σ 1-3	0	73	-	16	77	18%	35	64	35%	51	265
% sur types	73	28%	-	93	35%		99	37%			
%sur NSD	0%		-	16	31%		35	69%			

**Légende:** *Loc.* : Locuteur ; *CMPT* : Référent avec le trait [-animé, +comptable] ; *MASS* : Référent avec le trait [-animé, -comptable] ; *R.L.t* : Références lexicales au total ; *m* : Sans déterminant mais avec *même* préposé au nom.

Dans le tableau 6.3 ci-dessus, nous pouvons également constater qu'il n'y a aucun cas de NSD pour référer à des participants +animés dans les textes analysés. Les NSD utilisés pour référer aux participants comptables font 31% et ceux utilisés pour référer aux participants massifs sont les plus nombreux, avec 69% des cas.

En comparant les types de participants des NSD avec ceux des SN, on trouve que les locuteurs des stades 1 et 2 omettent le déterminant devant 45% des référents nominaux au trait massif et devant 27% de ceux au trait comptable (non-animé). Ci-dessous nous donnons deux exemples de NSD référant respectivement aux participants CMPT et MASS et avec des commentaires. Le type de participant a été codé dans %*typ* et le déterminant prévu en F.S. a été codé dans %*fra* :

- (6.1) (Contexte : \*EDG: *non j'ai pris, j'ai pris un petit diesel ca(r) +/.* <oui .>)  
 \*EDG: +, *oui j'ai pris car pour veni(r).* (S25.b)<sup>53</sup>  
 %*typ*: CMPT  
 %*fra*: UN ou LE : Un car particulier ou car comme moyen de transport en général ?
- (6.2) (Contexte : \*INT: euh # bon alors je voudrais bien que vous me racontiez un souvenir d'enfance.)  
 \*ERI: *mhm, bon souvenir d'enfance euh ça ça se passait déjà dans les années quatre+vingt+deux euh quatre+vingt+quatre, quatre+vingt+quatre quatre+vingt+six, quatre+vingt+sept.* (S1.)  
 %*typ*: CMPT  
 %*fra*: UN ou LE ou MON ou CE
- (6.3) \*BER: *vous connaît maïs ?* <oui .> (S18.c.4)  
 %*typ*: MASS  
 %*fra*: LE
- (6.4) (Contexte : \*EDG: +, *et puis ça va pousser grandi(r) comme ça +/.*)  
 \*EDG: +, *et puis ça fait petit petit mil comme ça, <mhm> comme les fruits.* (S17.)  
 %*exp*: 'petit mil': Variété de mil précoce à petits grains (Inventaire... 1988).  
 %*typ*: MASS  
 %*fra*: DU

Les exemples choisis à illustrer les référents CMPT (6.1 et 6.2) montrent des cas où il a été difficile de distinguer un déterminant d'une seule catégorie grammaticale. Ils sont aussi intéressants dans la mesure où il y a le déterminant explicite dans l'énoncé immédiatement précédent. Nous allons revenir ultérieurement à l'alternance présence/absence du déterminant devant le même lexème. De l'autre côté, les NSD référant aux noms MASS, dans (6.3 - 6.4), ne semblent pas poser le même problème quant à la prédiction du déterminant omis.

### 6.3.2 Le statut de spécificité

Dans 5.3.2, nous n'avons donné que les conventions utilisées pour distinguer les catégories sémantiques de statut de 'spécificité', dit « l'extension et le mode d'existence du référent » par Riegel et al. (1994 :571) et traité davantage dans 4.1.2. Il peut être utile de réactiver ici ces concepts avec des exemples. Selon ces auteurs, le référent est spécifique, s'il « est présenté comme existant et identifiable comme tel dans une situation donnée », p. ex. : *Georges a rencontré une Tahitienne* ; la référence est non-spécifique, « si l'expression référentielle réfère à un individu quelconque pour peu qu'il vérifie les propriétés descriptives de l'expression, mais sans garantie quant à son existence dans l'univers du discours du locuteur », p.ex. *George veut épouser une Tahitienne (= n'importe laquelle)* ; et la référence est générique « si on envisage la contrepartie référentielle de l'expression dans son extension maximale », p.ex. *La baleine est un mammifère* (Riegel et al. 1994 : 571).

<sup>53</sup> Codage des exemples : S = Souvenirs ou A = Avenirs, suivi du numéro de la proposition (soit abrégé *pro*).

En ce qui concerne les références exprimées dans nos textes, il faut être conscient du fait que lors de présence d'un déterminant, celui-ci ne suit pas toujours les usages du français standard. Lors d'absence d'un déterminant, la tâche de déterminer l'extension ou le statut de spécificité du référent en question devient parfois une affaire hasardeuse. Étant donné le rôle principal dans les langues maternelles que joue le statut de spécificité pour la présence vs. l'absence du déterminant, nous avons néanmoins entrepris une estimation du critère de spécificité pour les 265 référents des textes étudiés. Mais nous nous sommes limitée à distinguer entre les référents interprétés dans le sens *spécifique* (+*spec*), et ceux interprétés dans le sens *non spécifique* (-*spec*), catégorie où nous avons réunis les emplois génériques et les emplois non-spécifiques.

Pour l'ensemble de références lexicales, nous obtenons la répartition suivante :

- Participants avec un emploi +*spec* : 144 occurrences, 54% ;
- Participants avec un emploi -*spec* : 121 occurrences, 46%.

Dans le tableau 6.4 ci-dessous, ces résultats sont présentés plus en détail. Les cas les plus incertains ont été mis à côté dans les colonnes avec des points d'interrogation, mais malgré cette mesure de caution, il peut y avoir d'autres cas discutables et il faut continuer de voir ces résultats comme des estimations.

Tableau 6.4 Statut de spécificité des noms sans et avec déterminant

<i>Statut</i> <i>Stade/Loc</i>	<i>+spec</i>					<i>-spec</i>					<i>Total</i>	
	<i>NSD</i>	? <i>+spec</i>	<i>SN</i>	? <i>+spec</i>	% <i>NSD</i>	<i>NSD</i>	? <i>-spec</i>	<i>SN</i>	? <i>-spec</i>	% <i>NSD</i>	<i>NSD</i>	<i>R.L. t</i>
1 BER	-	-	16	3	-	19	2	16	2	53%	21	58
1 EDG	3	1	6	4	33%	5	1	9	-	55%	10	29
1 VIC	1	1	4	1	20%	1	2	3	1	33%	5	14
2 CAR	-	-	13	2	-	4	1	12	4	33%	5	36
2 EVE	3	-	7	1	37,5%	2	-	-	-	100%	5	13
2 JEP	3	-	7	2	30%	0	-	3	2	-	3	17
Σ 1-2	10	2	51	13	16%	31	6	43	9	42%	49	167
Statut sans ?	<b>45%</b>					<b>55%</b>					<b>41</b>	<b>135</b>
3 ERI	1	-	23	0	4%	-	-	7	2	-	1	33
3 GEO	-	-	30	0	-	-	-	9	2	-	0	41
3 KON	-	-	5	0	-	-	-	3	-	-	0	8
3 MAR	-	-	7	0	-	1	-	8	-	12,5%	1	16
Σ 3	1	0	65	0	2%	1	0	27	4	1%	2	98
Statut sans ?	<b>70%</b>					<b>30%</b>					<b>2</b>	<b>94</b>
Σ Tous	11	2	113	15	9%	32	6	70	13	31%	51	265
Statut sans ?	54%					46%					<b>43</b>	<b>229</b>
% des NSD	<b>26%</b>					<b>74%</b>					<b>43</b>	

**Légende:** *Loc.* : Locuteur ; +*spec* : Référents avec le trait +spécifique ; -*spec* : Référents avec le trait -spécifique ; ? +/-*spec* : Le trait de spécificité indiqué est plus incertain que dans d'autres cas ; *R.L. t* : Les références lexicales totales avec le trait +/-*spec*, y compris les NSD ; *Statut sans ?* : Les cas les plus incertains ont été écartés dans ces résultats.

Les cas les plus incertains mis à part, l'on peut observer que les référents +*spec* constituent environ 45% chez les locuteurs des stades 1 et 2, mais environ 70% chez les locuteurs du stade 3. Les cas incertains concernent le plus souvent les référents -*spec*. Néanmoins chez les locuteurs des stades 1 et 2, l'emploi -*spec* se retrouve pour environ 55% des références, alors que celles des locuteurs du stade 3 se limite à environ 30%.

Comme prévenu antérieurement, le statut de spécificité a été le trait sémantique le plus délicat à établir, en particulier chez les NSD qui manquent de l'information qu'apporte en FS le

déterminant. Mais étant donné que l'opposition essentielle dans le système d'actualisation du nom en baoulé est celle du générique et du spécifique, ce n'est pas un trait à négliger dans cette analyse (cf. Creissels & Kouadio 1977 : 313). Notons l'absence de toute marque grammaticale à la valeur générique en baoulé. Le nom en valeur générique échappe donc aussi à l'opposition de nombre. Nous ne pouvons pourtant pas non plus, comme dans la L1 le baoulé, interpréter tous les NSD comme activement marquant le sens générique.

Malgré les cas incertains mis à part, les résultats du tableau 6.3 montrent, comme prévu d'après les critères typologiques, que la plupart des NSD ont le trait -spec, 74%. Mais il reste toutefois 26% de références à l'interprétation +spec plutôt claire. En comparant cette distribution avec le statut de spécificité pour l'ensemble des références lexicales (sans point d'interrogation), les locuteurs des stades 1 et 2 font des NSD dans 42% des emplois -spec et dans 16% des emplois +spec.

Dans ce qui suit, nous allons présenter et commenter des exemples de NSD dont les référents nous semblent d'abord clairement à interpréter comme -spec et +spec, pour ensuite discuter quelques cas devant lesquels nous hésitons. Le statut de spécificité est codé dans %*spc*.

(6.5) (Contexte : \*BER : +, *le soir vous venez à la maison. <oui.> quand vous venez +/. +, vous trouvez que votre maman, il a préparé [= à manger].*)  
 \*BER: *il y a du riz. <oui .>*(S18.a)  
 \*BER: *et puis il y a &kabato.* (S18.b)  
 %spc: -spec  
 %fra: DU  
 %com: Bernadou décrit une journée habituelle.

(6.6) (Contexte : \*INT: <c'est quoi ?> [= &kabato]. \*BER: *c'est +... (BER rit) c'est c'est manger chose(s)*<sup>54</sup> +/. +, *c'est manger mir*<sup>55</sup>.)  
 \*BER: *vous connaît mir ? <oui >* (S18.c.3)  
 %spc: -spec  
 %fra: LE

Un grand taux de NSD de notre corpus concerne le domaine des aliments et un grand nombre de tels NSD sont produits par BER. Chez BER, les entités (*a*)*rachide*, *cacao*, *café*, *cacahuète(s)*, *kabato*, *maïs*, *mir* (*mil*) et *manger* (dans le sens de 'nourriture') sont systématiquement employées sans déterminant, lors de l'absence d'un quantifieur. Il est intéressant de noter que dans (6.5) le lexème *riz* maintient l'article. Aussi selon Hattiger (1983 : 75-76), le nom en F.P.A peut-il présenter à l'initiale soit un déterminant du français standard, soit une trace phonique de ce dernier, mais sans que ceux-ci jouent le moindre rôle dans la détermination du substantif. Les amalgames concernent un nombre restreint de lexèmes dont *riz*, *pain*, *eau*. Il n'y a pas d'occurrence du tout de *pain*, mais il est vrai que lorsque le référent *eau* est employé par BER, il y a toujours la trace d'un article, mais celui-ci ne correspond pas toujours au bon allomorphe. BER appartient au stade 1 de nos locuteurs et ses NSD semblent bien coïncider avec le système annoncé par Hattiger pour les basilectaux.

<sup>54</sup> *manger* est interprété dans le sens de 'nourriture' ou 'cuisine'. *chose(s)* qui est interprété comme 'ingrédients' est le deuxième nom du NSD complexe. Ce référent n'est pas pris en compte dans l'analyse quantitative mais est réintroduit plus loin dans une expression référentielle.

<sup>55</sup> Mil prononcé *mir*. 'Mil' : « Terme générique désignant plusieurs graminées cultivées qui constitue la base d'alimentation dans les régions de la savane » (Inventaire... 1988). *mir* est le deuxième élément d'un NSD complexe et est introduit ici, et il apparaît dans la proposition suivante comme expression référentielle.

La plupart des exemples suivants tournent autour d'un deuxième thème de conversation fréquent, surtout dans les Avenirs, celui du travail et de métier. C'est en même temps l'occasion de montrer l'une des occurrences de N-là. Nous reconnaissons en effet un sens restreint, comme proposé par Hattiger (1983 :81), à savoir spécifique dans (6.7) :

- (6.7) (Contexte : \*INT: oui, alors quand, pourquoi tu es allé en Côte d'Ivoire? [= rire] \*EDG: [= rire] *parce que quand j'ai fait ça +/*. <oui> \*EDG: +, *la pluie là ça tombe pas bien*. + <oui>)  
 \*EDG: *et puis **travail là** c'est du(r)*. +<oui> (S23.c)  
 %spc: +spec (dém. par 'là')  
 %fra: CE ?
- (6.8) \*EVE: *et une fois j'ai fait ça +/*.  
 \*EVE: +, *et j'suis allée en classe +/*.  
 \*EVE: +, *et déposE **balai** +/*.  
 \*EVE: +, *je partais prendre +/*.  
 \*EVE: +, *il y a un serpent qui a craché dans mes yeux*.  
 %spc: +spec  
 %fra: UN  
 %interprét. : 'Et une fois que j'ai fait ça (= l'école buissonnière), et que je suis rentrée en classe déposer un balai que j'avais pris' ... ?

Dans l'exemple suivant, la particule *là* postposée au référent *élastique* semble plutôt y ajouter une nuance locative que d'attribuer la valeur spécifique (cf. l'observation de Manessy citée dans **I.2.I**). Il s'agit des jeux habituels dans la cour de récréation. Pour ce référent, nous avons choisi avec hésitation la valeur -spec.

- (6.9) (Contexte : \*CAR: *et bon des fois à la récréation, +, on joue un peu*.)  
 \*CAR: *des fois il y a **élastique là** +/*. (S27.a)  
 %spc: -spec ?  
 %com: Une journée habituelle, sauter à la corde à l'élastique, un/des élastique(s) particulier(s) ? L'existence occasionnelle d'un tel objet quelconque ?  
 %fra: UN ou DES

Enfin, l'une des deux occurrences que nous avons hésitées de catégoriser comme +spec est rendue ci-dessous avec son contexte intéressant. BER et EDG ont chacun plusieurs mentions du référent *manger* et toujours comme NSD. VIC, à son tour, introduit et maintient ce référent deux fois avec un déterminant (souligné dans le contexte). Lorsque le NSD *manger* est exprimé, nous nous demandons si le sens change en spécifique.

- (6.10) (Contexte : \*INT: c'était quoi alors, c'était quoi comme travail ? \*VIC: *eh, si c'est, si c'est, je suis le cousinier +/*. +, *je fais le manger*, <oui.> *oui*. <pour, pour les autres familles aussi ?> *non, je fais pas le manger pour le +/*.)  
 \*VIC: +, *je fais **manger** pour le patron*, <ah, pour le patron.> *pour le patron*. (S4.b)  
 %spc: +spec ?  
 %fra: LE spec ou gen ?

Plusieurs des exemples exposés pour le statut de spécificité sont également à traiter par rapport au degré d'activation dont il sera question plus loin dans ce chapitre.

### 6.3.3 Les positions syntaxiques

Il semble y avoir consensus que la suite d'information dans un discours est réglée par des facteurs universels. Hickmann *et al.* (1996) notent comme *moyens globaux* de marquer l'introduction d'un nouveau référent, des moyens qui modifient la proposition entière, tels que l'ordre des mots. Le topique assure la continuité du texte, alors que le focus (ou le commentaire) qui apporte une information nouvelle, assure la progression. Le focus d'une proposition est l'élément sémantique dont la présence rend la proposition en assertion. On peut donc prédire de trouver la plupart des références lexicales en position focus, c.-à-d. en français, en position postverbale (cf. 4.1.3 : Riegel *et al.* et 4.2 : Lambrecht (1994 : 334-340).

Par des facteurs spécifiques aux langues, différents systèmes projettent différemment les fonctions grammaticales et discursives sur les formes. Comme *moyens locaux* du français, Hickmann *et al.* donnent l'exemple de l'article indéfini pour marquer un nouveau référent. Les enfants français de tous les âges examinés dans l'enquête de Hickmann *et al.* (1996) produisent un nombre surprenant d'introductions en position postverbale, mais aussi jusqu'à l'âge de 7 ans, des thématisations (dislocations) à gauche sans moyens locaux appropriés (à savoir définis au lieu d'indéfinis). Après l'âge de 7 ans, les enfants français réservent les thématisations au maintien référentiel dans la promotion des SN au statut topique, lors d'un changement de topique, par exemple des réintroductions. L'association entre la position préverbale et l'information connue chez les enfants dépend, selon Hickmann *et al.* (1996), du fait qu'en français, la distinction information connue/nouvelle s'est partiellement grammaticalisée par des pronoms préverbaux obligatoires. Les enfants évitent donc la position préverbale pour les nouveaux référents.

En ce qui concerne « les moyens locaux » et l'article indéfini dans nos textes, nous avons déjà constaté dans 6.1 qu'il y a plutôt peu de SN de cette catégorie chez les locuteurs des stades 1 et 2, tandis que c'est la plus grande catégorie des locuteurs du stade 3. En même temps, les références lexicales de nos textes ne sont pas non plus uniquement des introductions.

Les références lexicales ont été codées selon leurs positions syntaxiques (cf. 5.4 pour conventions et exemples). La distribution en position préverbale - postverbale, ainsi qu'en contexte dit elliptique, est présentée dans le tableau 6.5. Pour chaque position, nous notons les occurrences des NSD, des SN et le pourcentage des NSD calculé sur ces deux catégories, dites en commun *RLt* (Références Lexicales au total), mais dans les rubriques du tableau, il a fallu se limiter à intituler les pourcentages sur les *RLt* par le signe simple de %.

Il n'y a pas non plus eu assez d'espace pour mettre les occurrences et les pourcentages des références dans les positions A3 et A5. Dans ces deux positions, il n'y a pas de NSD. Les SN qui manquent dans le tableau sont au nombre de 14 et représentent 5% pour l'ensemble des productions. Ceci explique pourquoi les pourcentages marqués dans le tableau n'atteignent pas 100% dans les références lexicales au total à droite.

L'examen sur l'ensemble de références, *RLt*, montre qu'uniquement 22% des références lexicales se font en position préverbale dont la moitié par ailleurs en thématisation à gauche. Comme expression elliptique (*Eell*), il y a 10% des références, alors que la position postverbale est remplie par le reste des références. Parmi les différents types en position postverbale, ce sont les références à fonction objet direct (*A2 c.o.d.*) qui prédominent, 47%. Il n'y a pas de différences significatives entre les locuteurs des différents stades. Notons que le tableau rend d'abord compte séparément de types de constructions dans la position A2, celui d'une expression nominale introduite par un présentatif (*Pres.A2*) et celui de *A2 c.o.d.*

Ensuite, les occurrences des deux constructions sont réunies dans  $\Sigma A2$ . Comme nous expliquons par la suite, c'est les NSD qui nous ont motivée à détailler l'analyse.

Tableau 6.5 La distribution en positions syntaxiques

position % NSD sur RLt	préverbale						postverbale (sauf A3 et A5)									sans verbe <i>Eell</i>			Total	
	<i>A0</i>			<i>A1</i>			<i>Pres. A2</i>			<i>A2 c.o.d.</i>			$\Sigma A2$							
	NDS	SN	%	NSD	SN	%	NSD	SN	%	NSD	SN	%	NSD	SN	%	NSD	SN	%	NSD	RLt
stades 1 et 2																				
1 BER	2	8	20%	-	*1	-	6	5	55%	9	20	31%	15	25	38%	4	1	80%	21	56
1 EDG	2	1	67%	-	1	-	3	2	60%	4	14	22%	7	16	30%	1	-	100%	10	28
1 VIC	1	-	100%	-	-	-	-	1	-	1	7	13%	1	8	11%	3	-	100%	5	13
2 CAR	-	2	-	-	8	-	1	4	20%	1	15	6%	2	19	10%	3	-	100%	5	34
2 EVE	-	-	-	-	3	-	2	2	50%	1	1	50%	3	3	50%	2	1	67%	5	12
2 JEP	-	-	-	-	5	-	-	1	-	-	6	-	-	7	-	3	1	75%	3	16
$\Sigma$ 1-2	5	11	31%	-	18	0%	12	15	44%	16	63	20%	$\Sigma$ 28	$\Sigma$ 78	26%	16	3	84%	49	159
%RLt167	10%			11%			(16% >)			(47% >)			$\Sigma$ 63%				11%			95%
stade 3																				
3 ERI	1	3	33%	-	2	-	-	2	-	-	16	-	-	18	-	-	3	-	1	29
3 GEO	-	5	-	-	5	-	-	5	-	-	23	-	-	28	-	-	1	-	0	39
3 KON	-	1	-	-	1	-	-	2	-	-	2	-	-	4	-	-	2	-	0	8
3 MAR	-	4	-	-	2	-	-	3	-	-	5	-	-	8	-	1	1	50%	1	16
$\Sigma$ 3	1	13	7%	-	10	-	-	12	0%	-	46	0%	$\Sigma$ 0	$\Sigma$ 58	0%	1	7	13%	2	92
%RLt 98	14%			10%			(12% >)			(47% >)			$\Sigma$ 58%				8%			94%
tous																				
$\Sigma$ Tous	6	24	20%	-	28	-	12	27	>	16	109	>	$\Sigma$ 28	$\Sigma$ 136	17%	17	10	63%	51	251
%RLt265	11%			11%			(15% >)			(47% >)			$\Sigma$ 62%				10%			95%
%NSD			12%			0%	>			>			55%				33%			100%

**Légende :** *A0* : Référence thématisée à gauche ; *A1* : Référence du premier argument (position sujet préverbale) ; *A2* : Référence du deuxième argument ; *Pres. A2* : La référence a été introduite par un présentatif du type 'c'est' et 'il y a' ; *A2 c.o.d.* : Le deuxième argument a la fonction d'un c.o.d. ; *Eell* : Expression elliptique, c.-à-d. que la référence se trouve dans un contexte sans verbe ; *RLt* : Les références lexicales au total, NSD+SN. % : Pourcentage des NSD calculé sur les RLt dans la position actuelle ; *%RLt* : Pourcentage des positions par rapport à la distribution des positions au total ; *%NSD* : Pourcentage par rapport à la distribution totale des NSD en positions.

Dans les langues qui sont moins restrictives que le français pour la réalisation ouverte d'un déterminant (cf. 3.2), certaines positions syntaxiques semblent plus propices que d'autres pour l'apparition d'un NSD. En ce qui concerne les langues du monde, il s'agirait plus souvent des actants qui ont la fonction d'objet que de ceux qui ont la fonction de sujet. Dans le baoulé, la position postverbale est plus fréquente pour les NSD mais ils ne sont pas exclus de la position préverbale où se trouve toujours le sujet en baoulé. Par la position postposée au verbe, on comprend qu'il s'agit d'actants autres que le sujet. Ces derniers peuvent être placés en tête d'énoncé pour être thématisés, mais à la seule condition d'être repris par un pronom de rappel. (cf. 3.3.1). En accord avec ces données, nous avons prédit de trouver les NSD de nos textes le plus souvent en position postverbale.

Les résultats du tableau 6.5 montrent une absence totale de NSD en position sujet préverbale, *A1*, position qui est remplie par 11% des références lexicales au total. Par contre, il y a six NSD thématisés à gauche, dont un chez un locuteur du stade 3 et cinq chez ceux des stades 1-2. Pour ces derniers, les NSD représentent à peine un tiers de leurs références lexicales au total. Les six occurrences de NSD dans *A0* sont présentées ci-dessous marquées en gras. Le pronom de rappel a été souligné. La position est codée dans *%pos*.

- (6.11) (Contexte : \*BER: *oui c'est cacahuète(s) oui.* <ah oui.>  
 \*BER: *parce que cacahuète(s) on l'appelle & rasið.* (S9.b.2)  
 %pos: A0
- (6.12) \*BER: *maïs ç'est fait en farine.* <ah oui.> (S18.c.7)  
 %pos: A0
- (6.13) (Contexte : \*EDG: +, *la pluie là ça tombe pas bien.* <oui>  
 \*EDG: *et puis travail là ç'est du(r).* +<oui> (S23.c)  
 %pos: A0
- (6.14) (Contexte : \*EDG: *elle peut fai(re), bonne +/-)*  
 \*EDG: +, *mais [= rire] mais pour nous travail là ç'est du(r).* (A12.b)  
 %pos: A0
- (6.15) (Contexte : \*INT: euh # bon alors je voudrais bien que vous me racontiez un souvenir  
 d'enfance.)  
 \*ERI: *mhm, bon souvenir d'enfance euh ça ça se passait déjà dans les  
 années quatre+vingt+deux euh quatre+vingt+quatre,  
 quatre+vingt+quatre quatre+vingt+six, quatre+vingt+sept.* (S1.)  
 %pos: A0
- (6.16) (Contexte : \*INT: oui, et maintenant qu'est ce que vous faites comme métier?  
 \*VIC: *métier?* \*INT: est-ce que vous travaillez comme comme, avec quoi?  
 \*VIC: *eh métier?* \*INT: qu'est ce que vous vous +/-? \*VIC: *je n'ai pas de beaucoup  
 mais motier +/-)*  
 \*VIC: +, *métier ç'est c'est le c(u), c'est le le cuisinier c'est le métier.* (S7.d)  
 %pos: A0

Par rapport aux deux derniers exemples ci-dessus, il convient d'ajouter à la discussion qu'un NSD peut évidemment être le résultat d'une erreur de production. Le débit est souvent rapide et le locuteur peut être en train de réfléchir à ce qu'il va raconter. (6.15) pourrait être un exemple de la sorte. On y retrouve l'une des deux occurrences de NSD produits par les locuteurs du stade 3. Par les petits mots et sons qui entourent la référence (*mhm, bon* et *euh*), on comprend qu'ERI est en train de chercher ses mots. Quant à (6.16), qui est produit par VIC, locuteur du stade 1, il semble également s'agir d'erreurs de production et de malentendus, à en juger par le contexte précédent. Le référent *métier* y est apparu deux fois comme NSD elliptique et une fois prononcé avec une voyelle erronée (*motier*). Notons aussi que dans la proposition (S7.d) de l'exemple (6.16) où se trouve le NSD thématifié, il y a aussi dans une thématification à droite (position A5), ce même référent en SN complet (*le métier*) !

Quelle que soit l'explication de la production des NSD, nous pouvons constater que tous ceux qui sont thématifiés à gauche, (A0), sont repris par un pronom clitique. Cinq NSD dans A0 sont repris par un pronom sujet dans A1 dont quatre par le présentatif *ç'est* et un seul par le pronom sujet *ça*. Dans (6.11), c'est le deuxième argument qui est thématifié et repris par un pronom clitique objet, position dite A4, alors qu'en position A1, il y a un pronom sujet (*on*). La position sujet syntaxique préverbale est donc à 100 % réalisée pour les références lexicales. Ces résultats sont à comparer avec ceux de Granfeldt (2003 : 111) qui constate « qu'il est très rare qu'un NSD apparaisse comme sujet de la phrase » et que « la position postverbale est en principe le seul contexte où ces apprenants produisent des NSDs. »<sup>56</sup>

<sup>56</sup> Il s'agit d'apprenants de français adultes suédophones.

Quatre sur six NSD en position A0 sont donc des sujets réels, thématiques, dans des constructions à présentatif, alors qu'il y en a de même 12 NSD comme sujets réels en position postverbale, (A2). Ces derniers NSD, dits *Pres. A2* dans le tableau 6.5, constituent pour les locuteurs des stades 1-2, 44% des références lexicales au total de ce genre. Les locuteurs du stade 3, de leur côté, n'ont pas de NSD du tout en position postverbale. Dans le contexte présenté pour l'exemple (6.11) ci-dessus, on peut voir un exemple *Pres. A2* :

(6.11') \*BER: *oui c'est cacahuète(s) oui.* <ah oui>.  
 %pos: Pres. A2

Les deux exemples suivants sont tirés d'un contexte A2 où les noms ont la fonction d'objet dans les propositions. Vu le nombre des occurrences en position *A2 c.o.d.*, à savoir 16, et ce, uniquement chez les locuteurs des stades 1-2, c'est le deuxième type des NSD de notre enquête, mais vu l'ensemble de références lexicales (*RLt*) de ces locuteurs, cela représente 20% de leurs références en position *A2 c.o.d.*

(6.17) (Contexte : \*INT: oui cultiver euh.)

(6.17a) \*BER: *voilà cultiver <oui > maïs +/.<oui>* (A9.a)  
 %pos: A2 C.O.D.

(6.17b) \*BER: *+, et puis cultiver cacao +/.* (A9.b)  
 %pos: A2 C.O.D.

(6.17c) \*BER: *+, et puis cultiver café.* (A9.c)  
 %pos: A2 C.O.D.

(6.18) (Contexte : \*CAR: en revenant au village +/.)

\*CAR: *+, bon, on prend quelque chose, des fois un morceau de taro ou bien une banane dépose sur la têt(e)[?] ou bien igname.* (S11.b)

%pos: A2 C.O.D.

%com: Plantes à tubercules comestibles, ce tubercule, ou la purée d'igname à l'huile de palme (Inventaire... 1988).

En réunissant les deux types de constructions en position A2 ( $\Sigma A2$ ), nous y trouvons 55% des NSD et donc seulement dans les productions des locuteurs aux stades 1-2. Mais cela ne fait que 26% de NSD par rapport à leurs références lexicales au total dans cette position, comme le montre le tableau 6.5.

Tournons enfin au plus grand type individuel des NSD, celui dit *Eell* pour 'expression elliptique', et où la position ne se détermine pas par rapport au verbe puisque les propositions en question en manquent. Le tableau 6.5 montre que les NSD de ce type représente 33% des cas de notre enquête, alors que chez les apprenants adultes examinés par Granfeldt (2003 : 113-114), 57% des NSD apparaissent dans les énoncés sans verbe. Par rapport aux références lexicales au total (*RLt*), les NSD en ellipse des locuteurs des stades 1-2 font pourtant 84% de leur production d'expressions elliptiques ! Pour le stade 3, c'est comme *Eell* qu'on trouve le deuxième NSD de leur production entière, donc pas intéressant de point de vue pourcentage.

Les expressions elliptiques sont souvent soit les réponses à une question posée par l'interlocutrice (« c'est quoi ça »), soit la reprise d'une entité déjà mentionnée par le locuteur lui-même ou bien une combinaison de ces deux types à la fois. Il s'agit de 65% des cas. Les exemples (6.19) - (6.22) servent à illustrer ce type d'expressions elliptiques. C'est (6.22) qui est la deuxième et dernière occurrence des NSD parmi les locuteurs avancés.

- (6.19) (Contexte : \*INT: <perasid c'est quoi ça ?> <sup>57</sup>)  
 \*BER: **&rasid, cacahuète(s)**. (S9.a.2)  
 %pos: Eell
- (6.20) (Contexte : \*BER: *vous connaît maïs ?* <oui >)  
 \*BER: **maïs ?** <mm.> (S18.c.5)  
 %pos: Eell
- (6.21) (Contexte : \*CAR: +, « *Allez y vous asseoir là+bas sous l'apatam* ». +<ah oui>)  
 (6.21a) \*CAR: **petit apatam comme ça.** <sup>58</sup> (S9.c)  
 %pos: Eell  
 (contexte: \*INT: mhm, c'est quoi ça, c'est c'est un c'est une ?)
- (6.21b) \*CAR: **petit apatam ?** (S9.c.1)  
 %pos: Eell
- (6.22) (Contexte : \*INT: et qu'est ce que vous ferez comme cuisine ?)  
 \*MAR: **cuisine ?** (A3.a)  
 %pos: Eell

Pour terminer cette section sur les positions, les expressions elliptiques restantes sont de caractère différent. Nous allons en montrer les deux occurrences où le nom sans déterminant est préposé de l'adjectif *même*, ainsi qu'une occurrence du référent *école* :

- (6.23) (Contexte : \*JEP: *bon c'est pourquoi j'suis venu en Côte d'Ivoire bon, j'ai fréquenté un peu à l' EPP de Lokodjro. <oui.> une école ivoirienne là +/. <oui.> tout près ici, à Yopougon là? <avec euh une éducation populaire? > avec une éducation, une éducation oui bon +/. <oui?> +, professionnelle oui bon +/. <oui.>*)
- (6.23a-b) \*JEP: +, **toujours même langue, même français** +<mm> +/. (S17.d)  
 (a) %pos: Eell  
 (b) %pos: Eell
- (6.23c) \*JEP: +, **école E.P.P. /lu/ le Lokodjro.** (S17.e)  
 %pos: Eell

Dans le corpus entier, i.e. même les parties des interviews hors Souvenirs et Avenirs, il y a chez JEP et d'autres locuteurs, beaucoup d'occurrences de noms qui manquent d'article mais où *même* semblent suffisant pour déterminer le nom.<sup>59</sup> Le référent *école* figure également un peu partout dans notre corpus comme NSD mais le plus souvent dans des expressions prédicatives du genre 'fait école'. Comme le fait noter Ploog (2002 : 118-119), cette expression complète semble référer à un concept plus qu'à une entité concrète. Malgré les précisions géographiques dans (6.23), JEP semble en effet plus concentré sur l'éducation qu'à l'établissement. Ploog (ibid.) cite un exemple de son corpus où *école* serait plutôt un renvoi à « un principe d'éducation » qu'à « l'établissement » qui « se trouverait, au contraire déterminé »: « jefè / **ekɔl** + koranik ». Notons aussi la détermination dans le contexte précédent de JEP : *bon, j'ai fréquenté un peu à l' EPP de Lokodjro et une école ivoirienne là.*

<sup>57</sup> L'interlocutrice n'a pas saisi 'un peu d'arachide' à cause de la prononciation que nous essayons de rendre en écrit ; '&rasid' doit être compris '(a)rachide'.

<sup>58</sup> Selon l'Inventaire (1988), construction légère qui sert d'abri.

<sup>59</sup> La préposition *derrière* semble également avoir un tel impacte, car les noms qui la suivent manquent systématiquement de déterminant. Lorsqu'il s'agit d'expressions de lieu, ces cas ne sont pas inclus dans notre analyse.

#### 6.3.4 Le degré d'activation

L'idée d'effectuer ce dernier genre de catégorisation sémantique des références nous est parvenue en étudiant la structure informationnelle des énoncés et l'importance de l'identifiabilité des entités dans la référenciation. Comme décrit dans 3.2, quelque chose qui compte pour les choix d'expressions linguistiques du locuteur est le statut *d'activation* des références. Au moment de l'énonciation, le locuteur présume qu'un référent est représenté mentalement chez le destinataire comme déjà *actif*, comme *accessible* ou comme *inactif* (voir aussi 5.3.2).

Pour exemplifier le degré d'activation, nous aimerions présenter deux exemples. Le premier est repris du contexte à (6.23) où le référent *E.P.P* est introduit dans une expression de lieu et en tant que telle pas pris en compte pour nos expressions référentielles. Sinon *E.P.P* est introduit ici et inactif dans le registre du discours. Le référent *école* est accessible, puisqu'il a été mentionné auparavant et qu'il est réactivé ici. Nous reprenons le contexte de (6.23) ci-dessous comme (6.23') :

(6.23') (Contexte : \*JEP: *bon c'est pourquoi j'suis venu en Côte d'Ivoire bon, j'ai fréquenté un peu à l' EPP de Lokodjro. <oui.> **une école** ivoirienne là +/. <oui> tout près ici, à Yopougon là? <avec euh une éducation populaire? > avec une éducation, une éducation oui bon +/. <oui?> +, professionnelle oui bon +/. <oui>*)

Outre que les référents qui sont accessibles parce qu'ils réapparaissent d'un degré antérieurement actif, les référents génériques sont accessibles pour le destinataire, comme dans (6.24). Le degré d'activation est codé dans %act.

(6.24) (Contexte) \*MAR: *parce que mon papa est métis en fait +/. <oui> +, ça fait que +/. +, bon il y avait des situations +/. +, devant lesquelles il réagissait carrément +/. <oui> +, comme un européen. bon ça faisait que +/.)*  
\*MAR: +, *quelque part **les gens** le mettait un peu à l'écart, +/.* (S3.b)  
%act: ACC (par GEN)

Le degré d'activation pour l'ensemble des références (*RLt*) produit des locuteurs de différents stades ne se distingue guère quantitativement en pourcentage. Les référents lexicaux sont plutôt souvent actifs, voire 123 (46%) sur les 265 références. En y ajoutant les référents accessibles qui atteignent le nombre de 51, soit 19%, les référents avec le trait de *+act* réunis font 66%. Les référents inactifs, autrement dit avec le trait de *-act*, sont attestés pour 34% (le nombre de 91) dans nos textes étudiés.

Dans l'analyse des NSD qui suit, les résultats obtenus pour l'ensemble des références lexicales serviront de comparaison. Les NSD sont prévus d'apparaître là où le locuteur présume que les référents sont actifs ou accessibles pour l'interlocutrice. Cette hypothèse est à contrôler dans le tableau 6.6 ci-dessous où sont présentés les résultats du degré d'activation pour l'ensemble des références, SN et NSD, ainsi que séparément.

Tableau 6.6 Le degré d'activation des noms sans et avec déterminant

Degré stade et locuteur	+act						-act			Total				
	ACTIFS >			ACCESSIBLES >			= Σ+act			INACTIFS				
	NSD	SN	% NSD	NSD	SN	% NSD	NSD	SN	% NSD	NSD	SN	% NSD	NSD	RLt
<i>stades 1 et 2</i>														
1 BER	14	24	37%	5	4	55%	19	9	68%	2	9	18%	21	58
1 EDG	4	8	33%	4	4	50%	8	12	40%	2	7	22%	10	29
1 VIC	5	6	45%	-	1	-	5	7	42%	-	2	-	5	14
2 CAR	2	8	20%	1	4	25%	3	12	20%	2	19	10%	5	36
2 EVE	-	2	-	1	-	100%	1	11	8%	4	6	40%	5	13
2 JEP	1	5	17%	2	3	40%	3	8	27%	-	5	-	3	17
Σ 1-2 %NSD	(26)	(53)	(33%) >	(13)	(16)	(43%) >	39	70	36%	10	48	17%	49	167
% sur RLt		(79: 47%)		(30: 17%)			109: 65%			58: 35%			167: 100%	
<i>stade 3</i>														
3 ERI	1	14	7%	-	7	-	1	21	5%	-	11	-	1	33
3 GEO	-	17	-	-	9	-	-	26	-	-	15	-	0	41
3 KON	-	4	-	-	1	-	-	5	-	-	3	-	0	8
3 MAR	1	7	14%	-	4	-	1	11	8%	-	4	-	1	16
Σ 3 %NSD	(2)	(42)	(5%) >	(0)	(21)	(0%) >	2	63	3%	0	33	0%	2	98
% sur RLt		(44: 45%) >		(21: 21%) >			65: 66%			33: 34%			98:	
<i>Tous</i>														
Σ Tous	(28)	(95)	(23%) >	(13)	(37)	(20%) >	41	133	24%	10	81	11%	51	265
% sur RLt		(123: 46%) >		(51: 19%) >			174: 66%			91: 34%			265: 100%	
% sur NSD		(28: 55%) >		(13: 25%) >			80%			20%			51: 100%	

**Légende :** +act : Références à un participant actif ou accessible dans le registre du discours ; -act : Référence à un référent inactif dans le registre du discours ; Σ +act : La somme des références aux traits actif et accessible. RLt : Références lexicales au total (SN + NSD).

Par les 80% de référents au trait +act, le degré d'activation comme trait significatif pour les NSD semble se vérifier dans une plus grande mesure que les autres traits examinés. Le manque de déterminant s'expliquerait par un haut degré d'activation des référents dans le registre du discours. Les référents sont connus et actifs textuellement par les propositions précédentes. Les deux occurrences uniques de NSD des locuteurs du stade 3 concernent des référents actifs. Quant aux locuteurs des stades 1 et 2, le tableau 6.6 montre que parmi le pourcentage de NSD calculé sur les références lexicales au total, les référents qui ont le trait accessible sont plus souvent utilisés comme NSD que ceux qui ont le trait actif, 43% vs. 33%.

Dans ce qui suit, c'est le trait +/-act qui constitue le centre d'intérêt, même si plusieurs exemples ont déjà été discutés sous d'autres aspects dans les sections précédentes. Il y aura des variations intra-locuteurs.

#### 6.3.4.1 NSD en contexte actif et introduit par un SN

Le NSD discuté dans les exemples suivants est toujours marqué en gras et le contexte d'introduction ou de maintien préalable du référent en question est souligné. Le trait d'activation est codé dans %act.

Dans (6.25), le référent est introduit par la locutrice elle-même et par un SN figurant dans une expression de lieu et dans du discours rapporté. Ensuite, le référent est maintenu comme NSD dans les expressions elliptiques qui ont les traits -spécifique et +comptable.

(6.25) (Contexte : \*CAR: +, « Allez y vous asseoir là+bas sous l'apatam ». <ah oui>)

(6.25a) \*CAR: **petit apatam** comme ça. (S9.c)

%act: ACT

\*INT: mhm, c'est quoi ça, c'est c'est un c'est une ?

(6.25b) \*CAR: **petit apatam** ? (S9.c.1)

%act: ACT

Certains énoncés de (6.26) ont déjà été exposés dans le chapitre 5, (5.10), à propos de l'interprétation du trait +/- comptable<sup>60</sup>. L'exemple montre que le référent (a)rachide a été introduit par un *Q SN*, analysé comme un tout par l'interlocutrice, 'pederasit', 'perasid', à cause du manque d'arrondissement des voyelles et du rapprochement à [s] au phonème /ʃ/. Le référent est ensuite maintenu comme *Q SN* et comme *poss SN*, avant d'apparaître comme NSD.

- (6.26 a-b) (Contexte : \*BER: *j'ai fait les <sa> [= champs] avec les <pè> [= boeufs], les moutons. <oui> jusqu'à quand je sors ce <sup>61</sup> matin, +/. +, puis je reste en brousse. un peu de &rasid [= (un) peu d'arachide] on me donne un peu de &rasid +/. +, pour met(tre) dans mon sac et puis d'eau, un peu d'eau dans le bidon. puis je bois ça en brousse. là quand jE a chaud +/. +, je bois de l'eau en brousse. et puis quand jE a faim +/. +, je mange mon &rasid. et puis je suis derrière moutons et puis les bœufs. <moi je comprends pas ça pede pederasit? &perasid. <perasid c'est quoi ça ?>*)
- \*BER: *&rasid, cacahuète(s)*. (S9.a.2)
- (a) %act: ACT  
%fra: DU ou LE
- (b) %act: INACT  
%fra: DU ou LE ou DES ou LES

BER change ainsi l'appellation de ce même référent en introduisant *cacahuète(s)*, réalisation qui sera comprise par l'interlocutrice. Malgré le statut inactif de l'expression dans sa nouvelle appellation, il apparaît comme NSD, dès l'introduction et dans deux maintiens consécutifs. Enfin, il est maintenu dans un *Q SN* et deux *poss SN* (cf. l'exemple 5.10 pour la suite). L'exemple (6.26) semble ainsi faiblement soutenir une explication de maintien en NSD pour un référent actif.

Dans (6.27) ci-dessous, nous ne savons pas s'il s'agit du même référent dans les deux références. Dans le premier contexte, *ignames* est introduit comme nouveau référent dans un SN au pluriel indéfini et a été considéré CMPT. Quand *igname* est mentionnée comme NSD, nous l'appréhendons comme référent à la rigueur accessible et avec le trait MASS. L'occurrence du NSD dans la proposition codée S11.b paraît pourtant drôle à la suite des deux autres SN.

- (6.27) (Contexte 1 : \*CAR: *et après quand les mamans viennent +/. +, elles travaillent jusqu'à +/. +, qu'e(lles) sont fatiguées +/. +, prenE un repos. <mhm> elles mettent des ignames <sup>62</sup> ou bien du taro au feu. <oui>*  
(contexte 2 : \*CAR: en revenant au village +/.)  
\*CAR: +, bon, on prend quelque chose, des fois un morceau de taro ou bien une banane dépose sur la têt(e) [?] ou bien **igname**. (S11.b)  
%act: ACC
- (6.28) (Contexte : \*INT: alors tu es tu est<sup>63</sup> allé à pied ou tu as pris un +/?  
\*EDG: *non j'ai pris, j'ai pris un petit diesel ca(r) +/. <oui> (S25.a)  
\*EDG: +, oui j'ai pris **car** pour veni(r). (S25.b)  
%act: ACT*

<sup>60</sup> L'arachide est considéré « non comptable au BE., To. et en C.I. 'Elle mange de l'arachide pendant le cours' » (Inventaire... 1988: 17).

<sup>61</sup> Confusion /sə / et /lə / ?

<sup>62</sup> « Nom générique des plantes à tubercules comestibles de la famille des dioscoracées. Par ext. Ce tubercule. » « (...) la purée d'igname à l'huile de palme' » (Inventaire... 1988 : 185).

<sup>63</sup> *est* : L'interlocutrice fait la liaison en prononçant un *t* bien audible.

%fra: UN ou LE : Spécifique ou générique ?

(6.28) montre qu'Edgar introduit le référent +comptable par un *indef SN*. Lorsqu'il reprend à peu près le même énoncé immédiatement après, le déterminant est omis. Il faut se demander, si dans l'introduction avec le SN, l'énoncé interrompu de l'interlocutrice y est pour quelque chose. Dans les exemples suivants, l'introduction se fait de façon complète par l'interlocutrice.

(6.29) (Contexte : \*INT: euh # bon alors je voudrais bien que vous me racontiez un souvenir d'enfance.)

\*ERI: *mhm, bon souvenir d'enfance euh ça ça se passait déjà dans les années quatre+vingt+deux euh quatre+vingt+quatre, quatre+vingt+quatre quatre+vingt+six, quatre+vingt+sept. (S1.)*

%act: ACT

(6.30) (Contexte : \*INT: et qu'est ce que vous ferez comme cuisine ?

\*MAR: *cuisine ? (A3.a)*

%act: ACT

(6.31) (Contexte : \*INT: oui, quand vous étiez petit alors c'était comment, vous pouvez me raconter une journée, ce que vous vous avez fait ?

\*VIC: *journée ? <oui > (S1.b)*

%act: ACT

Dans les exemples (6.29-6.31), les locuteurs répètent un référent proposé par l'interlocutrice dans son introduction au thème conversationnel. Les deux derniers cas ont une intonation montante dans la reprise. Pour ERI et VIC, les référents en question ne sont plus repris, tandis que MAR utilise le référent *cuisine* plusieurs fois dans la suite de la conversation et toujours comme *def SN*. Il s'agit alors de *la cuisine africaine* et *la cuisine française*. Les omissions du déterminant des exemples (6.29 - 6.31) semblent bien pouvoir dépendre d'un principe d'économie à cause des référents +actifs.

#### 6.3.4.2 NSD toujours ou en alternance avec SN - les domaines d'aliments et de travail/métier et l'activation

Ayant constaté ci-dessus que certains référents, exprimés comme NSD, apparaissent également comme SN dans d'autres références, chez le même locuteur, nous allons maintenant examiner les référents qui sont exprimés soit toujours comme NSD, indépendamment du trait +act, soit les alternances exprimant un référent particulier qui apparaissent chez plusieurs locuteurs. Il s'agit de références au domaine des aliments et à celui du travail et des métiers. Les occurrences de ces genres de références sont notées dans le tableau 6.7.

Tableau 6.7 Référents toujours NSD et alternance SN-NSD

Stade Loc.	<i>Toujours NSD : actif, accessible comme inactif</i>						<i>Alternance SN - NSD</i>	
	<i>maïs</i>	<i>manger</i>	<i>kabato</i>	<i>cacahuète(s)</i>	<i>aliments divers</i>	<i>métier/travail</i>	<i>aliments divers</i>	<i>métier/travail</i>
1 BER	4	4	3	3	5 référents (à 1 occ.)		<i>farine</i> 2 <i>le farine(s)</i> 3	
1 EDG		2			1	2 référents (1+2 occ.)	<i>le mil</i> 1 <i>petit mil</i> 1	<i>le gardiennage</i> 1 <i>gardiennage</i> 1
1 VIC							<i>le manger</i> 2 <i>manger</i> 1	<i>métier</i> 3 <i>le métier</i> 1
2 EVE						4 référents (à 1 occ.)		

Légende : Loc. : Locuteur ; occ. : Occurrence(s).

La plupart des NSD présentés dans le tableau 6.7 ont le trait +act. Certains ont pourtant été introduits antérieurement, également comme NSD, ou bien sont-ils inactifs dès l'introduction. BER est celui des locuteurs qui a le taux individuel le plus élevé de NSD (21/51). Ils concernent tous le domaine des aliments. Dans (6.32) ci-dessous, plusieurs de ces références sont exposées, mais nous mettrons l'accent sur le seul cas d'un référent qui existe chez BER en alternance NSD/SN, celui de *farine*.

Les expressions nominales référentielles dans (6.32) sont soulignées et les occurrences référentielles de 'farine(s)' sont en gras. Dans cette suite d'énoncés, BER veut expliquer ce que c'est que le 'kabato'.

- (6.32) \*BER: *nous en Afrique on mange &kabato. <c'est quoi ça ?> &kabato ? <c'est quoi ?> c'est +... (BER rit) c'est c'est manger chose(s) +/.<sup>64</sup> c'est manger mir.<sup>65</sup> vous connaît mir ? <oui> vous connaît maïs ? <oui> maïs ? <mm> voilà. <oui> (S18.c- c.6)*
- %typ : MASS : 6 occurrences  
 %act: +act : 6 occurrences
- \*BER: *maïs c'est fait en farine. <ah oui><sup>66</sup> (S18.c7)*
- %typ : MASS  
 %act: +act
- %com: Introduction de *farine* dans une expression non-référentielle
- \*BER: *ça c'est en farine. <mhm.> (S18.c.8)*
- %com: Maintien de *farine* dans une expression non-référentielle
- \*BER: *quand c'est bouilli +/. +, on met maintenant **LE farine(s)**. <oui> quand on met **LE farine(s)** +/. (S 18.c.10.a-b - 18.c.11.a)*
- %typ : CMPT : Sous-espèces ? 2 occurrences.  
 %act : +act : 2 occurrences
- \*BER: *+, on met **farine** beaucoup. (S18.c11.b)*
- %typ: MASS ?  
 %act: +act
- \*BER: *parce que c'est seulement c'est **LE farines de maïs** seulement que on fait avec ça. <ah oui> (S18.c.18.b)*
- %typ: CMPT ou MASS ?  
 %act : +act
- \*BER: *même ici mais moi je mange je mange **farine de maïs** hein. (S18.c19.b)*
- %typ: MASS ?  
 %act : +act

*farine* est introduit et maintenu une première fois dans une expression estimée non-référentielle. Dans ce cas particulier, plutôt que par le trait d'activation, l'alternance NSD/SN semble s'expliquer comme suit : L'article apparaît lors de la transposition du nom massif en sous-espèces comptables.

Dans la production d'EDG, *manger* manque deux fois de déterminant et ce, en alternance avec *mil* qui apparaît comme SN dans l'introduction et ensuite comme NSD, comme le montre (6.33).

<sup>64</sup> le *manger* est interprété dans le sens de 'nourriture' ou 'cuisine'.

<sup>65</sup> *Mil* prononcé 'mir'. « Terme générique désignant plusieurs graminées cultivées qui constitue la base d'alimentation dans les régions de la savane » (Inventaire... 1988). *mir* est le deuxième élément d'un SN complexe et est introduit ici.

<sup>66</sup> 'être (fait en farine)' fonctionne comme un verbe locatif ou d'existence construit avec un complément prépositionnel (cf. Riegel et al. 1994 : 238-239). Nous ne prenons pas l'expression en compte, mais le référent est tout de même introduit ici.

- (6.33) (Contexte 1 : \*INT: oui # et qu'est ce que tu as fait, une fois que tu as arrêté l'école, qu'est ce que tu as fait? \*EDG: *quand j'ai arrêté à l'école +/. +, j'ai fait labourer chez moi. <tu as fait?> labourer. <c'est quoi ça?> c'est cultiver, +<ah c'est cultiver> oui oui. +<oui> /Z/'ai cultivé avec ma maman. <oui, qu'est ce que +/.> une fois quand j'ai grandi +, j'ai fait le, on /ch/ème [= sème]. on creusE le trou comme ça +/.)*
- (6.33a) \*EDG: +, on met le mil +/. +<ah oui> +, jusqu'à ça va grandi(r) +/. (S6.b)  
%act: INACT
- (6.33b) \*EDG : ça rend des petits trucs comme ça. <ah oui> bon pendant deux jusqu'à six mois comme ça <mhm> ça peut veni(r) **manger**. (S8.a)  
interprét.: '...bon, au bout d'une période de deux à six mois, ça peut devenir de la nourriture.'  
%act: ACC (I: comme V (= verbe) prop. S6.d)  
(contexte 2 : (\*EDG : +, et puis ça va pousser grandi(r) comme ça +/.)
- (6.33.c) \*EDG: +, et puis ça fait **petit petit mil comme ça**,<sup>67</sup> +<mhm> comme les fruits. (S17.)  
%act: ACC

En introduisant le référent *mil*, EDG l'exprime donc préposé de l'article défini, ce qui paraît en soi non standard pour un nouveau référent, mais tout de même, c'est un SN. Il est en train d'expliquer à l'interlocutrice ce que c'est que 'labourer'. Il s'agit donc d'une situation généralisée. Notons également *on creusE le trou*, avec le déterminant pour marquer le défini et le singulier, dans la proposition immédiatement avant *le mil*. (6.32a). Quand ce référent est changé en *manger*, comme montré dans (6.33b), et quand il est réintroduit comme *petit petit mil comme ça* (6.33c), il n'y a plus de déterminant.

Par (6.34) et l'alternance en référant à *manger* chez VIC, on aborde également le deuxième domaine de sujet de conversation : celui du travail et des métiers.

- (6.34) (Contexte 1 : \*INT: c'était quoi alors, c'était quoi comme travail ? \*VIC: *eh, si c'est, si c'est, je suis le cousinier +/.* )
- (6.34a) \*VIC: +, je fais **le manger**, <oui.> oui. (S3.b)  
%act: INACT  
(contexte 2 : \*INT: pour, pour les autres familles aussi ?)
- (6.34b) \*VIC: *non, je fais pas le manger pour le +/.* (S4.a)  
%act: ACT
- (6.34c) \*VIC: +, je fais **manger** pour le patron, <ah pour le patron> pour le patron. (S4.b)  
%act: ACT

La présence de l'article dans l'introduction et l'absence de l'article dans les maintiens et les réintroductions des référents *manger* et *mil* indiquent, à notre avis, que le degré d'activation compte pour l'emploi des déterminants. Dans (6.33) et (6.34), EDG et VIC marquent les référents inactifs par l'article défini et lorsque les référents sont activés dans le registre du discours, il n'y a plus besoin d'article. Mais ce n'est pas un argument qui fonctionne pour (6.34b).

Dans (6.16), nous avons montré l'occurrence du SN *le métier* chez VIC, au bout de plusieurs références comme NSD. Cet exemple est repris ci-dessous comme (6.35) :

<sup>67</sup> 'petit mil': Variété de mil précoce à petits grains (Inventaire... 1988).

- (6.35a-e) (Contexte : \*INT: oui, et maintenant qu'est ce que vous faites comme métier?)
- (6.35a) \*VIC: *métier?* < est-ce que vous travaillez comme comme, avec quoi?> (S7.a)  
%act: ACT - reprise d'après l'interlocutrice
- (6.35b) \*VIC: *eh métier?* <qu'est ce que vous vous +/-?> (S7.b)  
%act: ACT - reprise
- (6.35c) \*VIC: *je n'ai pas de beaucoup mais motier +/-.* (S7.c)  
%act: ACT
- (6.35d-e) \*VIC: +, *métier c'est c'est le c(u), c'est le le cuisinier c'est le métier.* (S7.d)  
(d) %act: ACT  
(e) %act: ACT

Comme suggéré antérieurement, le SN *le métier* en fin de série de (6.35) peut être le résultat d'une autocorrection plutôt que de relever du degré d'activation.

Chez EDG dans (6.36) ci-dessous, le référent *gardiennage* est introduit par un SN défini :

- (6.36a) (Contexte : \*INT: dans dix ans oui, qu'est ce que tu vas faire ? \*EDG: *jusqu'à dix ans ?*  
<oui.>  
\*EDG: *mais c'est le gardiennage.* (A1.b)  
%act: ACC (par la situation)

Dans une proposition intermédiaire, le référent d'une hiérarchie supérieure ('travail' ou 'métier') apparaît comme NSD nié, (6.36b) :

- (6.36b) \*EDG : *mais je n'ai pas métier.* (A3.b)  
%act: ACC (contextuellement)

De la suite d'énoncés intéressante, *gardiennage* est actif dans le registre du discours et ce référent est maintenu en tant que NSD :

- (Contexte : \*INT: non? \*EDG: *oui, donc ça plaît pas +/- +, mais comment je va fai(re)?* <oui>
- (6.36c) \*EDG: *je connais rien l'autre travail encore.* <oui oui> (A5.)  
interprét. : 'pas d'autre métier' ?  
%act: ACT
- (6.36d) \*EDG: *c'est gardiennage seulement +/-.* (A6.a)  
%act: ACT  
interprét. : 'c'est seulement le gardiennage (que je pourrai faire)'.

Pour résumer ce qu'il en est du statut SN/NSD du lexème *travail* chez EDG et le degré d'activation, il y a 5 occurrences. L'introduction a été faite par le verbe et par le contexte, avant le début de l'extrait présenté ci-dessous (l'exemple a déjà servi sous d'autres aspects discutés). La première mention du nom *travail* se fait par un NSD qui, comme proposé antérieurement, est déterminé par *là* postposé pour référer anaphoriquement à ce que représentait pour lui le travail de la terre au Burkina et pourquoi il est parti chercher du travail en Côte d'Ivoire. Nous avons catégorisé le degré d'activation de (6.37a) comme accessible.

Le deuxième maintien de la référence, donc avec le degré d'actif, se fait par ce qui semble un SN indéfini au pluriel (6.37b). Les deux occurrences de *travail* ont donc le trait *+act*. À cause de la présence de l'article préposé dans (6.37b) et que la voyelle ressemble plus à *des* qu'à *du*, nous avons conclu que la différence entre les deux réalisations s'explique mieux par les traits de spécificité (+/-spec) et de type de participant (+/-cmpt) que par le degré d'activation.

- (6.37a-b) (Contexte1 : (\*INT: oui, alors quand, pourquoi tu es allé en Côte d'Ivoire? [= rire] \*EDG: [= rire] *parce que quand j'ai fait ça +/. <oui> +, la pluie là ça tombe pas bien. <oui>*)
- (6.37a) \*EDG: *et puis **travail là** c'est du(r).* <oui> (S23)  
 %act: ACC (contextuellement, cf. l'exemple (7:20)).  
 %fra: CE ?
- (6.37b) (contexte2 : \*EDG: *donc c'est ça qui m'a chauffé +/. <oui> +, j'ai sorti +/. <oui> +, commencé à chercher des travail(s) des choses comme ça, <oui> oui.* (S24.c)  
 \*EDG: +, commencé à chercher des travail(s) des choses comme ça, <oui>  
 %act: ACT  
 interprét.: 'des petits boulots'

Même si certaines des trois occurrences restantes du référent *travail* chez EDG ont déjà été présentées, elles sont reprises dans (6.38) avec davantage de contexte :

- (6.38a-c) (Contexte1 : \*INT: ça te plaît bien comme, comme travail ? \*EDG: *mais ça plaît pas bien +/. +, mais je n'ai pas métier. <non?> oui, donc ça plaît pas +/. +, mais comment je va fai(re) ? <oui.>*)
- (6.38a) \*EDG: *je connais rien l'autre travail encore.* (A5.)  
 %act: ACT  
 interprét. : 'pas d'autre métier' ?  
 %com: Q SN \*  
 (contexte 2 : <oui oui> \*EDG: *c'est gardiennage seulement +/. +, moi je le connais, voilà. <oui>*)
- (6.38b) \*EDG: *donc je ne veux pas +/.*  
 \*EDG: +, *changer le travail.* <non> non. (A7.b)  
 %act: ACT  
 %com: def SN \* : 'le travail' \* (de travail = c.o.i.)  
 (contexte 3 : \*INT: et ta femme, qu'est ce qu'elle fera dans dix ans, tu crois? \*EDG: *lui fait rien. <non?> oui, elle fait rien. <elle, tu crois pas qu'elle va trouver quelque chose?> oui mais si elle a trouvé quelque chose +/. +, pour vendre comme ça +/. <oui> +, elle peut débrouiller ça. <oui>*) mais pour aller travail<sup>68</sup> +/. +, *comme ce que nous on fait là +/. +, elle peut pas fai(re) ça. <elle pourra pas travailler comme bonne ?> voilà +/. <comme bonne mais elle peut pas +/? +, comme bonne comme ça, elle peut fai(re), <oui> voilà. <oui> elle peut fai(re), bonne +/.*
- (6.38c) \*EDG: +, *mais [= rire] mais pour nous **travail là** c'est du(r).* (A12.b)  
 %act: ACT  
 (contexte4 : \*INT: oui c'est dur. \*EDG: *donc voilà, elle peut pas fai(re) ça, <non> voilà.*)

(6.38) montre, tout comme (6.37), que les occurrences du référent *travail* chez EDG ont toujours le trait +act et le nom *travail* est actualisé avec différents moyens de détermination non-standard qui semblent plutôt dépendre des traits de spécificité et de type de participant que du degré d'activation.

Le dernier exemple du domaine travail/métier a été tiré d'EVE, qui tout comme BER pour les aliments, omet systématiquement les déterminants devant les noms qui réfèrent à ce domaine-là, (6.39) :

<sup>68</sup> *aller travail* est une expression prédicative, et non pas pris en compte, mais en dehors de cela, nous l'interprétons *travail* comme verbe. Manessy (1994a) fait remarquer une confusion des catégories syntaxiques, entre autre pour les noms et les verbes *travail/travaille/travaille*, ce qui est attesté par ailleurs dans notre corpus.

- (6.39) (Contexte : \*INT: oui très bien, et qu'est ce que tu voudras faire après, dans dix ans par exemple, qu'est ce que tu voudras faire ?)
- (6.39a-b) \*EVE: *bon, soit commerce ou bien travail chez quelqu'un comme ça +/-*.  
 <oui .> +, *comme je le fais actuellement*. (A1.a -1.b)
- (a) %act: INACT
- (b) %act: ACC (par la situation)

Les réponses fournies par EVE à la question de l'interlocutrice sur les activités envisagées dans l'avenir tournent aussitôt au domaine travail/métier dont *commerce* est un référent inactif et exprimé par un NSD tout aussi bien que le référent *travail* qui à son tour est accessible de par la situation, puisque, au moment de l'interview, l'interlocutrice se trouve devant EVE dans la famille où elle travaille. Ceci s'exprime également dans la proposition suivante (A1.b).

Dans cette partie, nous avons présenté des cas où les NSD semblent figurer indépendamment du trait +/- actif. Ces références concernent les domaines d'aliments et de travail/métier et les locuteurs sont ceux de bas niveau, plus particulièrement nos analphabètes.

#### 6.3.4.3 NSD et les référents inactifs

Les résultats quantitatifs présentés dans le tableau 6.6 ont montré que 10 des références, soit 20%, ne s'expliquent pas par le principe d'activation, car les référents de ces NSD ont le trait inactif. Six des NSD qui renvoient aux référents inactifs ont déjà été traités dans la partie précédente, en tant que référents appartenant aux domaines d'aliments et de travail/métier dans la production des locuteurs de bas niveau. C'est pour cela que dans cette partie, nous relevons les quatre cas qui restent des NSD au trait inactif.

Les exemples (6.40-6.43) avec les référents inactifs sont difficiles à expliquer. À l'exception du premier exemple, les noms utilisés sont comptables mais, semble-t-il, de spécificité et de nombre indéfinis, sauf pour (6.43). Les locuteurs essaient sans doute de rendre accessibles les référents de par la situation, mais cela ne semble pas très réussi. Aussi ces propositions se retrouvent-elles chez les locuteurs des stades bas et intermédiaires.

- (6.40) (Contexte: \*CAR: *arrivées là+bas les mamans prépa(rent), on mange +/-*. ah oui> *et on se repose pas +... c'est l'amusement encore +/-*. <ah oui>
- \*CAR: +, *tapage jusqu'à on retourne à quatorze heures trente*. (S31.b)
- %typ: MASS
- %spc: -spec (état habituel)
- %act: INACT

Étant donné que le NSD dans (6.40) apparaît dans une expression elliptique, l'omission ne frappe pas trop et pourrait facilement s'imaginer également dans un petit récit oral du français populaire en France. C'est le cas inverse pour l'exemple suivant de CAR. Dans le français de France, on s'attend catégoriquement à y trouver l'article indéfini. Il s'agit dans (6.41) toujours d'une journée habituelle et de sauter à l'élastique. Nous ne savons pas si la référence renvoie à l'existence occasionnelle d'un ou de plusieurs élastique(s) quelconque(s) ou particulier(s). *là* pourrait-il y avoir une fonction de déterminant ? Même si ce n'est pas exclu, nous sommes plutôt en faveur d'une interprétation simplement locative :

- (6.41) (Contexte : \*CAR: *et bon des fois à la récréation, on saute, +, on joue un peu.*)  
 \*CAR: *des fois il y a élastique là +/.* (S27.a)  
 %typ: CMPT  
 %spc: -spec ?  
 %act: INACT

Dans son récit de récolte agricole du mil, EDG prononce les propositions rendues ci-dessous. L'occurrence du NSD dans (6.42) nous semble difficile à expliquer, ne serait-ce que pour le trait de spécificité, et peut-être le nombre, indécis.

- (6.42) (Contexte : \*EDG: +, *et puis ça va pousser grandi(r) comme ça +/.* après/t/ *on coupe ça.* <ah oui>)  
 \*EDG: *on va aller met sac(s) là+bas +/.* (S19.)  
 %typ: CMPT  
 %spc: -spec ? (des sacs (dans lesquels on met la récolte) ?)  
 %act: INACT  
 interprét. : '...après on coupe ça ... on va le mettre dans le sac qu'on a apporté' [?]

Le dernier exemple d'un NSD pour référer à un référent inactif nous paraît encore plus étrange. Outre le fait qu'EVE introduit un nouveau référent, celui-ci semble être au singulier et spécifique.

- (6.43) (Contexte 1: *et une fois j'ai fait ça +, et j'suis allée en classe +/.*)  
 \*EVE: +, *et déposE balai +/.* (S7.c)  
 %act: INACT  
 %spc: +spec (il semble s'agir d'un balai particulier)  
 %typ: CMPT  
 interprét.: 'Et une fois que j'ai fait ça (= l'école buissonnière), et que je suis rentrée en classe déposer (ou : 'et j'ai déposé') un balai que j'avais pris' ... ?  
 (contexte 2 : +, *il y a un serpent qui a craché dans mes yeux.*)

#### 6.3.4.4 Résumé sur les NSD et le trait d'activation

Dans l'analyse quantitative, c'est le trait +actif, attesté pour 80% des occurrences, qui tend à indiquer la contrainte la plus importante pour que la référence puisse se faire par un NSD. Un critère qui soutiendrait un tel argument est également le fait que chez les locuteurs du stade 3 et la plupart du temps du stade 2, l'introduction du référent s'est faite par un SN, de la part du locuteur même ou de la part de l'interlocutrice. Le contexte est souvent elliptique, c'est-à-dire dans des énoncés sans verbe, et l'omission peut s'expliquer par un principe d'économie.

L'analyse qualitative a pourtant également montré qu'un nombre pas négligeable des référents, en particulier des domaines des aliments et du travail/métier, et chez les locuteurs du stade bas, sont exprimés comme des NSD, indépendamment du trait de +act.

#### 6.3.5 Les traits proéminents des NSD en corrélation

Une analyse quantitative sur les traits différents des NSD corrélés ensemble montre que parmi les 28 NSD en position postverbale, 17, soit 61%, ont les traits MASS, -spec et +act. Pour l'ensemble des positions, ces mêmes traits vont pour 24, soit 47% des NSD au total. À la deuxième place avec 16 occurrences, les NSD ont les traits CMPT mais toujours -spec et +act.

## 6.4 Résumé et remarques sur les références lexicales

Notre analyse des références lexicales a montré qu'il y a des différences dans les usages de référenciation entre les locuteurs des stades bas et intermédiaire et ceux du stade avancé. Ces différences sont établies aussi bien dans la fréquence d'utiliser ou non des noms sans déterminant (NSD) dans les expressions référentielles, que, lors des SN, dans la fréquence de trouver le 'bon' déterminant correspondant aux usages du français standard.

Pour l'ensemble des références lexicales étudiées, l'analyse quantitative a montré que le déterminant est présent dans plus de 80% des cas et s'exprime le plus souvent par l'article défini, 28%. L'analyse sémantique effectuée sur l'ensemble des références lexicales a montré que les types de référents sont plus souvent -animés que +animés, à un taux à peu près similaire +/- comptables, mais à un taux nettement plus élevé -comptable chez les locuteurs des stades 1 et 2 que chez ceux du stade 3. Les référents ont le trait +spécifique un peu plus souvent que -spécifique et le trait +actif plus souvent (65%) que -actif.

Légèrement au-dessus des SN préposés par l'article indéfini, le taux des NSD atteint la deuxième place la plus fréquente des références lexicales, 19%. Les NSD ne se retrouvent pratiquement que chez les locuteurs les moins avancés. Dans la production des locuteurs analphabètes, ils s'élèvent à un pourcentage allant de 34 à 38 des références lexicales utilisées. Les deux autres locuteurs du stade 2, avec les pourcentages 14 et 18, ainsi que les rares occurrences de NSD des locuteurs du stade 3, ont néanmoins contribué à déterminer les contextes et les positions propices pour l'apparition d'un NSD.

En FS, le déterminant omis dans nos références lexicales examinées aurait très souvent pu être LE et assez souvent DU. Ceci correspond avec le type de participant le plus souvent utilisé pour les NSD, à savoir avec les traits -animés -comptables, ainsi qu'avec le statut de spécificité où prédomine le trait -spécifique. Ce dernier trait a pourtant parfois été délicat à déterminer.

Par l'examen des positions syntaxiques des NSD, nous avons découvert que les énoncés sans verbe constituent un contexte privilégié pour leur apparition. C'est dans un tel contexte qu'on trouve l'une des deux occurrences des locuteurs du stade 3 et plusieurs de celles des locuteurs du stade 2. Dans les énoncés avec un verbe (y compris les constructions à présentatif), l'on trouve la majorité des NSD en position postverbale. Un petit nombre de NSD existe dans des thématizations à gauche mais dans aucun des cas, en position préverbale sujet canonique, position A1. On trouve par contre 11% de références lexicales au total, donc uniquement des SN, dans la position A1, aussi bien calculé sur les locuteurs des stades 1-2 que pour les locuteurs ensemble.

Les résultats résumés jusqu'ici soutiennent bien les prédictions relevant des facteurs d'ordre typologique dans l'introduction à ce chapitre. Les NSD apparaissent le plus souvent dans des structures non-marquées par rapport aux langues du monde et/ou dans celles de(s) L1 : le générique, la quantité partitive ou l'indéfini non-spécifique. Il y a aussi la contrainte négative : pas de NSD en position préverbale sujet.

L'influence d'ordre typologique semble en effet prédominante, même en prenant en compte le dernier trait sémantique examiné, celui du degré d'activation. Quantitativement, nous avons pu constater que dans 80% des NSD, les référents ont le trait +actif. Ce sont dans deux domaines thématiques que prospèrent particulièrement les NSD et ce, surtout dans la

production des locuteurs analphabètes. Les référents des domaines aliments et travail/métier apparaissent pratiquement toujours en tant que NSD, que le référent soit actif ou non. Comme les introductions des nouveaux référents sont bien moins nombreuses que les maintiens et se font d'ailleurs parfois hors des textes analysés, il est normal de trouver plus de références au trait +actif. Si une certaine alternance NSD/SN dans ces domaines thématiques peut parfois se constater, le déterminant en alternance n'est pas systématiquement présent pour marquer un référent inactif (inconnu) et même s'il en soit ainsi, le déterminant choisi est souvent LE. Ceci soutient l'hypothèse d'une surutilisation de l'article défini que nous avons mis en note au début du chapitre.

Par contre, chez les locuteurs des stades 2 et 3, les NSD apparaissent plutôt en alternance avec des SN : Un référent inactif est apparu comme expression nominale avec un déterminant (SN) à l'introduction, alors qu'au maintien du même référent, celui-ci est actif et réapparaît en tant que NSD. Le SN introduisant peut être prononcé par le locuteur lui-même ou par l'interlocutrice. Les NSD pourraient ainsi également s'expliquer par un principe d'économie général ou bien par le principe de redondance qui caractérise également par exemple la L1 le baoulé.

Pour terminer notre analyse des références lexicales, nous avons mis en corrélation les différents traits examinés. Il s'y avère qu'environ la moitié des NSD ont les traits -comptable, -spécifique et +actif. Notre conclusion sera que les omissions de déterminant dépendent de la substitution de structures non-marquées en L1 à des structures marquées en français standard, mais en interaction avec des principes généraux d'économie.

## 7. Les références pronominales

Cette deuxième analyse porte sur les références pronominales produites par les locuteurs abidjanais dans les mêmes textes que pour les références lexicales, *Souvenirs* et *Avenirs*. Au centre d'intérêt de cette analyse, il y a le deuxième phénomène d'omission de mots fonctionnels qui nous sert d'objet d'étude, celui des pronoms sujets nuls (désormais *SujNul*). Lors des premières analyses du corpus, nous avons hésité devant le choix de qualifier les occurrences de *SujNul* comme des erreurs de production ou comme des véritables omissions. Car à notre séant, les *SujNul* n'ont pas reçu beaucoup d'attention dans les travaux sur le français d'Abidjan, avant ceux de Ploog vers la fin des années 1990, sauf pour les constructions de séries verbales, comme décrit dans 3.4.1.

Étant donné les résultats obtenus de l'analyse sur les déterminants, on pourrait prévoir de trouver un taux d'omission plus élevé de *SujNul* chez les locuteurs de bas niveaux que de niveau avancé. Si c'est le cas, nous pouvons prévoir, comme pour l'omission du déterminant, que des structures existantes de L1 ont été transférées à la variété locale de français, en combinaison avec des principes d'économie. Par les faits rapportés dans la littérature existante, nous prévoyons trouver les *SujNul* dans le contexte de séries verbales ainsi que dans d'autres contextes que nous allons discuter dans ce chapitre.

Nous commençons par un résumé des définitions et délimitations qui ont déterminé notre analyse. Ensuite, il y a un compte rendu de la distribution des pronoms aux niveaux syntaxique, sémantique et discursif, pour situer les *SujNul* parmi les tendances générales des références pronominales. Cette distribution est mise en rapport avec les principes référentiels généraux et avec l'emploi standard vs. non-standard en français.

Troisièmement, pour vérifier les influences locales possibles, nous mettons nos résultats en rapport avec les données connues à propos des pronoms dans la L1, le baoulé, et dans le français populaire d'Abidjan des travaux antérieurs. En fin de chapitre, nous discutons nos occurrences de *SujNul* et les résultats obtenus.

### 7.1 Définitions et délimitations

Les référents du discours, selon Lambrecht (1994 : 74), sont soit des entités, soit des propositions. Syntactiquement, les référents du discours sont exprimés en catégories d'argument, telles que syntagmes nominaux, (les *références lexicales* que nous traitons dans le chapitre 6), pronoms et différents genres de phrases subordonnées fléchies ou non-fléchies (cf. Lambrecht 1994 : 75-76).<sup>69</sup> De même que les expressions qui dénotent les entités, celles des propositions peuvent être emmagasinées dans le registre et ensuite servir d'arguments d'un prédicat. Les référents propositionnels peuvent être exprimés par différentes sortes de phrases subordonnées ou par des pronoms. Comme nous ne nous intéressons qu'aux entités,

---

<sup>69</sup> Lambrecht (1994 : 75-76) mentionne également parmi les référents du discours certains syntagmes adverbiaux (ceux qui réfèrent aux circonstances d'une prédication). Il ajoute aussi que les référents du discours ne s'expriment pas normalement dans les propositions qui servent de prédicat. Ces derniers ne dénotent par définition pas les référents du discours mais les attributs d'argument ou les relations entre arguments. Comme indiqué antérieurement, nous avons délimité notre étude à ne pas prendre en compte ces genres de référents, à savoir les expressions de temps et de lieu, soit les circonstancielles, et les expressions prédicatives.

les référents propositionnels, le plus souvent exprimés par *ça* dans nos textes, n'ont pas été pris en compte. Si une phrase subordonnée constitue en soi un argument à la principale, ce n'est pas là notre unité d'analyse. Notre unité est celle de la proposition. Dans un énoncé multipropositionnel, au niveau syntaxique inférieur, la proposition de la subordonnée peut avoir des références pronominales explicites ou implicites (des réalisations zéro).

Les *références pronominales* correspondent pour nous aux expressions qui ont un « codage pronominal », selon Lambrecht (1994: 96). Le terme de codage pronominal doit s'interpréter au sens large et s'applique aux pronoms disjoints (« free ») et conjoints (« bound »), aux affixes flexionnels et aux réalisations (« instantiations ») zéro d'arguments. Toute expression non lexicale d'un référent est considérée pronominale. En ce qui nous concerne, les références pronominales se constituent ainsi de pronoms, clitiques ou toniques, et de réalisations zéro d'un argument.

## 7.2 L'analyse aux niveaux syntaxique, sémantique et discursif

### 7.2.1 La distribution des références pronominales au niveau syntaxique

Afin de déterminer la fréquence des pronoms sujet dans les textes, nous avons fait un inventaire sur les fonctions syntaxiques de l'ensemble des références pronominales. Cette distribution est à consulter dans le tableau 7.1 ci-dessous. Ensuite, chaque sorte de fonction sera illustrée par un commentaire et un exemple dans le même ordre que celui du tableau :

Tableau 7.1 Fonctions syntaxiques

St. 1-2 Texte	BER		EDG		VIC		CAR		EVE		JEP		$\Sigma$ 1-2	St. 3 Texte	ERI		GEO		KON		MAR		$\Sigma$ 3
	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A			S	A	S	A	S	A			
SUJ	58	17	35	21	18	9	69	10	19	8	34	16	314	SUJ	34	3	21	32	6	11	7	10	124
OBJ	10	1	6	5	-	-	9	-	2	-	5	2	40	OBJ	9	1	4	15	1	3	3	-	36
THEM	5	2	1	2	-	-	2	-	2	-	2	3	19	THEM	2	1	-	-	4	2	-	-	9
SR	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	SR	2	-	-	-	1	-	1	-	4
0suj- I	1	10	2	3	-	1	6	-	1	-	2	6	32	0suj-I	6	1	1	3	1	1	-	1	14
0suj- P	-	-	-	-	-	-	4	-	1	-	-	1	6	0suj-P	-	-	-	-	-	-	-	-	-
0suj-V	-	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	2	0suj-V	1	-	-	-	-	-	-	-	1
SujNul	1	-	4	-	-	-	3	-	1	-	-	-	9	SujNul	-	-	-	-	-	1	-	-	1
$\Sigma$ 1-2	76	30	48	31	18	10	93	10	28	8	43	28	423	$\Sigma$ 3	54	6	26	50	13	18	11	11	189

Légende : *St.* : Stade(s) ; *S* : Souvenirs ; *A* : Avenirs ; *SUJ* : Sujet ; *OBJ* : Objet ; *SR* : Sujet réel (sujet logique) ; *THEM* : Thématization (dislocation) ; *0suj- I* : Réalisation obligatoire d'un référent zéro devant un infinitif ; *0suj- P* : Réalisation obligatoire d'un référent zéro devant un participe ; *0suj- V* : Réalisation d'un sujet zéro lors d'une coordination de deux verbes fléchis ; *SujNul* : Omission non standard du pronom sujet devant un verbe fléchi.

La fonction syntaxique la plus utilisée pour les références pronominales est celle du sujet grammatical de la proposition. Il s'agit de 72% des références pronominales au total. Dans l'exemple suivant, (7.1), il y a deux propositions, chacune avec le pronom sujet le plus courant dans les textes - étant donné qu'il s'agit d'interviews - le pronom clitique (**C**) référant à la première personne au singulier (**1s**). Nous nous intéressons pour commencer surtout à la fonction syntaxique codée dans %fct, mais pour ces exemples, l'étiquetage entier est exposé (type de participant dans %typ, position syntaxique dans %pos et degré d'activation dans %act), pour les catégorisations qui seront traitées ensuite. Le pronom discuté sera toujours en gras.

(7.1) \*EVE: *donc quand j'étais petite +/.*

%typ: PERS C1s  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT  
 \*EVE: +, *j'étais très bandite..*  
 %typ: PERS C1s  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT

Les références pronominales qui ont la fonction objet dans les propositions sont au nombre de 76, à savoir 12 %. Dans (7.2), nous donnons un exemple, lui aussi caractéristique, d'un pronom en fonction d'objet. L'occurrence est précédée d'un pronom sujet clitique à la 3<sup>e</sup> p. au singulier, masculin (**C3s M**) :

(7.2) \*JEP: *bon il **me** dit donc au CM CM2, « bon c'est pas possible » [= rire].*

%typ: PERS C3s M  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT  
 %typ: PERS C1s  
 %fct: OBJ  
 %pos: A4  
 %act: ACT

Les pronoms toniques (**T**) thématifiés (**THEM**) ont 28 occurrences dans les textes et font ainsi à peine 5% des références pronominales au total. Plusieurs thématifications avec un pronom tonique sont repris par un pronom de rappel (**PRrap**). Notre prochain exemple appartient à un petit nombre de thématifications qui n'ont pas de pronom de rappel, au moins pas directement après :

(7.3) \*ERI: *euh bon **moi**, c'est qui m'a / ce qui a valu mon salut c'est que, bon j'ai eu des amis qui hein, qui m'ont appelé, hein +/.*

%typ: PERS T1s  
 %fct: THEM  
 %pos: A0  
 %act: ACT  
 %typ: PERS C1s  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT  
 %typ: PERS REL qui  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT  
 %typ: PERS C1s  
 %fct: OBJ  
 %pos: A4  
 %act: ACT

Il n'y a que cinq occurrences de pronominaux en fonction de sujet réel (ou sujet logique), **SR**. Un tel exemple, introduit par une construction de focalisation (**FOCAL**), est donné dans (7.4) ci-dessous :

(7.4) \*MAR: +, *et puis il y a **beaucoup** quand même qui vont à l'école +/.*

%typ: FOCAL ilya qui  
 %typ: PERS beaucoup  
 %fct: SR  
 %pos: A2  
 %act: ACC

Les quatre fonctions qui restent ont à voir avec des réalisations zéro du pronom sujet. Une telle réalisation zéro se fait obligatoirement dans les deux premières structures, devant les infinitifs (**0suj-I**) et devant les participes verbaux (**0suj-P**), lorsqu'il y a coréférence avec l'actant de la proposition régissante. Les 0suj-I sont assez fréquents dans nos textes chez plusieurs locuteurs de tous stades. C'est en effet la fonction qui atteint la troisième place en fréquence. Dans (7.5), on aura l'occasion de voir un énoncé multipropositionnel avec deux 0suj-I aux niveaux inférieurs. **0o** se lit *réalisation zéro obligatoire*. Pour indiquer le type de pronom sous-jacent à une position vide, nous utilisons les formes toniques et des majuscules, comme c'est deux fois le cas dans (7.5), *LUI*. La réalisation zéro est marquée (**Ø**).

(7.5) \*GEO: +, *euh monsieur W [= nom] a été la seule personne qui allait voir monsieur Y [= nom] +/.* <oui>

%cod: SN NP 'monsieur W'  
 %typ: PERS REL qui  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT  
 %cod: SN NP 'monsieur Y' ; A2  
 \*GEO: +, *pour (Ø) lui demander +/.*  
 %typ: PERS C3s  
 %fct: OBJ  
 %pos: A4  
 %act: ACT  
 %typ: PERS 0o LUI  
 %fct: 0suj-I  
 %pos: 0A1  
 %act: ACT  
 \*GEO: +, *de d' (Ø) essayer de de revoir mon ma situation eh sur le plan du salai(re) +/.* <ah oui>  
 %typ: PERS 0o LUI  
 %fct: 0suj-I  
 %pos: 0A1  
 %act: ACT  
 %cod: SN 'mon ma situation eh sur le plan du salaire'

Les six occurrences de réalisations zéro devant des constructions participales verbales (0suj-P) se retrouvent chez les locuteurs du stade 2. Nous avons choisi de montrer l'exemple (7.6). (**C1p O** se lit *pronom clitique 1er pluriel : on*).

(7.6) \*CAR: *mais (Ø) étant grande un peu +/.*  
 %typ: PERS 0o NOUS  
 %fct: 0suj-P  
 %pos: 0A1  
 %act: ACT  
 \*CAR: +, *vraiment on aimait étudier.* <oui>  
 %typ: PERS C1p O  
 %fct: SUJ  
 %pos: A1  
 %act: ACT

Pour les deux derniers types de réalisations zéro, l'un est facultatif et l'autre est non-standard. Pour commencer avec le type facultatif, dit **0suj-V**, où deux prédicats sont coordonnés à un seul pronom sujet, il n'y en a que trois occurrences au total dont celui exposé dans (7.7) :

(7.7)	*EVE:	<i>je viens à la maison +/.</i>
	%typ:	PERS C1s
	%fct:	SUJ
	%pos:	A1
	%act:	ACT
	*EVE:	<i>+, et (Ø) disais à ma maman que je suis pa(r)t(ie) à l'école.</i>
	%typ:	PERS 0o MOI (pas obligatoire)
	%fct:	0suj-V (COORD)
	%pos:	0A1
	%act:	ACT
	%typ:	PERS C1s
	%fct:	SUJ
	%pos:	A1
	%act:	ACT

La réalisation zéro non-standard, dite **SujNul**, est celle où le pronom sujet est omis devant un verbe fléchi dans une position à remplir obligatoirement dans le français standard. Ce deuxième phénomène d'omission de mots fonctionnels n'apparaît que dans 10 références pronominales. On notera qu'il y a neuf occurrences chez les locuteurs des stades 1-2 et une seule occurrence pour ceux du stade 3 qui sera discutée dans 7.4. En attendant d'exposer et de commenter l'ensemble des SujNul de notre corpus, (7.8) nous servira d'exemple :

(7.8)	*BER:	<i>vous connaît ça ? &lt;ah oui&gt;</i>
	%typ:	PERS vous = INT
	%fct:	SUJ
	%pos:	A1
	%act:	ACC
	*BER:	<i>(Ø) connaît l'eau ? &lt;oui oui, oui oui&gt;</i>
	%typ:	PERS SujNul VOUS
	%fct:	SujNul V
	%pos:	0A1
	%act:	ACT

Avant de continuer l'analyse des SujNul, nous allons présenter la distribution en positions syntaxiques, types de participants et degré d'activation pour l'ensemble des références pronominales.

Étant donné que la plupart des pronoms utilisés dans les textes ont la fonction de sujet et réfèrent anaphoriquement à un personnage, on ne s'étonne guère de trouver le plus grand nombre d'occurrences en position **A1**, la position canonique du sujet (voir aussi 5.4.1 pour le codage des positions). La position A1 est utilisée dans l'exemple (7.1) ci-dessus. À cette position, nous trouvons également les pronoms de rappel qui reprennent les thématisations, lexicales ou pronominales, **PRrap1**. Dans le tableau 7.2 ci-dessous, on peut voir la distribution complète en positions.

Tableau 7.2 Positions syntaxiques

Stades 1-2	BER		EDG		VIC		CAR		EVE		JEP		Σ	Stade 3	ERI		GEO		KON		MAR		Σ
Textes	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A	1-2	Textes	S	A	S	A	S	A	S	A	3
<i>Positions préverbales</i>																							
A0	5	2	1	2	-	-	2	-	2	-	2	2	18	A0	2	1	-	-	4	2	-	-	9
AX	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	AX	1	-	-	4	-	-	-	-	5
A1	49	12	32	18	18	9	66	10	17	8	32	16	287	A1	30	3	21	31	2	9	7	8	111
PRrap1	9	5	3	3	-	-	3	-	2	-	2	-	27	PRrap1	4	-	-	1	4	2	-	2	13
0A1	2	10	6	3	-	1	13	-	5	-	2	7	49	0A1	7	1	1	3	1	2	-	1	16
A4	3	1	1	2	-	-	8	-	2	-	5	1	23	A4	7	1	4	7	1	-	3	-	23
PRrap2	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	PRrap2	1	-	-	2	-	-	-	-	3
<i>Positions postverbales</i>																							
A2	7	-	5	3	-	-	1	-	-	-	-	1	17	A2	2	-	-	2	1	-	1	-	6
A3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	A3	-	-	-	-	-	3	-	-	3
A5	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	A5	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Σ 1-2	76	30	48	31	18	10	93	10	28	8	43	28	423	Σ 3	54	6	26	50	13	18	11	11	189

**Légende** : S: Souvenirs ; A : Avenirs ; A0 : Référence thématisée à gauche ; AX : *que* dans une subordonnée relative ; A1 : Référence du premier argument (position sujet préverbale) ; PRrap1 : Pronom de rappel en position A1, à fonction de sujet clitique ; 0A1 : Position implicite pour une représentation zéro ; A4 : Pronom objet clitique préverbal ; PRrap2 : Pronom de rappel en position A4, à fonction d'objet clitique ; A2 : Référence du deuxième argument, c.o.d ou sujet réel qui a été introduit par une construction impersonnelle ou à présentatif ; A3 : La référence du troisième argument, c.-à-d. un c.o.i. ; A5 : Référence thématisée à droite.

En additionnant tous les pronoms à la position A1, nous obtenons 438, soit 72%, des références pronominales. Les thématisations pronominales à gauche, position **A0**, ne sont pas très nombreuses, 27 occurrences seulement (4%). Cf. (7.3) pour un exemple dans A0. Les pronoms clitiques objet en position **A4**, sont présents chez tous les locuteurs sauf VIC, avec 46 occurrences, tandis que les pronoms de rappel objet, dits **PRrap2**, dans cette position sont rares, 4 occurrences. Cela fait au total 8% dans la position A4. (Une référence dans la position A4 se trouve dans l'exemple (7.2)).

Aux positions préverbales, nous avons ajouté **AX**, position à gauche qu'obtient le pronom relatif *que* dans une subordonnée. Cette position est remplie cinq fois dans la syntaxe plus élaborée des locuteurs du stade 3. De même, nous avons inclus dans les positions préverbales, les occurrences implicites des réalisations zéro à une position dite **0A1**. Les 65 cas sous-jacents à cette position sont donc aussi bien des zéros obligatoires devant les infinitifs et les participes verbaux, que des zéros facultatifs devant des verbes fléchis coordonnés et les dix zéros non-standard devant des verbes fléchis, les SujNul. Voir les exemples (7.5) - (7.8) pour la position 0A1.

Toutes les positions préverbales ensemble font 96% (585 occurrences) des références pronominales. Cette distribution semble suivre celle du français oral en général, sauf pour les SujNul.

### 7.2.3 La distribution des références pronominales au niveau sémantique

Dans les références lexicales, nous avons constaté une prédominance de référents au trait massif chez les locuteurs des stades 1-2 et une répartition plutôt égale chez ceux du stade 3, aux traits +animés et aux +/- comptables. Pour déceler le type de participant le plus utilisé dans les références pronominales, nous avons adapté les délimitations sémantiques employées pour l'analyse des références lexicales. Cela veut dire que les types de participants sont des +animés (personnes et animaux) et des -animés : objets (référents comptables), objets et états (référents massifs) et événements individuels. Le tableau 7.3 ci-dessous montre la distribution en références pronominales obtenue en types de participants dans nos textes, les SujNul inclus :

Tableau 7.3 Types de participants

St. 1-2 Textes	BER		EDG		VIC		CAR		EVE		JEP		Σ 1-2	Stade 3 Textes	ERI		GEO		KON		MAR		Σ 3
	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A			S	A	S	A	S	A			
+ANIM.	61	29	35	24	18	10	90	10	28	8	43	27	383	+ANIM	49	6	25	43	6	17	11	9	166
OBJ.	15	1	13	7	-	-	3	-	-	-	-	1	40	OBJ.	5	0	-	7	7	1	-	2	21
EVEN.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	EVEN.	-	-	1	-	-	-	-	-	1
Σ 1-2	76	30	48	31	18	10	93	10	28	8	43	28	423	Σ 3	54	6	26	50	13	18	11	11	189

Légende : *St.* : Stades ; *S.* : Souvenirs ; *A.* : Avenirs ; *+Anim.* : Référénts avec le trait +animé ; *Obj.* : Référénts comptables et massifs non-animés ; *Even.* : Événements.

Comme l'on peut le voir dans le tableau 7.2, il y a une majorité écrasante de références pronominales aux référents animés. Sur les 612 références pronominales au total, 549 soit 90% ont le trait +animé, (546 personnages et 3 animaux). Les références avec des SujNul renvoient toujours à des personnages.

Avec ceci, il y a 61 occurrences, soit 10 %, de références pronominales aux participants objets, comptables comme massifs. Comme indiqué antérieurement (p.ex. dans 4.1.2), les états sont inclus dans les objets, référents massifs. Il n'y a qu'une seule référence pronominale à un événement individuel. La distribution en type de participants s'avère donc différente de celle des références lexicales à propos de laquelle nous avons constaté, dans le chapitre 6, que 21% des références chez les locuteurs des stades 1-2 et 39% chez ceux du stade 3 ont le trait +animé, soit 28% des entités produites par l'ensemble des locuteurs.

Le fait d'avoir relevé des SujNul strictement pour le type personnage dépend peut-être ainsi à une tendance générale chez nos locuteurs, au moins du niveau bas, à référer principalement aux personnages par des pronoms et aux types non animés par des références lexicales. Cette observation est à comparer avec Ploog (2002) qui relève des références à des non animés par des SujNul, par exemple *est* au lieu de *c'est*.

### 7.2.3 La distribution des références pronominales au niveau discursif

Le dernier type d'analyse quantitative des références pronominales concerne le degré d'activation. Comme nous l'avons constaté plus haut dans ce chapitre, la plupart des références ont la fonction de sujet, réfèrent à un personnage, et se placent dans la position A1. Dans 94% des cas, les références pronominales de nos textes ont le trait actif, y compris les arguments zéro. Dans le tableau 7.4, l'on peut consulter la distribution en activation :

Tableau 7.4 Le degré d'activation

Stades 1-2 Textes	BER		EDG		VIC		CAR		EVE		JEP		Σ 1-2	Stade 3 Textes	ERI		GEO		KON		MAR		Σ3
	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A	S	A			S	A	S	A	S	A			
ACT	67	28	46	30	17	10	86	10	27	8	41	27	397	ACT	52	6	24	48	12	15	10	11	178
ACC	9	2	2	1	1	-	6	-	1	-	2	-	24	ACC	2	-	2	1	1	2	1	-	9
INACT	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	2	INACT	-	-	-	1	-	1	-	-	2
Σ 1-2	76	30	48	31	18	10	93	10	28	8	43	28	423	Σ 3	54	6	26	50	13	18	11	11	189

### 7.2.4 Remarques sur l'analyse distributive

L'analyse distributive des références pronominales nous a permis de mettre en rapport les SujNul relevés dans notre corpus avec les tendances générales des locuteurs d'employer des pronoms. Les caractéristiques syntaxiques et discursives des références pronominales dont nous avons rendu compte coïncident avec les principes généraux de structuration informationnelle. Les pronoms sont surtout utilisés pour référer déictiquement et anaphoriquement à un participant actif dans le registre du discours, référent qui est le topique et le sujet grammatical dont traite le procès verbal.

Sémantiquement, nous avons vu que les références pronominales renvoient le plus souvent à des personnages. Ce n'était pas le cas pour les références lexicales qui renvoient plus souvent à des objets. Il faut se souvenir qu'il s'agit de récits ou d'entretiens où le locuteur lui-même est le protagoniste et bien souvent le seul, surtout dans Avenirs. Les références à l'énonciateur lui-même sont donc tout à fait supérieures en nombre et s'exprime le plus souvent par *je* mais aussi par *on*, parfois par *nous* et quelque fois dans du discours direct rapporté, par *tu* et *vous*. De ces aspects, la distribution réfléchit un usage qui serait à prévoir également pour le français parlé en France.

L'emploi de SujNul ne semble pas exister dans le français populaire de France, « sauf cas exceptionnels » (cf. Ploog 2002 :160).<sup>70</sup> Dans la section prochaine, nous allons d'abord récapituler les données pertinentes sur les pronoms trouvées dans la recherche antérieure et les mettre en relation avec nos résultats.

### 7.3 Les pronoms en fonction de sujet en baoulé et en français populaire abidjanais

#### 7.3.1 Sur les pronoms présents

Comme nous l'avons déjà mentionné à plusieurs reprises, la présence d'un sujet est une contrainte absolue en baoulé, tout comme la position de cet élément devant la forme verbale (Creissels & Kouadio, 1977 : 147-150). Outre la contrainte du sujet explicite, on notera qu'il n'y a pas de distinction de genre pour les pronoms de la 3<sup>e</sup> personne en baoulé.

Dans le corpus d'Hattiger (1983), les pronoms personnels en fonction de sujet se réalisent comme suit :

	<u>singulier</u>	<u>pluriel</u>
1 <sup>e</sup> p.	<b><i>je</i></b>	<b><i>nous</i> et <i>on</i></b>
	- souvent réalise /zə/	- distribution sans règles précises
2 <sup>e</sup> p.	<b><i>tu</i></b>	<b><i>vous</i></b>
	- souvent une valeur de généralisation	- pas courant dans le corpus d'Hattiger
3 <sup>e</sup> p.	<b><i>il, elle</i></b>	<b><i>/il/, /ɛl/, /ō/</i></b>
	- il réalisé /i/ devant une consonne est la forme la plus fréquente et remplace souvent /ɛl/, davantage chez les pronoms en fonction de rappel que sur les pronoms à valeur anaphorique.	- la tendance à la disparition de la forme /ɛl/ se conserve et semble même s'accroître lors des pronoms de rappel, forme concurrencée par /ō/ comme pronom de rappel.

La plupart des réalisations notées par Hattiger et qui s'écartent plus ou moins du français standard existent également dans les textes des locuteurs du stade 1 de notre corpus. Chez BER et EDG, il y a des occurrences de *je* réalisé /zə/ et de *tu* avec la valeur de généralisation qui « recoupe certains emplois de *on* en F.S. » mais qui est également attestée dans le français ordinaire en France (Hattiger 1983 : 172-173).

Dans les choix des pronoms, l'on trouve chez ces mêmes locuteurs du stade 1, certaines occurrences de la forme de base<sup>71</sup> *il(s)* pour *elle(s)* et, comme le montre (7.9), un pronom tonique sans accord de genre. Mais ces occurrences sont en alternance avec le pronom *elle*, comme le montre la suite de l'échange avec EDG :

<sup>70</sup> Ploog renvoie à une communication personnelle avec Blanche-Benveniste (2002 : 160).

<sup>71</sup> Nous utilisons ce terme pour la forme la plus utilisée et non-marquée d'un paradigme. Cf. Bybee (1991) pour davantage de renseignements.

- (7.9) \*INT: et ta femme, qu'est ce qu'elle fera dans dix ans, tu crois?  
 \*EDG: *lui fait rien.*  
 %typ: PERS T3s \* M  
 \*INT: non?  
 \*EDG: *oui, elle fait rien.*  
 %typ: PERS C3s F

Chez BER, on trouve trois occurrences de pronom de rappel masculin renvoyant à une femme. Dans les deux cas des *madame il(s)* présentés dans (7.10), les prédicats n'offrent pas de renseignements homogènes quant à la plarité que nous avons pourtant interprétée dans cette expression, à savoir 'Madame et sa famille', 'Madame' étant celle des employeurs qui s'occupe le plus du personnel :

- (7.10a) \*BER: +, *si madame ils sont partis en définitement +/.*  
 %cod: SN 'madame' A0 ;  
 %typ: PERS C3p ? M \* il(s)  
 \*BER: +, *moi mon avenir je dois retourner au au village.*
- (7.10b) \*BER: *oui mais madame vraiment il(s) m'a aide beaucoup.*  
 %cod: SN 'madame' A0 ;  
 %typ: PERS C3p ? M \* il(s)

De la production d'EDG, nous avons déjà présenté, dans (7.9), une occurrence de pronom tonique sans accord au féminin et en fonction anaphorique. Dans cette fonction, le fait remarquer Hattiger (1983) pour son corpus, la suppression de genre est moins courante. Il y a dans les textes analysés de notre corpus, encore une occurrence de pronom anaphorique, mais clitique cette fois, où EDG ne fait pas l'accord de genre. Cette occurrence est présentée dans (7.11). *il* renvoie à la femme d'EDG, référent actif dans le registre de discours :

- (7.11) (contexte : \*INT: il y a un garçon aussi ? \*EDG: *non, il y a +/.* \*INT: il y a deux filles ?  
 \*EDG: *oui, non une fille.* \*INT: une fille.  
 \*EDG: *il a fait une fille d'abord.*  
 %typ: PERS C3s \* M  
 \*INT: oui.  
 \*EDG: *voilà, on n'a pas deux enfants.*

Outre la tendance à la réduction de l'opposition de genre à la 3<sup>e</sup> personne et l'emploi de *on* comme pronom de rappel de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, Hattiger (1983 : 196) conclue que les pronoms sujet en F.P.A. sont conformes à ceux du français parlé en France. Dans nos textes, il n'y a pas d'emploi de *on* pour référer à la 3<sup>e</sup> personne au pluriel, mais il y a donc certaines occurrences de suppression d'accord de genre qui peuvent être caractérisé comme des formes de base chez les locuteurs du stade 1, tandis que de telles formes ne sont pas attestées pour les locuteurs des stades 2 et 3. Le marquage du pronom en genre dans le français standard peut être considéré comme un procédé marqué et redondant pour la compréhension, puisque le référent est actif et on sait de qui on parle. La suppression de l'accord peut donc relever d'un processus d'économie, ainsi que du transfert d'une structure non-marquée du baoulé au FPA.

### 7.3.2 Sur les pronoms absents : le cas de la série verbale

Dans le baoulé, la construction de la *série verbale* offre la possibilité de faire exception à la contrainte du sujet explicite. La série verbale du F.P.A. est également le seul contexte pour

lequel Hattiger note des omissions de pronoms sujet dont ci-dessous deux de ses exemples (1983 : 208-209) :

(7.12) / lə məsjə a pri sō bofrɛ / parti ã brus ale kupe sō tɛt /<sup>72</sup>  
 ‘Le Monsieur a pris son beau-frère et est parti en brousse pour lui couper la tête.’

(7.13) / ja un vɔləɾ kɛ glã ramase tu / karãtə frã la tu parti /  
 ‘Il y avait un voleur de grande taille, il a tout ramassé, les quarante francs, et il est parti.’

Cette construction qui existe dans nombre de langues africaines et les créoles à base française exprime une succession chronologique d’actions effectuées par un même actant et conçues comme des étapes successives d’un seul procès. Les caractéristiques formelles des séries verbales sont décrites par Hattiger (1983 : 210-11) comme suit :

- Suite de plusieurs formes verbales ayant un sujet commun qui n’est présent que devant la première forme verbale de la série, donc la non-reprise du pronom sujet ;
- Absence de toute marque de coordination ou de subordination ;
- Non-reprise des modalités verbales (temps, aspect, négation) marquant éventuellement la première forme verbale ;
- Possibilité pour chacune des formes verbales de la série d’être suivie ou non d’une expansion.

La série verbale du baoulé est « relativement plus proche formellement de la juxtaposition de propositions que la série verbale d’autres langues », (Creissels & Kouadio, 1977 : 417). Mais selon Hattiger (1983 : 215), c’est le baoulé, éventuellement aussi le dioula, qui offre un modèle susceptible de rendre compte de l’apparition des séries verbales en F.P.A. Comme pour les noms sans déterminant, Hattiger tire la conclusion qu’un processus de réduction indépendant des L1 « rencontre dans celles-ci des structures qui favorisent son accomplissement » (1983 : 222). Nous interprétons cette conclusion comme suit : Les omissions de pronom sujet devant les prédicats consécutifs au premier dans une série verbale sont à la fois dues au transfert d’une telle structure existante dans le baoulé et à un processus d’économie.

De même Ploog (2002), de son corpus de français parlé enregistré en mars 1997, trouve-t-elle dans la série verbale l’un des contextes propices à l’omission du pronom sujet. Les informants étaient des *bakromans*, enfants de la rue d’ethnies variées à Abidjan.

La série verbale constitue, selon Ploog (2002 : 126), « l’enchaînement de deux formes verbales sur un seul et même référent nominal ». En voici ci-dessous un exemple de Ploog adapté et transposé en lettres alphabétiques. Dans cet exemple (7.14), comme dans les exemples suivants de Ploog (7.15) - (7.17), c’est toujours le pronom *il* qui a été omis et que nous avons remplacé par (Ø) :

(7.14) Lui, *i(l)* vient *su(r)* moi, *i(l)* va **prend(re)**, (Ø) **don(ne)** ça, à *que(l)qu’un d’au(tre)*  
 ‘Lui, il m’attaque, il va prendre (le ballon), [il] va donner ça (= le ballon) à quelqu’un d’autre’

Pour les séries verbales abidjanaises, Ploog note qu’elles se construisent généralement avec un premier verbe dynamique, comme *prendre*, *partir*, *courir*. Avec une deuxième

<sup>72</sup> La barre oblique (/) dans la série verbale marque une pause.

construction où le premier verbe *dire* entraîne une série verbale dans du discours rapporté enchâssé, Ploog propose que les séries verbales attestées dans beaucoup des langues kwa, dont le baoulé, aient influencé l'apparition des SujNul dans les propositions enchâssées du français populaire abidjanais. Comme en témoigne son corpus, les constructions de ce genre ne se limitent pas aux productions des locuteurs kwa, mais ce fait structural est « un mécanisme productif, intégré au système » (2002 : 166).

### 7.3.3 L'omission du pronom sujet dans d'autres contextes

Environ 400 occurrences du « premier actant marqué Ø » sont recensés dans le corpus de Ploog (2002 : 125), ou dans notre terminologie des SujNul, cas qui apparaissent surtout dans les textes de son corpus où le langage est le moins surveillé.

Outre que le contexte des séries verbales, Ploog (2002 : 126-127) discerne deux environnements linguistiques où se relèvent souvent les SujNul - il reste néanmoins près de 30% des SujNul où n'intervient aucun des facteurs mentionnés - L'environnement qui réunit le plus grand nombre, 30 % des cas, est constitué d'un verbe fléchi précédé d'un clitique préverbal autre que celui du sujet. Ploog donne les exemples suivants que nous avons adaptés et transposés en lettres alphabétiques :

(7.15) *C'(é)tait [s] c'(é)tait un bakroman, toujou(rs) (Ø) me trompait*

(7.16) *A(u) moins, (Ø) n'a pas fumé, le petit ; il est petit ; (Ø) n'a pas fumé*

Le deuxième contexte dans le corpus de Ploog où se rencontrent fréquemment les SujNul est celui des enchâssements, souvent introduits par *que*, *maintenant*, *pour ça* et *quand*, comme dans (7.17) :

(7.17) *[m], mon cousin quand (Ø) était au CM2, lui me disait ça*

Ploog fait aussi remarquer que les référents représentés par les SujNul dans les enchâssements ou dans les séries verbales sont toujours actifs et coréférent avec les référents dans les propositions régissantes. Le plus grand nombre des SujNul de son corpus réfère à la 3<sup>e</sup> personne, pronom personnel, et au référent *ça* et les omissions se font le plus souvent devant le verbe *être*.

## 7.4 Les sujets nuls

Les *SujNul* de notre enquête sont donc le deuxième phénomène d'omission de mots fonctionnels qui nous intéresse particulièrement. Nous appliquons ce terme strictement aux cas où le premier argument précédant le verbe fléchi d'une proposition est absent contrairement à l'emploi dans le français standard. Nous allons enfin réunir nos observations sur ce phénomène et discuter nos exemples. Nous avons fourni ici beaucoup de contexte pour les accompagner, afin de déceler si les caractéristiques correspondent à celles relevées antérieurement, tels que la série verbale, l'enchâssement ou l'existence d'un autre élément proclitique. Les SujNul des exemples n'ont pas été marqués autrement que le verbe fléchi suivant en gras.

Dans la section 7.2, nous avons montré que les 10 occurrences dans nos textes se relèvent toujours parmi les pronoms personnels en fonction de sujet et à la position codée A1, à savoir à la place canonique du sujet. Le référent du SujNul est toujours actif dans le registre du discours. Les contextes relevés pour les niveaux syntaxique et discursif se sont ainsi avérés très pertinents pour l'apparition d'un SujNul.

Le taux des SujNul dans Souvenirs et Avenirs n'est en effet pas très élevé, mais dans le corpus entier, il y en a d'autres exemples, principalement chez les mêmes locuteurs. Les occurrences bien plus importantes du corpus de Ploog contribuent également à ne pas écarter toute occurrence comme erreurs d'articulation ou de traitement linguistique, même si de telles explications peuvent des fois être envisageables.

Tableau 7.5 Les SujNul

Stade et locuteurs	SujClit. expl.	SujNul	% SujNul
1 BER	75	1	1,3 %
1 EDG	56	4	6,6 %
1 VIC	27	0	0 %
2 CAR	79	3	3,7 %
2 EVE	27	1	3,6 %
2 JEP	50	0	0 %
3 ERI	36	0	0 %
3 GEO	53	0	0 %
3 KON	17	1	5,5 %
3 MAR	17	0	0 %
Σ	437	10	2,2 %

Dans le tableau 7.5 à gauche, on peut voir le taux des SujNul produits de chaque locuteur concerné et au total. Uniquement les cas clairs et de statut référentiel ont été inclus. Le nombre de SujNul est comparé avec celui des réalisations de pronoms clitiques explicites en fonction de sujet (cf. le tableau 7.1). Le pourcentage des SujNul est obtenu en additionnant ces deux catégories.

Légende : *Suj Clit. expl.* : Pronoms sujet clitiques explicites.

Le phénomène d'omission de pronom sujet ne se présente dans nos textes que pour 2,2% des références, alors que Ploog compte environ 4,5% d'occurrences de SujNul. Le type textuel peut jouer pour la fréquence du phénomène : Ploog (2002 : 126) a relevé la majorité des occurrences dans ses « observations », type de texte moins structuré que ses interviews et ses « histoires », alors que nos textes sont plutôt à comparer avec ces derniers types.

Les différents pourcentages d'occurrences peuvent également dépendre du fait que notre corpus comprend six locuteurs 'lettrés' (alphabétisés) dont quatre avancés. La locutrice lettrée du stade 2, CAR, a pourtant trois occurrences dans Souvenirs et Avenirs, ainsi que d'autres SujNul ailleurs dans le corpus. L'autre locutrice du stade 2, EVE, produit également dans S et A un SujNul, tout comme le locuteur KON du stade 3. L'unique occurrence d'un locuteur du stade 3 appartient pourtant aux cas que nous hésitions de qualifier d'erreur de production. Cet exemple est exposé ci-dessous :

- (7.18) \*KON: *mais bon eh <oui> c'est pas eh, / on est encore très fortement, sous l'influence de de nos parents +/.*  
 \*KON: *+, parce que nous on est la génération charnie(re). <oui>*  
 \*KON: *sommes la génération charnie(re) +.*  
 \*KON: *et bon c'est pas évident +/.*  
 \*KON: *+, cE que nous on décide comme ça euh ait l'adhésion des des parents.*

Peut-être Konan fait-il une autocorrection pas trop réussie. Ses textes témoignent de prudence et il nous semble une personne très anxieuse de bien s'exprimer. Dans la proposition

précédente, l'autoréférence est très explicitement exprimée, aussi bien par la thématization que par la reprise anaphorique : *nous on est (...)*. Ensuite, Konan reprend le même contenu sans répéter le pronom sujet : *sommes (...)*. L'hypothèse serait qu'il veut éviter le 'on' en le transformant en 'nous', sans penser à répéter le pronom. Mais une telle hypothèse est contredite par le fait que la proposition suivante à celle de l'omission a de nouveau le pronom sujet doublé *nous on*. Le SujNul apparaît devant le verbe *être*, fréquemment attesté dans le corpus de Ploog mais pas comme ici pour la 1<sup>e</sup> personne grammaticale.

Le SujNul de Konan dans (7.18), semble plutôt dépendre d'un contexte de répétition. Les cas suivants, présentés dans (7.19) et (7.20), sont également des SujNul dans un contexte de reprise :

- (7.19)      \*BER:        *vous connaît ça ? <ah oui>*  
               \*BER:        ***connaît** l'eau ? <oui oui, oui oui>*  
                           (...)
   
               \*BER:        *+, c'est manger mir.*  
               \*BER:        *vous connaît mir ? <oui>*  
               \*BER:        *vous connaît mais ? <oui>*  
               \*BER:        *mais ? <mm>*

Dans (7.19), Bernadou fait une fois l'omission du sujet *vous* devant le verbe connaître, où l'accord verbal erroné témoigne par ailleurs d'un emploi de la forme de base. Après plusieurs propositions intermédiaires, *vous connaît* revient sans omission, comme le montre la suite de (7.19). Dans l'exemple suivant, l'intervention de l'interlocutrice peut y être pour quelque chose pour l'apparition du SujNul d'EDG :

- (7.20)      \*INT:        *oui, et est ce que il faut aller arroser?*  
               \*EDG:        *oui faut que /tu/ [= tu], voilà, faut que +...*  
               %exp:        *tu prononcé /tu:/*  
               \*INT:        *ou c'est quoi travailler la terre?*  
               \*EDG:        *oui <oui>.*  
               \*EDG:        *voilà, faut que **vas** arroser toujours avec l'eau +/-.*  
               %typ:        *PERS SujNul TU = on*  
               %pos:        *0A1 V*  
               %fct:        *0subj*  
               %act:        *ACT*

Ces exemples, ainsi que les deux suivants, ne témoignent pas des environnements relevés par Ploog, car les propositions n'ont pas d'élément proclitique autre que le pronom sujet, ni de procès sériel ou enchâssé, y compris (7.20), à notre avis. En ce qui concerne (7.21) et (7.22), le référent est explicite de la proposition immédiatement précédente, ayant été auparavant introduit par la locutrice même, soit par l'interlocutrice :

- (7.22)      \*CAR:        *pour étudier +/-.*  
               \*CAR:        *+, le soir c'est pala(bre).*  
               \*CAR:        *si papa n'est pas là <oui> +/-.*  
               \*CAR:        *+, **touche** pas.*  
               %interpret.: *'on ne touche pas aux devoirs'.*  
               \*CAR:        *des fois on prend les livres comme ça +/-.*  
               \*CAR:        *+, et on regarde comme ça +/-.*  
               \*CAR:        *+, et puis on dort, sur les cahiers. <oui>*

- (7.23) \*INT: il a craché dans les yeux ?  
 \*EVE: *oui, <oui> étE derrière bois <ah oui ?> +/.*  
 interprét.: 'il était derrière un arbre/ caché dans le bois'.  
 \*EVE: +, *moi je l'a pas vu.*

La proposition avec le SujNul de (7.22) est articulée avec intensité et il n'y a pas de doute de la réalisation zéro. Notons aussi, que la L1 de CAR, comme celle de KON, est le baoulé, dans laquelle le pronom sujet doit toujours être présent.

Dans le texte d'Évelyne, le personnage secondaire, le serpent, a un rôle clef. Le référent a été introduit par EVE un peu plus tôt dans le texte, dans une construction de focalisation exprimée par un SN indéfini, donc une introduction en focus bien accentuée. Le premier maintien se fait par l'interlocutrice, à l'endroit où commence l'extrait donné dans (7.23), et EVE le maintient ensuite par un SujNul. Donc le référent est actif, mais cela n'empêche pas que la proposition soit agrammaticale en français standard.

Les deux locutrices du stade 2, CAR et EVE, et tous les locuteurs du stade 3 (le cas échéant, KON) ont l'origine ethnique des Akans dont les L1 appartiennent aux langues kwa, langues dans lesquelles il y a fréquemment des constructions des séries verbales. Nous pouvons pourtant constater que les SujNul se présentent également dans les propositions de BER et EDG, locuteurs de différentes origines langagières, tout comme l'ont observé Hattiger et Ploog.

À peu d'exceptions, nos SujNul ne sont pas de vraies séries verbales, telles que définies pour le baoulé ou pour le F.P.A (cf. 7.3.3). Dans les quatre cas des SujNul qui restent, les procès sont du moins présentés en série :

- (7.24) \*CAR: *et après quand les mamans viennent +/.*  
 \*CAR: +, *elles travaillent jusqu'à +/.*  
 \*CAR: +, *qu'e(lles) sont fatiguées +/.*  
 \*CAR: +, *prenE un repos. <mhm>*  
 interprét.: 'Et après quand les mamans revenaient, car elles travaillaient jusqu'à ce qu'elles soient fatiguées puis elles prenaient une pause'.

Dans (7.25), CAR est en train d'expliquer ce que c'est qu'un petit apatam. Les procès verbaux ici peuvent être considérés comme des étapes menant à un même résultat :

- (7.25) INT: *mhm, c'est quoi ça, c'est c'est un c'est une ?*  
 \*CAR: *petit apatam ?*  
 \*INT: *c'est un petit chalet, une petite maison ?*  
 \*CAR: *de fois cE sont les feuilles de bananes <ah oui> +/.*  
 \*CAR: +, *puis on met là(des)sus. <ah oui, d'accord>*  
 \*CAR: *on plante quatre bois là +/.*  
 \*CAR: +, *puis on met là(des)sus <mhm> +/.*  
 \*CAR: +, *se protège contre <pour pour > le soleil là. <oui>*  
 \*CAR: *voilà.*  
 \*INT: *pour avoir de l'ombre.*  
 \*CAR: *voilà.*

(7.26) constitue la suite de l'extrait présenté dans (7.20) où EDG est déjà en train d'expliquer la culture du mil à l'interlocutrice. C'est dans (7.26) et (7.27) qu'on trouve les meilleures représentations de la série verbale de nos textes :

- (7.26) \*EDG: +, *et puis ça va pousser grandi(r) comme ça* +/.
- \*EDG: +, *et puis ça fait petit petit mil comme ça*, <mhm> *comme les fruits*.  
<oui>
- \*EDG: *aprè/t/ on coupe ça*. <ah oui>
- \*EDG: *on va aller met sac là+bas* +/.
- \*EDG: +, *et puis bon tu &pran de, comment on appelle ça, le chose, pliE,*
- \*EDG: *tu vas &pran les boîtes* +/.
- \*EDG: +, **pliE** *ça*. <mhm>
- %exp: pliE = piler
- \*EDG: *bon et puis tu enlèves les les fruits là* +/.
- \*EDG: +, *maintenant ça < a arrivE> [?] manger*, <oui> *oui*.
- interprét. : ‘maintenant c'est devenu de la nourriture, c'est devenu comestible’.

Dans (7.27) et (7.28), EDG raconte pourquoi il a quitté le Burkina Fasso pour aller chercher du travail en Côte-d'Ivoire.

- (7.27) \*INT: <oui, alors quand, pourquoi tu es allé en Côte d'Ivoire ? [= rire] >
- \*EDG: [= rire] *parce que quand j'ai fait ça* +/. <oui>
- \*EDG: +, *la pluie là ça tombe pas bien*. <oui>
- \*EDG: *et puis travail là c'est du(r)*. <oui>
- \*EDG: *donc c'est ça qui m'a chauffé* +/. <oui>
- \*EDG: +, *j'ai sorti* +/. <oui>
- \*EDG: +, **commencé** *à chercher des travail(s) des choses comme ça*, <oui> *oui*.

- (7.28) (Contexte : \*INT: alors tu es tu est<sup>73</sup> allé à pied ou tu as pris un +/? \*EDG:  
*non j'ai pris, j'ai pris un petit diesel ca(r)* +/. <oui> +, *oui j'ai pris car* +/.
- + , *pour veni(r)*.)
- \*INT: oui # alors il fallait avoir un peu d'argent?
- \*EDG: *oui oui, pour aller* +/.
- %typ: PERS 0o MOI
- %fct: 0suj
- %pos: 0A1 INF
- %act: ACT
- \*EDG: +, **fait** *les trucs comme ça au village*. <mhm> *oui oui*.
- %exp. : Pour pouvoir faire le voyage, j'ai fait des petits boulots au village.
- %typ: PERS SujNul MOI
- %pos: 0A1 V
- %fct: 0suj
- %act: ACT

À propos de (7.28) qui constitue la suite de (7.27), le SujNul se distingue des autres cas, puisqu'il ne renvoie pas à un pronom explicite de la proposition précédente, mais à une réalisation zéro qui elle, n'est pas à considérer comme non-standard. Néanmoins, pour (7.28) comme pour les autres cas des SujNul, il n'y a jamais d'ambivalence référentielle.

Les contextes de nos sujets nuls ne sont pas les mêmes que ceux du corpus de Ploog, sinon les cas de suites multi-propositionnelles où l'un des procès suivant au premier manque de sujet explicite. Les deux séries verbales comprises, ce contexte représente 4 cas sur 10. Avec ceci, il y a les 3 occurrences en contexte de répétition et 3 occurrences qui ne se déterminent ni par ces contextes, ni par ceux de Ploog. La seule contrainte qui semble exister pour l'apparition d'un SujNul est la saillance du référent. Nous terminons cette section par une citation de

<sup>73</sup> L'interlocutrice prononce un *t* bien audible.

Ploog : « En « abidjanais, le sujet Ø est, malgré certaines restrictions syntaxiques, parfaitement possible lorsque le référent est saillant, à travers la situation ou le cotexte » (2001 : 132 note 6).

### 7.5 Résumé et remarques sur les références pronominales

L'analyse des références pronominales montre que les procédés de référénciation se font comme prévu selon les principes généraux de structuration informationnelle. La majorité des références renvoient aux personnages et la plupart ont la fonction de sujet. Vu le type de textes analysés, la plupart des pronoms sujet sont des auto-références à l'énonciateur, en particulier *je*. En comparant le français parlé à Abidjan avec celui parlé en France, on retrouve aussi, par exemple, presque les mêmes usages de 'on' polyvalent. À la valeur de 'on', deux locuteurs basilectaux, BER et EDG, emploient également le pronom *tu*.

Concernant les observations sur l'accord, il nous semble que des reprises anaphoriques de certains noms typiquement féminins, comme 'maman', 'madame' et 'ma femme', ne se feraient pas normalement par des clitiques au masculin chez des natifs en France, quoique le français populaire hexagonal « connaît aussi une neutralisation au profit du masculin, qui se manifeste dans la reprise [du féminin pluriel] par le pronom *ils* » (Gadet 1992 : 59). Ce manque d'accord semble influencé des L1 qui manquent d'opposition de genre. Conjointement avec un phénomène d'économie - puisque l'accord de genre est redondant pour la compréhension - ce trait non-marqué aurait été transféré à la variété de français parlée à Abidjan (le F.P.A).

La contrainte du sujet explicite du baoulé, d'un côté, ainsi que de l'autre, du français standard, n'a pas été suffisante, dans dix cas que nous avons analysés de plus près. Les occurrences de sujets nuls (SujNul) se présentent également chez des locuteurs d'origine baoulé. Les langues kwa (dont le baoulé), soit le groupe de L1 de CAR, d'EVE et de KON, ont souvent une construction dite série verbale, où un sujet explicite n'est obligatoire que devant le premier prédicat de la série. Une construction ressemblante semble exister aussi dans la L1 de BER mais non pas dans celle d'EDG. Mais c'est chez EDG que nous trouvons les plus beaux exemples de série verbale.

Selon Hattiger (1983 : 222), une construction ressemblante à la série verbale serait influencée des L1 qui connaissent la série verbale au F.P.A, variété parlée de locuteurs de n'importe quelle origine linguistique et dans laquelle opère un processus de réduction<sup>74</sup>. Nous préférons à ce dernier terme un processus d'économie. Les corpus d'Hattiger et de Ploog ont également des exemples où plusieurs procès envisagés comme distincts et s'intégrant chronologiquement s'expriment dans une suite conçue comme un tout. 4/10 SujNul de nos textes sont relevés dans un contexte de telles suites de procès.

Dans notre corpus, comme dans celui de Ploog, les deux ayant été recueillis de plus récente date que celui d'Hattiger, l'omission du pronom sujet est relevée dans d'autres contextes que celui des suites de procès conçus comme un tout. Trois de nos dix cas sont relevés dans un

---

<sup>74</sup> Par *réduction*, Hattiger entend « l'absence, dans les énoncés en F.P.A., de morphèmes dont la présence serait obligatoire dans les énoncés correspondants en F.S. (L.C.) et, quand ces morphèmes se maintiennent, l'absence de flexions, le morphème se réduisant à une forme invariable » (1983 : 222).

contexte de répétition, alors que les trois occurrences qui restent ne se caractérisent pas de contexte particulier, taux que reconnaît également Ploog pour le marquage Ø du sujet (30%).

Le seul critère certain pour l'absence de pronom sujet semble s'être développé au niveau discursif. L'omission est possible, mais pas obligatoire, là où le référent est déjà actif et donc redondant pour la compréhension.

## 8. Remarques finales

Par le champ d'étude que nous nous sommes proposée dans ce travail, nous aimerions tout d'abord dire que la variété de français à Abidjan a beaucoup de ressemblances avec celle parlée en France. La référenciation dans le domaine nominal se passe chez tous nos locuteurs selon les principes généraux de structure informationnelle et à l'exception de l'interview avec Victor, faite à l'improviste sans que nous nous connaissions préalablement, les interviews se sont déroulées sans trop de malentendus et souvent dans une ambiance plutôt détendue. Il ne faut pourtant pas dissimuler le fait que le registre des locuteurs doit différer de celui (ou ceux) normalement employé dans leurs échanges oraux entre eux. Il faut être conscient du fait qu'ils se sont probablement servis de leur 'meilleur français', ce qui peut colorer l'évaluation de l'enquêteur européen que nous sommes.

Par la littérature sur le français hors de France, on se rend compte qu'une bonne partie des usages non-standard relevés dans le français abidjanais se retrouve dans d'autres variétés populaires de français. Si ce n'est pas toujours en France, c'est au moins dans les variétés qui sont caractérisées par leur oralité, leurs locuteurs non-scolarisés en français et leur situation de multilinguisme. Comme exemple de phénomènes non-standard qui se retrouvent aussi bien en France que hors de France, nous avons relevé dans le chapitre 7, la suppression de genre dans les pronoms anaphoriques. Parallèlement à ces usages populaires, nos locuteurs utilisent des pronoms plus précis et réfèrent à des femmes par le pronom *elle*. Les formes non-standard sont alternées avec les formes conformes à l'emploi standard.

C'est cette alternance entre les formes conformes et non conformes par rapport au français métropolitain que nous avons trouvée caractéristique pour les déterminants et les pronoms sujet dans les références des locuteurs abidjanais. Les formes non-standard sont le plus souvent produites par les locuteurs que nous avons estimés au niveau bas, placés au stade 1, de notre continuum de français parlé à Abidjan. L'attribution en stade a été fondée sur les critères habituels dans les études sociolinguistiques. Nous avons principalement pris recours aux données présentées par Lafage (1996) pour établir une répartition en stades focalisant sur le *niveau d'instruction* (cf. 2.2 et 2.4). Les locuteurs du stade 1 sont tous non-scolarisés ou peu scolarisés, analphabètes et avec une appartenance ethnique d'origine burkinabé, c.-à-d. membres des masses illettrées décrites par Lafage et Hattiger. Parmi les trois locuteurs du stade 1 (BER, EDG et VIC), BER est tout de même né à Abidjan. C'est pourtant le locuteur chez qui les phénomènes non-standard examinés dans ce travail sont les plus fréquents. Le critère de *l'âge d'apprentissage* ne s'applique ainsi pas à son cas, mais il faut chercher d'autres voies pour interpréter son taux élevé d'omissions de déterminants (cf. le tableau 6.2).

Au stade 2, niveau intermédiaire, nous avons placé la locutrice analphabète EVE qui, originaire du Ghana et sans scolarisation en français, est arrivée travailler à Abidjan à l'âge de douze ans et pratique probablement le français de façon plus intense que les autres « étrangers », puisqu'elle est mariée à un Ivoirien avec qui elle parle français à la maison. Si sa pratique du français est plus aisée que celle des autres illettrés, nous avons montré dans le tableau 6.2 que calculé sur sa production entière de références lexicales, ses omissions de déterminants sont d'un pourcentage (38%) qui dépasse un peu ceux des analphabètes placés au stade 1 (environ 35%). Les taux d'omission n'ont donc pas été décisifs pour la catégorisation en stades.

Pour les deux autres locuteurs au stade 2, JEP, lui aussi originaire du Burkina Faso, et la locutrice ivoirienne CAR, d'origine baoulé, le critère d'une scolarisation jusqu'à la fin du

primaire coïncident bien avec le niveau 2 du français cité de Lafage (cf. le tableau 2.2). Les NSD (noms sans déterminants) sont toujours présents chez ces locuteurs, mais à des pourcentages moyens (18% et 14%), en comparant avec les autres stades.

Les locuteurs du stade 3, dans lequel nous avons placé tous les locuteurs dits de niveau avancé, sont scolarisés jusqu'à la fin du 1<sup>e</sup> cycle secondaire (ERI) ou au-delà (MAR, GEO, KON) et ont acquis le français comme L1 ou bilingues (MAR, ERI), soit l'apprentissage a commencé vers l'âge de 6-7 ans par le début scolaire (GEO, KON). L'emploi du français de ces locuteurs couvre également davantage de réseaux de communication que celui du métier. Les locuteurs du stade 3 constituent pour nous un genre de groupe de contrôle par rapport à ceux des stades 1 et 2, car comme nous avons montré tout au long de l'analyse, leurs références aux entités sont pratiquement conformes à l'usage du français standard. Nous n'avons relevé en tout que deux NSD des locuteurs du stade 3.

Une source pour étudier les conditions des environnements de nos textes a été relevée dans de traits typologiques des langues, aussi bien du côté du français que dans celui du baoulé - une des langues sources - (cf. 3.1 et 3.3). Le français appartient aux langues du monde où le déterminant est rarement absent devant le nom en position argumentale. Le baoulé, de l'autre côté, fait partie des langues qui admettent assez souvent les noms nus. Alors que la marque zéro est un vrai procédé grammatical pour l'interprétation générique en baoulé, elle semble pour les autres interprétations plutôt relever d'une tendance à éviter des redondances.

Les déterminants en français pour référer à un nom aux sens générique et partitif constituent le cas marqué dans les langues du monde. Avec ceci, les déterminants français sont caractérisés de par des paradigmes plutôt complexes, exprimant par exemple les distinctions de genre et de nombre. En comparant avec les pidgins et créoles (cf. 1.2) ou d'autres variétés qui se distinguent de la variété standard, comme par exemple les lectes d'apprenants, ce sont ce genre de petits mots fonctionnels, souvent atones, qui sont omis ou réduits en nombre d'allomorphes et qui sont difficiles à acquérir (cf. p.ex. Perdue 1995). On parle souvent de 'simplification' ou de 'réduction'.

Dans les pidgins, la plupart des noms manquent d'article, sauf pour quelques unités non-analysées, semble-t-il, comme c'était le cas dans le Tay Boi (cf. 1.2.1) et comme c'était encore le cas dans le F.P.A. il y a une quinzaine d'années, d'après Hattiger (cf. 3.4.1) qui note, à côté des unités non-analysées, que la plupart des noms peuvent apparaître sans déterminant. Or, dans nos textes, le déterminant est présent dans plus de 80% dans l'ensemble des références lexicales étudiées, où repartis sur les stades 1, 2, 3, environ 65%, 84%<sup>75</sup>, 95%. Il faut pourtant reconnaître qu'une telle comparaison cloche certainement par le fait que nous ne comptons que les expressions référentielles. Ces dernières demandent néanmoins le plus souvent un déterminant explicite.

En analogie avec la typologie de Longobardi et les paramètres spécifiques aux langues pour admettre les noms nus, nous avons dirigé notre analyse vers les traits sémantiques des références lexicales pour vérifier si les NSD apparaissent dans des contextes qui peuvent être qualifiés de non-marqués. Dans les énoncés avec un verbe (y compris les constructions impersonnelles), on trouve la majorité des NSD en position postverbale (cf. le tableau 6.5), ce qui est grammatical pour beaucoup de langues. Un petit nombre de NSD existe dans des

---

<sup>75</sup> Le taux est obtenu en écartant EVE qui est atypique du niveau intermédiaire de ces aspects.

thématisations à gauche mais dans aucun des cas, en position préverbale sujet. Cette position (dite A1) exclut souvent des NSD, même dans les langues moins restrictives que le français, en ce qui concerne la contrainte d'un déterminant explicite, et c'est également une position moins fréquente pour un NSD en baoulé.

En français standard, le déterminant omis dans nos références lexicales examinées aurait très souvent pu être LE et assez souvent DU. Ceci correspond avec le type de participant le plus souvent utilisé pour les NSD, à savoir avec les traits de non-animé et de massif, 67%, (tableau 6.3), ainsi qu'avec le statut de spécificité où prédomine le référent au trait -spécifique, 74% (tableau 6.4). Dans ce dernier trait, nous avons réuni le générique et le non-spécifique. Ces résultats soutiennent bien les prédictions concernant les facteurs d'ordre typologique. Les NSD apparaissent le plus souvent dans des contextes non-marquées par rapport aux langues du monde et où l'omission du déterminant aurait été possible dans le baoulé : la position postverbale, le générique, la quantité partitive et l'indéfini non-spécifique.

Comme montré dans le tableau 6.5, les énoncés sans verbe constituent également un contexte privilégié pour l'apparition des NSD. Il s'agit souvent d'un contexte de répétition et en tant que tel, le NSD semble relever plutôt d'un principe général d'économie. C'est dans un tel contexte, dit elliptique (Eell), qu'on trouve l'une des deux occurrences de NSD produites par des locuteurs du stade 3 et plusieurs de celles des locuteurs du stade 2. Enfin, le dernier trait examiné, également plutôt à être considéré d'ordre universel, est celui du degré d'activation. 80% des référents exprimés par des NSD se sont avérés avoir le trait +actif, dans lequel nous incluons les référents actifs et accessibles. C'est donc le trait qui reçoit le taux le plus élevé des traits examinés. Parmi les facteurs en jeu pour ce taux élevé, nous avons relevé des procédés de référenciation chez les locuteurs des stades 1-2 ou chez les locuteurs analphabètes. Dans le tableau 6.6, nous avons montré que, dans leurs références lexicales au total, SN+NSD, aux référents accessibles, les NSD sont représentés à 43% chez les locuteurs des stades 1 et 2. Nous rappelons que les référents accessibles sont ceux qui sont soit repris d'un état antérieurement actif, soit ont une valeur générique.

Ce sont dans deux domaines référentiels, ceux des aliments et du travail/métier, que prospèrent particulièrement les NSD dans la production des locuteurs analphabètes. Les référents de ces domaines apparaissent pratiquement toujours en tant que NSD, qu'ils soient actifs ou non dans le registre du discours. Il existe aussi une certaine alternance NSD/SN pour des référents de ces domaines, comme nous l'avons montré dans plusieurs exemples et schématisé dans le tableau 6.7. Mais le déterminant en alternance n'est pas systématiquement présent pour marquer un référent inactif (inconnu) et même s'il en est ainsi, le déterminant choisi est souvent LE, ce qui suggère une surutilisation de l'article défini.

Par contre, chez les locuteurs des stades 2 et 3, les NSD apparaissent plutôt en alternance avec des SN : un référent inactif est apparu comme expression nominale avec un déterminant (SN) à l'introduction, alors qu'au maintien du même référent, celui-ci est actif et réapparaît en tant que NSD. Le SN introducteur peut être prononcé par le locuteur lui-même ou par l'interlocutrice. Les NSD pourraient ainsi également s'expliquer par un principe d'économie général ou bien par le principe de redondance qui caractérise également par exemple la L1 le baoulé.

En admettant que c'est le 'meilleur' français que nous avons capturé dans cette enquête, nos résultats témoignent néanmoins d'une évolution en direction vers le français standard dans les procédés de référenciation par rapport aux variétés pidginisées, où manquent la plupart des

déterminants, comme par exemple le Tay Boi et même le F.P.A. selon la description d'Hattiger pour Abidjan une quinzaine d'années avant la nôtre. Car en écartant les références lexicales des locuteurs au stade 3, le déterminant est présent dans 65% (niveau bas) et 70% (niveau intermédiaire) des références lexicales au total.

Notre analyse s'est avérée pertinente pour relever les contextes propices à l'apparition des NSD. La mise en corrélation des référents aux trois traits examinés montre qu'environ la moitié des NSD ont les traits -comptable, -spécifique et +actif. Ces résultats suggèrent que l'omission du déterminant se soit évoluée en une marque qui communique activement l'absence d'interprétation +spécifique, +définie et que la pluralité est un trait redondant pour la compréhension, exactement comme dans le baoulé. Notre conclusion sera que les omissions de déterminant dépendent surtout de principes relevant des facteurs d'ordre typologique, mais aussi de principes généraux d'économie.

L'analyse des références pronominales montre que les procédés de référencement se font comme prévu selon les principes généraux de structuration informationnelle. La majorité des références renvoient à des personnages et la plupart ont la fonction de sujet. Nous avons déjà mentionné certains usages populaires ci-dessus, et l'on peut conclure que les références pronominales de nos textes correspondent en gros avec l'emploi dans le français parlé en France, sauf pour le cas d'un petit nombre d'omissions de pronom sujet dans un contexte obligatoire.

Jusqu'à l'apparition de la thèse de Ploog (1999), le phénomène d'omission de pronom sujet ne nous semble pas avoir été observé dans le français d'Abidjan, sauf dans le cadre de certains contextes. Le baoulé est caractérisé comme une langue à contrainte du sujet explicite, exactement comme le français standard. Mais il y a aussi une construction, dite série verbale, où la contrainte du sujet explicite ne concerne que le premier de la série. Pour le F.P.A., Hattiger rend compte d'une construction ressemblante qui serait apparue par l'influence conjointe du baoulé et du principe de 'réduction' qui caractérise la langue des illettrés. La série verbale est le seul contexte relevé par Hattiger pour l'omission du pronom sujet.

4 des dix sujets nuls de notre corpus ont des contextes qui ressemblent aux séries verbales. Ces suites de procès ne se retrouvent pas uniquement chez les locuteurs d'origine kwa (dont le baoulé), mais comme dans les corpus d'Hattiger et de Ploog, se retrouvent parmi les locuteurs dont les L1 ne connaissent pas cette construction, ce qui indique que ce procédé s'est intégré au système de la variété régionale de français. Depuis le corpus d'Hattiger, les sujets nuls semblent avoir connu une extension.

Dans nos textes, comme chez Ploog, l'omission du pronom sujet est relevée dans d'autres contextes que celui des suites de procès conçus comme un tout. Trois cas sur dix sont relevés dans un contexte de répétition, alors que les trois cas restant, apparaissent sans contexte particulier, proportion que reconnaît également Ploog pour le marquage  $\emptyset$  du sujet, à savoir 30% de son matériau considérable. Le seul critère certain pour l'absence d'un pronom sujet semble s'être développé au niveau discursif. L'omission est possible, mais pas obligatoire, là où le référent est déjà actif et donc redondant pour la compréhension.

Les deux phénomènes d'omission de mots fonctionnels de cette enquête sont connus dans d'autres variétés de français, le pidgin, le créole, le lecte d'un apprenant etc. Pour le pidgin périmé le Tay Boi, Reinecke fait remarquer que les pronoms personnels sont souvent omis, lorsque la référence peut s'inférer par le contexte (cf. l'exemple 1.1). Sinon, ils sont souvent

toniques. Ce sont plutôt ces dernières formes saillantes qui sont notées par les chercheurs sur les pidgins et les créoles à base française. Repérés les premiers dans la genèse du créole haïtien, les pronoms personnels toniques ont d'abord servi comme formes uniques et de celles-ci, des formes faibles ont ensuite émané pour servir de clitiques (cf. Fattier 1995).

Si l'origine de l'omission est à trouver dans la morphologie riche et complexe du français et dans la facilitation du traitement linguistique, nous proposons que le transfert de structures non-marquées d'une ou de plusieurs L1 affecte aujourd'hui principalement les domaines référentiels où les traits spécifiques communiqués par les mots fonctionnels seraient redondants pour l'identification d'un référent. L'alternance présence/absence des mots fonctionnels n'opère ainsi pas de façon hasardeuse. Les 'règles' locales s'emploient en particulier par les locuteurs non scolarisés mais elles sont connues et utilisées également par les locuteurs scolarisés en ordre décroissant dans le continuum par rapport au degré de contact avec le français plus standardisé que celui de la rue.

## Références bibliographiques

- Adopo F.** I.L.A.. Université d'Abidjan. (entretiens, correspondance).
- Bartning I.** (1997) : « L'apprenant dit avancé et son acquisition d'une langue étrangère ». *Acquisition et Interaction en Langue Étrangère (AILE)*, 9, 9-50.
- Bartning I. & Schlyter S.** (2002) : « Itinéraires et stades acquisitionnels des apprenants suédophones de français ». Communication présentée au colloque international : La didactique des langues face aux cultures linguistiques et éducatives. Paris, 10-12 déc. 2002.
- Berthoud A-C.** (1996) : *Paroles à propos, approche énonciative et interactive du topic*. Paris, Ophrys.
- Broeder P.** (1991) : *Talking about people. A multiple case study on adult language acquisition*. Amsterdam, Swetz & Zeitlinger, 'European studies on multilingualism 1'.
- Bybee J. L.** (1991) : « Natural morphology: the organization of paradigms and language acquisition ». In : T. HUEBNER & C.A. FERGUSON (éds.) *Crosscurrents in second language acquisition*. Amsterdam, Benjamins, 67-92.
- Chaudenson R.** (1991) : *La Francophonie. Représentations, réalités, perspectives*. Aix-en-Provence.
- Chaudenson R.** (1995) : *Les créoles*. Paris. P.U.F.
- Chaudenson R.** (1997) : « Pidgin ». In Moreau M.L (éd.) : *Sociolinguistique, Les concepts de base*. Sprimont : Mardaga.
- Creissels D. & Kouadio N.** (1977) : *Description phonologique et grammaticale d'un parler baoulé*. Abidjan, I.L.A.
- Curat H.** (1999) : *Les déterminants dans la référence nominale et les conditions de leur absence*. Genève-Paris : Librairie Droz.
- DeRobillard D.** (2000) : « Plurifonctionnalité de(s) LA en créole mauricien. Catégorisation, transcatégoralité, frontières, processus de grammaticalisation ». *L'information grammaticale* n° 85, mars 2000, 47-52.
- Dumont P.** (1990) : *Le français langue africaine*. Paris, L'Harmattan.
- Dumont P. & Maurer B.** (1995) : *Sociolinguistique du français en Afrique francophone*. EDICEF / AUPELF.
- Équipe IFA** (1988) : *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire*. EDICEF / AUPELF.
- Fattier D.** (1995) : « Une si proche étrangère (quelques remarques à propos de la genèse du sous-système des pronoms personnels du créole d'Haïti) ». In *Situations du français*, Centre de recherches linguistiques, Linx, n° 33 1995 - 2, 135-153.
- Fattier D.** (2000) : « Genèse de la détermination postnominale en haïtien : l'empreinte africaine ». *L'information grammaticale* n° 85, mars 2000, 39 - 47.
- Gadelii K.E.** (1997) : *Lesser Antillean French Creole and Universal Grammar*. Thèse pour le doctorat. Université de Göteborg, Gothenburg Monographs in Linguistics 15.
- Gadet F.** (1989) : *Le français ordinaire*. Paris, Armand Colin.
- Gadet F.** (1992) : *Le français populaire*. Paris, Presses universitaires de France, Collection Que sais-je ?
- Gadet F.** (1995) : « Sur le terrain. Interview de Suzanne Lafage (Université Paris III) ». In *Situations du français*, Centre de recherches linguistiques, Linx, n° 33 1995 - 2, 102-108.
- Granfeldt J.** (2003) : *L'acquisition des catégories fonctionnelles, Étude comparative du développement du DP français chez des enfants et des apprenants adulte*. Thèse pour le doctorat. Université de Lund, Institut d'Études romanes.
- Hattiger J-L.** (1983) : *Le français populaire d'Abidjan : Un cas de pidginisation*. Abidjan I.L.A., n° 87.
- Hendriks H.** (1998) : *Référence to person and space in narrative discourse : A comparison of adult second language acquisition and child first language acquisition*. Nijmegen, Max-Planck Institute for Psycholinguistics, Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata, anno XXVII, 1998, numero 1, 69-79.
- Hickmann M. et al.** (1996) : « The marking of new information in children's narratives : a comparison of English, French, German and Mandarin Chinese ». In *Journal of Child Language* 23, 591-619.

- Hudson R.** (1980) : *Sociolinguistics of Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hymes D.** (1971) : « Introduction ». In D. Hymes (Ed.) *Pidginisation and Creolization of Languages*. Proceedings of a conference held at the University of the West Indies Mona, Jamaica, avril 1968. Cambridge University Press. 43-45.
- Jabet M.** (1997) : *Le français parlé à Abidjan, Étude sociolinguistique*. Mémoire de 80 p., Lund, Institut d'Études romanes, Université de Lund.
- Jabet M.** (2000) « Déterminants en français parlé : Une comparaison entre quelques locuteurs africains et suédophones ». In J. Nystedt (Ed.) : *XIV Skandinaviska romanistkongressen Stockholm 10-15 augusti 1999*. Acta Universitatis Stockholmiensis. Romanica Stockholmiensia 19. Stockholm, Almqvist & Wiksell International.
- Jabet (Sjöblom) M.** (2001) : *La référence aux entités dans les lectures de français de locuteurs abidjanais*. Mémoire de DEA en science du langage. Université de Paris X - Nanterre.
- Kleiber G.** (1989) : *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*. Genève : Librairie Droz S.A. Langue et Cultures, 23.
- Kleiber G.** (1994) : *NOMINALES, Essais de sémantique référentielle*. Paris : Armand Colin.
- Klein W. & von Stutterheim C.** (1991) : « Text structure and referential movement" » Lund, Sprache und Pragmatik 22, Arbeitsberichte.
- Knecht P.** (1997) : « Langue standard ». In Moreau M.L (éd.) : *Sociolinguistique, Les concepts de base*. Sprimont : Mardaga.
- Kouadio N'Guessan J.** (2001), « École et langues nationales en Côte d'Ivoire : Dispositions légales et recherches ». In R. Chaudenson et J.-L. Calvet (éds.) : *Les langues dans l'espace francophone : de la coexistence au partenariat*. Paris, L'Harmattan. L'institut de la francophonie. Collection Langues et développement.
- Kououma A.** (2000) : *Allah n'est pas obligé*. Paris : Éditions du Seuil.
- Kupferman L.** (1998) : « DES : Pluriel de DU ? ». In M. Bilger et al., (éds.) : *Analyse linguistique et approches de l'oral*. Leuven - Paris : Peeters. Recueil d'études offert en hommage à Claire Blanche-Benveniste, Tome 10, 229-238.
- Lafage S.** (1983) : « Observatoire du français contemporain en Côte-d'Ivoire. Rôle et place du français populaire dans le continuum langues africaines/ français de Côte d'Ivoire ». *Bulletin de l'Observatoire du français contemporain en Afrique Noire*, n° 4.
- Lafage S.** (1996) : « La Côte-d'Ivoire : Une appropriation nationale du français ? ». In D. de Robillard et al. : *Le français dans l'espace francophone, Description linguistique et sociolinguistique de la francophonie*. Paris, Honoré Champion. Tome 2, 577 - 602.
- Labov W.** (1978) : *Le parler ordinaire*. Paris, Les Éditions de Minuit, Collection Le sens commun.
- Lambrecht K.** (1994) : *Information structure and sentence form. Topic, focus, and the mental representations of discourse referents*. Cambridge (GB), Cambridge University Press.
- Lerot J.** (1993), *Précis de linguistique générale*. Paris : Les éditions de minuit.
- Longobardi G.** (2000) : « The structure of DPs : Some principles, parameters and problems ». In M. Baltin & C. Collins : *The Handbook of Contemporary Syntactic Theory*. Oxford: Blackwells, 562-603.
- Macwhinney B.** (2000) [1995] : *The CHILDES project : Tools for analysing talk*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.
- Manessy G.** (1994a) : *Le français en Afrique noire, Mythe, stratégies, pratiques*. Paris, L'Harmattan.
- Manessy G.** (1994b) : « Pratique du français en Afrique noire francophone ». *Langue française*, n° 104, décembre 1994.
- Moreau M.L** (éd.) (1997) : *Sociolinguistique, Les concepts de base*. Sprimont : Mardaga.
- Perdue C.** (1995) : *L'acquisition du français et de l'anglais par des adultes. Former des énoncés*. Paris : CNRS Éditions.
- Perdue C. & Gaonac'h D.** (2000) : « Acquisition des langues secondes ». In M. Kail & M. Fayol (Eds.): *L'acquisition du langage, Le langage en développement au-delà de trois ans*. Paris, PUF, Vol.2, 215-246.
- Ploog K.** (2001) : « La position initiale et la valeur thématique dans trois dispositifs syntaxiques du français parlé abidjanais ». *Revue de Sémantique et Pragmatique* : 129-150. Numéro 9/10.
- Ploog K.** (2002) : *Le français à Abidjan, Pour une approche syntaxique du non-standard*. Paris, CNRS Éditions. Collection Sciences du langage.

- Reinecke J. E.** (1971) : « Tây Bõi : Notes on the Pidgin French of Vietnam ». In D. Hymes (Ed.) *Pidginisation and Creolization of Languages*. Proceedings of a conference held at the University of the West Indies Mona, Jamaica, april 1968. Cambridge University Press. 47-56.
- Riegel et al.** (1994) : *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Sanz Espinar G.** (1997a) : *La frontière énoncé simple / énoncé complexe : Contribution à une étude des liens interpropositionnels*. Papier présenté à la Table Ronde du projet européen « Structure of learner varieties », Nimègue 3-4 oct. 1997. Université de Paris X (G.R.A.L.-D.I.R. GdR 113 du C.N.R.S.) et Universidad Autónoma de Madrid.
- Sanz Espinar G.** (1997b) : *La proposición una unidad semántico-conceptual para el estudio de la referencia en el discurso y de las relaciones interproposicionales*. Congreso Internacional de Semántica, una (Canarias), 27-31 octubre 1997, Universidad Autónoma de Madrid y Universidad París X- Nanterre.
- Schlyter S.** (1996) : "Télicité, passé composé et types de discours dans l'acquisition d'une langue étrangère". *Revue française de linguistique appliquée*. Vol. 1 : 1, 107-118.
- Simard Y.** (1994) : « Les français de Côte d'Ivoire ». *Langue française*, n° 104, décembre 1994.
- Véronique D.** (2000) : « Les créoles français. Présentation ». *L'information grammaticale* n° 85, mars 2000, 31-38.

# PERLES

1. Larsson, Björn (1986) *Bibliographie préliminaire des études beauvoiriennes.*
2. Enkvist, Inger (1995), *Hur skriver språkstuderande svenska? En undersökning av språkliga och intellektuella färdigheter hos 20-poängsstuderande i spanska.*
3. Enkvist, Inger (1995), *¡Cuánto les cuesta traducir! Investigación sobre las dificultades de dos grupos universitarios suecos y los comentarios de informantes hispano-hablantes.*
4. Mossberg, Mari (1995), *L'acquisition d'énoncés multipropositionnels en français L2 par quatre apprenants suédophones.*
5. Ditvall, Coralia (1996), *La syntaxe de l'adjectif indéfini tot roumain moderne et ancien (licentiatavhandling).*
6. *Actes du premier Congrès des Romanistes Scandinaves pour étudiants en doctorat, (1998).*
7. Bardel, Camilla, (1998), *La negazione nell'italiano L2 di alcuni apprendenti di madrelingua svedese, (licentiatavhandling).*
8. Fodor, Medina (1999), *Le fonctionnement référentiel des pronoms démonstratifs roumains acesta/acela dans la prose littéraire modern (licentiatavhandling).*
9. Granfeldt, Jonas (2000), *Le développement morphosyntaxique du syntagme nominal chez des enfants et des adultes – approche générativiste (licentiatavhandling).*
10. Bernardini Röst, Petra (2001), *Lo squilibrio nell'acquisizione di due lingue nell'infanzia: indagine longitudinale sullo sviluppo della sintassi nominale (licentiatavhandling).*
11. Bozier, Christine (2001), *Etude des sollicitations, données et prises d'apprenants suédophones de français (licentiatavhandling).*
12. Claesson, Christian (2002), *Narrar la percepción. Un estudio sobre Nadie nada nunca de Juan José Saer (licentiatavhandling).*
13. Larsson, Björn (2002), *La tentation référentielle et le langage de fiction.*
14. Bernardini, Petra & Schlyter, Suzanne (2002), *Growing syntactic structure and code-mixing in the weaker language: The Ivy Hypothesis.*
15. Conway, Åsa (2003), *Le préambule en français parlé. Avec une attention particulière portée aux productions d'une apprenante suédophone avancée (licentiatavhandling).*
16. Johansson, Ingela (2003), *Ideología y ética en la novela indigenista. Un estudio sobre Icaza, Alegría y Castellanos (licentiatavhandling)*

17. Jabet, Marita (2003), *Caractéristiques de référenciation dans le français abidjanais. La référence aux entités : les cas de déterminants et de pronoms sujet* (licentiatahandling)

LUNDS UNIVERSITETS ROMANSKA INSTITUTION  
Institut d'Études Romanes de l'Université de Lund  
Sölvegatan 7, S-223 62 LUND (Suède)  
Téléphone : 0462228805 ; télécopie : 0462224217  
<http://www.rom.lu.se>